UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00273756 7

Il a été tiré de cet ouvrage :

20 *exemplaires sur papier de Chine numérotés de* 1 *à* 20,
10 *exemplaires sur papier du Japon numérotés de* 21 *à* 30,
70 *exemplaires sur papier de Hollande numérotés de* 31 *à* 100.

UN HOMME D'AFFAIRES

L'auteur et les éditeurs déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction en France et dans tous les pays étrangers, y compris la Suède et la Norvège.

Ce volume a été déposé au ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en novembre 1900.

DU MÊME AUTEUR, A LA MÊME LIBRAIRIE

Drames de Famille. *L'Échéance — Le Luxe des autres — Cœurs d'enfants*. Un vol. in-16. Prix. 3 fr. 50

En préparation :

Le Fantôme, roman.

PARIS. IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1611.

~~[illegible]~~

PAUL BOURGET

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

UN HOMME D'AFFAIRES

DUALITÉ — UN RÉVEILLON

L'OUTRAGÉ

958
H.

PARIS

LIBRAIRIE PLON

PLON-NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS

RUE GARANCIÈRE, 8

Tous droits réservés

QL
699
A5
1906

UN HOMME D'AFFAIRES

A Henri Ribot

I

UN PROBLÈME

Parmi les personnages notoires qui composent aujourd'hui à Paris le bataillon — bien mêlé depuis trente ans — de ce que l'on appelait autrefois la haute finance, aucun peut-être ne représente d'une façon plus complète que M. Firmin Nortier, l'heureux président du *Grand Comptoir,* quelques-uns des traits singuliers du spéculateur ultra-moderne. Il incarne en lui, à un degré supérieur, le paradoxe sur lequel pose l'existence de tant d'hommes d'affaires de notre époque, qui veulent et savent à la fois conquérir et fixer la fortune par un acharné labeur de professionnel, et jouir de cet argent si âprement gagné comme les plus élégants et les plus raffinés des oisifs. Vous trouverez Nor-

tier le matin à son bureau, étudiant, avec une lucidité proverbiale sur la place, des dossiers d'où sortira une décision destinée à transformer un coin tout entier du monde. Des centaines de kilomètres dans l'Amérique du Sud, la mise en œuvre d'immenses gisements d'or et de diamants au cœur de l'Afrique, un port à construire sur la côte de l'extrême Asie, — voilà l'objet des calculs de ce Parisien de haute vie, qui, à cinq heures, sera en visite chez une femme à la mode, à huit dînera en ville, pour finir sa soirée dans une loge de théâtre, puis au cercle. Le pavé de la Bourse ne lui est pas plus familier que le parquet du foyer de la Comédie française. Hier, il a signé une convention qui va mettre en mouvement tous les marchés du globe, et demain vous le rencontrerez, suivant, sur un irlandais bien choisi, un équipage dont il a le bouton. Après-demain, embusqué dans une des allées d'une chasse qui lui coûte la bagatelle de cinquante mille francs par an, rien qu'en œufs de fourmi, il fusillera des faisans en compagnie d'un prince héritier, à moins que ce ne soit le jour des hommes politiques et qu'il ne fasse les honneurs de ses tirés

à un ministre, grâce auquel les cinquante mille francs susdits finiront par avoir été placés à cinq cents pour cent. C'est l'aristocrate de la démocratie, cet homme d'affaires, et qui se carre dans les maisons, les habitudes et les vices des anciens nobles avec autant d'arrogance qu'eux. Celui-ci occupe à Paris, en plein faubourg Saint-Germain, l'hôtel d'un des derniers connétables de France, — cherchez. Il s'est payé l'autre année le luxe du château de Malenoue, qui fut aux Guise. Il a pour maîtresse la jolie Camille Favier, la célèbre comédienne de la rue de Richelieu, comme Maurice de Saxe avait Mlle Lecouvreur. Ces tirés qui lui servent de pièges à politiciens étaient, au siècle passé, ceux d'un duc et pair, lequel n'avait certes pas à prélever sur ses vassaux des droits supérieurs aux dîmes que recueillent sur le naïf Gallo-Romain, cet éternel administré, et à propos de chaque émission d'une valeur nouvelle, les innombrables chefs du bureau du *Grand Comptoir*, ces intendants du tout-puissant financier. Était-ce la peine de réunir les États en 89, de prendre la Bastille, de massacrer les innocents Foullon et Berthier, de multiplier crimes

sur crimes, d'assassiner le plus débonnaire des rois et la plus gracieuse des reines, André Chénier, Lavoisier, Malesherbes, de mettre l'Europe à feu et à sang, de gagner les cinquante batailles inscrites sur l'Arc-de-Triomphe, pour installer cette aristocratie à la place de l'autre? En admettant, avec les misanthropes, qu'elles se valent, le coût du virement a été un peu cher.

Ce qui constitue une des originalités de Nortier, dans la catégorie sociale dont il est le type le plus réussi, c'est que, n'appartenant ni de près ni de loin à la race sémitique, ses origines sont plus aisément discernables, et plus évidentes les étapes de son histoire morale. Il y a toujours de l'Oriental dans le Juif. Sa prodigieuse puissance d'assimilation dérive de là, et ce don du prestige que possédait déjà, aux âges bibliques, Joseph, l'explicateur de songes. Cette souplesse permet à l'Israélite, quand il est vraiment un *self-made man,* de dissimuler presque magiquement l'humilité de son point de départ. A la seconde génération, le grand seigneur est fait, — et souvent bien fait. Firmin Nortier, lui, a beau avoir adopté la morgue des authentiques gentilshommes avec lesquels il

fraie, il a beau avoir copié d'eux, avec un scrupule qui ne commet pas une faute d'orthographe, sa livrée et ses attelages, sa tenue personnelle et celle de sa maison, observez-le, et vous démêlerez en lui aussitôt le paysan de Beauce, matois et défiant, avide jusqu'à l'usure, prudent jusqu'à la ruse. Étudiez dans cette face, immobile et comme figée par une froideur voulue, le luisant tout animal de l'œil. Son père, le marchand de biens, — c'est ainsi que les Nortier ont passé de la blouse à la redingote, — devait envelopper de ce regard le propriétaire endetté qu'il se proposait de dépouiller, en lui prêtant sur hypothèque une somme que l'autre ne pourrait jamais rendre. Ce manieur de millions a, dans ses prunelles couleur de cuivre, une âpreté de grippe-sou. Il marche, et, malgré le frac de soirée coupé par Poole, la carrure des épaules hautes, la charpente lourde des gros os, la forte pesée du pied sur le sol, tout, dans ce que l'éducation ne peut pas changer d'un être, révèle l'hérédité rurale, une longue suite d'ascendants terriens. Mais la fermeté du profil, la solidité du menton avancé, l'éclair du front, corrigent ce qu'il y aurait de

commun dans ces premiers caractères. Cette physionomie, où un caricaturiste démêlerait une étrange ressemblance avec la tête d'un brochet de proie, donne l'idée d'un si implacable génie de prise que ce parvenu a vraiment l'air de ce qu'il est : *un Maître*. D'ailleurs, étudiez-le davantage, et vous constaterez, à vingt signes, que cet esprit de conquête financière et sociale se double, dans ce grand corps râblé, de la plus vigoureuse physiologie. Nortier a des muscles et une poigne de portefaix, une circulation admirable du sang qui ne connaît pas la migraine, un estomac à qui l'heure des repas est aussi indifférente à cinquante-cinq ans qu'elle a pu l'être à dix-huit, l'acuité de vision d'un vieux trappeur, et ce fonds de santé plébéienne a été entretenu par une hygiène continûment observée, à travers une existence en apparence brûlée. Ce fastueux amphitryon, qui tient à honneur d'avoir une table royalement servie, ne touche jamais qu'à deux plats. Il ne boit pas de liqueur. Il ne fume pas. Ses goûts de sport, adoptés par vanité, lui ont tenu lieu de cet exercice quotidien, recommandé par la médecine, et dont personne à Paris n'a le loisir.

Aussi, monte-t-il à cheval, quoiqu'il ait commencé tard, fort convenablement. Il mène bien. Il est devenu ce que les chasseurs appellent un bon second fusil. Un des traits de cette nature est un amour-propre toujours éveillé, qui n'entreprend rien sans le réussir, et qui s'est interdit toute prétention non justifiée. Dans cet avatar, si souvent maladroit, d'un financier en train de jouer au gentilhomme, Nortier peut avoir mérite bien des reproches : celui du plus féroce égoïsme envers ses parents pauvres ou ses camarades ruinés, celui de la plus immorale absence de scrupules dans le choix de ses moyens de fortune, celui de l'utilitarisme le plus brutal en matière de relations. Il n'a jamais été ridicule.

Cet « homme fort » — dans la plénitude du sens que donnaient à ce terme, aujourd'hui démodé, les comédies de mœurs de 1855 — a pourtant dans sa vie intime un point de faiblesse, soyons plus exact, d'inexplicable illogisme. Tous ceux qui, l'ayant connu, soit comme rivaux d'affaires, soit comme compagnons de plaisir, ont pu apprécier la sûreté de son coup

d'œil, l'intransigeance de son orgueil, l'énergie et la netteté de ses partis pris, en sont encore à chercher le mot de cette énigme : — comment et pourquoi un personnage de cette allure morale et physique supporte-t-il de jouer le rôle de mari trompé dans le ménage à trois le plus officiel qui soit dans ce Paris élégant, où ils abondent? Les liaisons les plus affichées sont discrètes à côté de celle de Mme Nortier avec M. de San Giobbe, le « clubman » le plus en vue, à cause de sa prodigieuse adresse à l'escrime, de toute la colonie Italienne, il y a vingt ans, et voici vingt ans en effet que cette liaison dure. Vous n'avez jamais dîné en ville, depuis ces vingt ans, à une table où la jolie et blonde Mme Nortier asseyait sa beauté fraîche, où la moins jolie, mais encore plus blonde Mme Nortier assied sa beauté fanée, sans que l'Italien ne fût au nombre des convives, ou ne parût après le dîner. Inviter l'un sans l'autre serait une énorme *gaffe*, et aucune maîtresse de maison ne la commettrait, dans cette province de Paris, qui va du parc Monceau à l'avenue du Bois et du boulevard Haussmann aux rues encore habitables du faubourg Saint-Germain, et qui pour-

rait se dénommer le *tenderloin*, le *morceau tendre,* le *filet,* à plus juste titre que le quartier galant de New-York, tant elle est propice aux grands adultères. Vous n'êtes jamais allé à un Mardi des Français, ou à un Vendredi de l'Opéra, sans que, sur le fond rouge de la loge au-devant de laquelle s'étalaient les blanches épaules de Mme Nortier, vous n'ayez vu se dessiner le profil de portrait de San Giobbe. Mme Nortier part-elle pour les eaux? San Giobbe arrive dans les huit jours. Assiste-t-elle aux courses de Deauville? Il est là. Il est là quand elle va l'hiver à Cannes ou à Pau. Fait-elle une visite en Écosse, à l'époque de la chasse? Il passe la Manche et va chasser le grouse et le saumon dans la *lodge* où elle a été priée. Enfin, c'est le *patito* classique, risquons cette autre formule, plus démodée encore que celle d' « homme fort », puisqu'il s'agit d'un des plus aimables Parisiens que nous ait jamais envoyés l'Italie, de don Antonio, comme on continue à l'appeler à Bergame, sa patrie. — On entend marquer par là qu'il appartient au plus pur patriciat local, celui de l'époque consulaire, avant l'invasion des césars allemands et la création des comtes.

— Que ce *patito* fût un amant, il suffisait, quand il avait trente-cinq ans, — c'est l'âge où commencèrent ses assiduités auprès de Mme Nortier, — de le regarder pour en être sûr, avec sa lèvre gourmande, la sensualité puissante de son visage aux beaux traits, à la fois grands et fins, — et, bien qu'il y ait, pour les maris, des grâces d'état, comment admettre qu'un routier de toutes les coulisses, tel que Firmin, ait pu constater les indices d'une pareille intimité entre sa femme et un seigneur tourné de la sorte, sans essayer de savoir ce qu'il y avait par derrière et sans le découvrir? Pensez que brusquement, du jour où il a été présenté à Mme Nortier, aucune femme n'a plus jamais existé pour San Giobbe. Il a eu encore ce trait, des Sigisbées de son pays, d'être fidèle à sa maîtresse, et il a disparu du demi-monde, où il avait toutes ses habitudes, lentement, prudemment, — il n'est pas pour rien un compatriote de Machiavel, — mais absolument. Pensez qu'il n'est plus retourné à Bergame, où il a son palais, ses terres, et toute sa famille, que juste le temps exigé par ses intérêts, et qu'il s'est fixé ici, visiblement sans intention de départ. Pensez sur-

tout que, dans l'année qui a suivi cette présentation, Mme Nortier a donné naissance à une fille dont la ressemblance avec le bel Italien serait à elle seule une révélation, et cette révélation est rendue plus indiscutable par une autre ressemblance, celle de sa sœur aînée, l'enfant légitime, celle-là, avec Nortier! Ajoutez que, par une de ces imprudences comme en ont les femmes très amoureuses, la mère a osé appeler cette fille, qu'elle a eue de son amant, sans aucune raison de parrainage, du nom de Béatrice, traditionnel dans la famille San Giobbe, au lieu que l'aînée s'appelle tout simplement Françoise, du nom de la mère de Nortier, le seul être pour qui le financier ait eu un peu de tendresse au cœur. Cette Françoise, lourde et ramassée, avec les épaules et la démarche plébéiennes, comme son père, est une forte Beauceronne, née pour aider un laboureur au dur travail de la ferme. Elle est cela aussi évidemment que Béatrice, longue et fine, avec ses grands yeux noirs, sa chaude pâleur, les délicatesses de ses pieds et de ses mains, est une fille noble et une méridionale faite pour prendre des sorbets par les chauds après-midi

d'un été lombard dans quelque haute salle décorée à fresques par un Moretto ou un Lorenzo Lotto. Dès sa petite enfance, elle déployait, dans ses moindres façons, cette espèce de grâce languissante, si nationale, que l'on a dû créer pour elle, au delà des Alpes, un mot intraduisible. Retz en a donné un bon joli commentaire quand il a parlé d'une femme qui se regarde dans le miroir de la ruelle, « et elle montra tout ce que la *morbidezza* des Italiens a de plus tendre, de plus animé et de plus touchant!... » Ces faits étant donnés, et cent autres pareils, à quels motifs attribuer l'attitude de Nortier, qui a toléré les assiduités de San Giobbe, sans que jamais une parole, un silence, un geste, ait trahi ce qu'il en pensait, — qui n'a jamais marqué une différence de traitement aux deux jeunes filles, — qui continue à gagner des millions après des millions, avec la certitude qu'en vertu du fameux axiome : *Is pater est quem nuptiæ*... toute une part de cette énorme fortune servira à payer le luxe et le bonheur de l'enfant d'un autre? On comprendra que la curiosité du cercle d'oisifs où le financier maintient son rang avec une telle suite dans la ligne

de son ambition mondaine ait considéré avec un intérêt passionné cette anomalie d'un caractère si parfaitement un dans sa teneur. Ce n'est donc pas une fois, ce n'est pas dix fois, c'est cent, c'est mille que les invités de ses chasses ont analysé le cas Nortier-San Giobbe, dans le train spécial qui les ramenait à travers les plaines du département de Seine-et-Marne. Les propos que voici et qui s'échangeaient par un soir de l'automne de 1897, entre six ou sept des habitués de Malenoue, résument à peu près toutes les hypothèses qu'amis et ennemis essayaient depuis des années sur la situation de leurs hôtes, comme des diplomates essayent des grilles sur un cryptogramme. Une circonstance particulière rendait, on le verra, plus intéressante encore à ces curieux la solution du problème :

— « Est-ce que vous n'avez pas remarqué que le petit Clamand était bien empressé auprès de Béatrice ? » avait demandé tout d'un coup, après les premiers et nécessaires discours sur la battue, Maxime de Portille, un de ces étourdis futés qui, se préparant à un riche mariage à travers la fête, ont toujours l'œil

sur les héritières, n'eussent-ils pas d'intentions actuelles et présentes. — On ne sait jamais.

— « C'est vrai, » avait répondu un autre des chasseurs, un bonhomme, celui-là, le gros La Bratesche, qui a la digestion optimiste ; et, tout en allumant un cigare : « Quel joli petit ménage ça ferait ! C'est un si brave garçon que Clamand, et de l'avenir ! Le papa Clamand finira commandant de corps d'armée, vous verrez cela, et Gabriel est sorti de Saint-Cyr dans les tout premiers. Saviez-vous cela ?... Il sera le plus jeune colonel de l'armée avant dix ans, comme il en est le plus jeune capitaine. Et avec la fortune de Mlle Nortier, ça lui ferait une vie magnifique. »

— « Il faut que San Giobbe consente, » fit venimeusement Crucé, l'envieux. « Vous oubliez ce petit détail. »

— « En attendant, Clamand est en grande faveur auprès de Mme Nortier, » reprit Portille, « la preuve, c'est qu'il fait un séjour... »

— « Il est en garnison à Melun, » dit le baron Desforges, qui était assis en face de Crucé. A soixante-quinze ans qu'il vient d'avoir, l'ancien viveur n'a pas baissé, grâce

aux étonnantes précautions qu'il prend pour sa santé, et il est toujours l'observateur qui aime à philosopher sur la vie, avec une ironie indulgemment cynique :

— « Et Nortier qui va doter cette fille comme une princesse, et qui sait qu'elle n'est pas de lui !.. Il ne peut pas ne pas le savoir, et il a comblé la mère. — Vous voyez ses toilettes et ses chevaux ! — Et il comble San Giobbe, qui vit à même ce luxe tout le long de l'année, — et il comble la fille !!... Ce n'est pourtant pas le « petit smoking bleu » que notre ami ? S'il ne voit rien, c'est extraordinaire. S'il voit quelque chose, ce n'est pas moins extraordinaire qu'il le supporte, car, enfin, il n'est pas commode. »

— « Il a eu peur d'un coup d'épée de San Giobbe, tout simplement, » fit Machault, l'escrimeur, en se mêlant à son tour à la conversation, « ce n'est pas brillant, mais si vous aviez tiré avec don Antonio, comme disait Pini, vous l'excuseriez. Ah ! le mâtin, qu'il était vite ! Et un à-propos ! »

— « Oui, » interrompit Crucé, « mais, comme San Giobbe a depuis deux ans une

maladie du cœur, et qu'il ne peut plus tenir un fleuret, votre raison a cessé d'être valable. On est toujours à temps de se fâcher en certaines circonstances. Alors?... Voulez-vous que je vous dise pourquoi Nortier ne se fâche pas et ce dont il a eu peur, plus simplement? Il a eu peur de ses domestiques... Mais oui, mais oui!.. On ne sait pas le rôle que cette crainte-là joue dans les complaisances conjugales! Quand un monsieur est l'amant d'une dame, c'est qu'il a l'habitude de venir dans la maison, et, pour qu'il n'y vienne plus, si ce n'est pas de plein gré qu'il se laisse congédier, il faut donner l'ordre au portier de ne plus le recevoir, au maître d'hôtel, au valet de pied... C'est bête comme tout, cette petite démarche... Il y a neuf maris sur dix qui n'arrivent pas à la faire... »

« Ils ne sont pas Nortier, » reprit Desforges. « Non. Vous serez plus dans le vrai en disant qu'il a tout supporté à cause de sa maison. Il a le goût de recevoir, pis que le goût, la passion. C'est trop naturel. On ne gagne pas des millions pour les manger tout seul. Or, pourquoi avait-il épousé sa femme, qui n'avait pas un fifrelin, mais qui était née

de Brèves, sinon pour avoir les de Brèves et leurs alliés et amis dans son salon ? Chasser la femme, c'était rompre avec le cousinage, se condamner à élever ses perdreaux et à décanter son cos d'Estournel pour des boscards. Il a gardé la femme, et il a bien fait » ... « Tout de même, » ajouta-t-il, « avec son orgueil et sa tête, qu'il n'ait pas trouvé une autre solution, j'avoue que cela continue à m'étonner. »

— « Il aime sa vraie fille, voilà tout ! » fit l'excellent La Bratesche. « Vous avez vu comme il l'a mariée. Elle est dans le Gotha tout bonnement comme comtesse d'Arcole, en attendant qu'elle soit duchesse : avec un scandale, c'était impossible... Le monde n'est pas si mauvais que vous le pensez. Que de pères font ainsi le sacrifice de la juste vengeance qu'ils auraient le droit d'exercer sur une femme qui les trompe, pour épargner à un premier enfant le chagrin d'avoir quelque jour à mépriser sa mère ! »

— « Je vous dirai comme Desforges : ils ne sont pas Nortier, » répondit Casal, un sixième chasseur qui s'était tu jusque-là. Cet autre héros de la haute vie, lui aussi sur le triste versant de la colline, et qui représente la géné-

ration des grands Parisiens d'après la guerre comme Desforges celle d'après le coup d'État, joint à l'observation aiguë du baron un sens des dessous tragiques de l'existence, auquel répugne l'épicurisme de son vétéran. « Mon opinion, » continua-t-il, « est que Nortier est un gaillard très peu commode en effet, mais qui pratique le proverbe espagnol : La vengeance est un plat qui se mange froid... J'ai une théorie : quand on veut juger quelqu'un, il faut le voir jouer, boire et chasser, et faire des armes, est-ce vrai, Machault ?... Nortier n'a jamais plastronné dans une salle, il travaille l'épée chez lui, par hygiène, n'en parlons donc pas. Mais son procédé à la Bourse, nous le connaissons tous, et comme il opère de longueur, et en attendant son moment. C'est un *audacieux patient*, et qui ne part jamais qu'à coup sûr. A la chasse de même, je ne lui ai jamais vu perdre une cartouche. Il ne tire qu'à distance et quand il faut. A table, vous savez qu'il ne boit que de l'eau et que, là encore, c'est le surveillé des surveillés. »

— « Vous en concluez?... » fit Portille, qui, en sa qualité d'élégant de la nouvelle école,

trouve volontiers ses aînés un peu « raseurs ». Respectons son style.

— « J'en conclus, » reprit Casal, « que, réfléchi comme il est, il sait à quoi s'en tenir comme vous et moi sur la naissance de Béatrice; qu'avec son orgueil l'existence de cette fille et la présence de San Giobbe dans sa maison lui sont insupportables ; que, pour des raisons diverses : les tiennes, Machault ; la vôtre, Desforges ; un peu de la vôtre, Crucé, en se disant que le monde l'excuserait comme vous l'excusez, La Bratesche, il a différé sa vengeance ; mais, ou je ne m'y connais pas en hommes, ou cette vengeance viendra. Il prépare un *report* d'un genre particulier, voilà tout... »

— « C'est de l'excellent *Ambigu*, votre histoire, mon cher Casal, » fit Desforges, qui hochait la tête. « En attendant, Nortier a justifié les adages de nos braves aïeux sur le *cocquaige*, car il a eu toutes les chances, jusques et y compris celle que San Giobbe ait la meilleure influence sur Mme Nortier. Elle était coquette, vous vous le rappelez, et elle serait devenue Dieu ou plutôt le Diable sait quoi, si elle n'avait pas rencontré Antonio. Il est

positif que depuis lui, et cela date, hélas! elle n'a jamais fait parler d'elle... »

— « C'est vrai, » dirent d'une seule voix les six interlocuteurs, qui entamèrent de la meilleure foi du monde l'éloge de la mère de la future duchesse d'Arcole et de la probable colonelle Clamand. Ni les uns ni les autres n'avaient pris garde à un septième compagnon, un jeune homme de l'âge de Portille et qui portait l'un des plus grands noms de France. Ce n'était rien moins que le marquis de Longuillon, de l'illustre lignée de l'ami de Charles VI, le héros du siège de la Tour-Enguerrand. Longuillon est le titre des cadets de la famille, les plus riches longtemps et qui possédaient, qui possèdent encore le château dont la branche aînée, celle des princes de La Tour-Enguerrand, portent le nom. Confortablement roulé dans son raglan de voyage, la casquette sur les yeux, ce garcon dormait si profondément qu'il fallut le secouer pour le réveiller quand le train entra en gare de Paris.

— « Comment? » soupira-t-il dans un bâillement, « nous sommes arrivés? Je ne nous savais pas partis!... »

— « Dites donc ? » fit Casal au baron Desforges, en le prenant un peu en arrière, quand toute la compagnie fut descendue sur le quai de la gare, « j'ai bien peur que nous ayons dit des bêtises. Longuillon a trop parlé de son sommeil. Il a dû ne pas dormir et nous écouter. »

— « Et après ? » demanda insoucieusement Desforges.

— « Après ? Vous savez qu'il est ou a été l'amant de cœur de la petite Favier ? »

— « Et après ? » demanda encore Desforges.

— « Après ? Vous allez me répéter que c'est de l'*Ambigu*. Mais j'ai idée que Favier est en train de lui brocanter un mariage avec Béatrice... »

— « Et après ? » fit de nouveau le baron.

— « Après ? Si ce mariage s'arrange, c'est toujours sot d'avoir bavardé. Ça embarrasse tout le monde, ces histoires-là. »

— « Bah ! » répliqua Desforges, « si votre idée est vraie, Longuillon a pris les devants, puisqu'il nous a bien affirmé qu'il avait dormi... Ce serait d'un garçon d'esprit... Ce n'est pas

cela qui lui manque. C'est presque tout ce que son brigand de père lui a laissé, avec la plus jolie collection de vices et le fameux castel, celui du siège, que Mosé va commettre un de ces jours la bêtise d'acheter, à moins que... Savez-vous que c'est du joli travail, si Longuillon est en train de vraiment mijoter ce mariage-là et d'arriver à la fille en mignotant la maîtresse du père... Hé bien! nous assisterons à un match Clamand-Longuillon. Ça nous fera d'autres retours de chasse... »

— « Et peut-être à Nortier sa vengeance, étant donné que comme mari... » reprit Casal.

— « Son chaufroid à l'espagnole? Vous y tenez, » interrompit Desforges ; « laissez donc, nous n'avons plus de ces plats montés sur nos menus. La recette en est perdue — heureusement! » N'oublions douc pas que nous avons la bonne fortune de vivre dans un siècle de décadence! »

II

JEUNES ET VIEILLES AMOURS

Le lendemain du jour où s'étaient échangés ces propos, — que l'on pourrait qualifier de propos de digestion, comme les visites, — quatre des personnes qui en avaient été l'objet se promenaient dans le parc de Malenoue, par une de ces adorables matinées comme en ont les beaux octobres de l'Ile-de-France. Une atmosphère à la fois transparente et floconneuse, humide et veloutée, enveloppait les quatre élégantes tourelles de briques rouges et les ardoises bleuâtres des toits en poivrière du château, ce bijou de l'époque Henri II unique dans la province, et restauré par Nortier avec un goût infini. Quand les énormes fortunes de Bourse n'auraient que cet avantage de sauver

de la ruine définitive les quelques chefs-d'œuvre de notre architecture nationale échappés à l'imbécile vandalisme des « géants de 89 », il faudrait pardonner tous leurs méfaits aux pires loups-cerviers de la spéculation. Leur fantaisie de nouveaux-riches, en s'installant dans d'antiques maisons, que leur argent leur permet d'habiter royalement, corrige, du moins sur un point, celui du maintien de ces seigneuriales demeures, la funeste action du Code civil. On sait de reste que le titre premier du troisième livre de ce recueil de nos abus, par son règlement des héritages, est sans doute, entre les erreurs issues des faux dogmes révolutionnaires, la plus meurtrière, la plus perfidement aménagée pour empêcher en France toute œuvre durable de création et de conservation. Quelle fortune patrimoniale résiste au partage forcé, et comment, sans opulence, préserver ces magnifiques habitations que les bienfaisantes substitutions d'autrefois nous ont léguées, comme des témoins d'un âge où les familles trouvaient, dans la plus sage des coutumes et la plus sociale, le secret de durer? Sur ce point encore, l'aristocratie d'argent a, de nos jours,

pris la place de l'autre, et elle en remplit la fonction. Si un Nortier ne s'était pas rencontré pour avoir envie de Malenoue, les briques des tourelles se seraient déjà abîmées dans les douves, des cochons grogneraient dans la cour du château, transformé en ferme dans ses portions solides. Les hêtres séculaires du parc auraient été coupés, les pièces d'eau, où les cygnes glissent si noblement en hérissant les plumes de leurs ailes, auraient été desséchées. Ces deux cents hectares de bois auraient été morcelés en un millier de champs de luzerne et de pommes de terre. Tout ce vallon, auquel la pauvreté du sol a fait donner jadis ce surnom de Malenoue, — du vieux mot patois « noue », la « nava » des Espagnols, qui signifie prairie, — offrirait le triste spectacle d'une culture mercenaire et de maigre rapport, au lieu qu'il forme autour du précieux manoir la plus délicieuse oasis, en été de fraîcheurs ombreuses et vertes, en automne de splendeurs pourprées et dorées. J'ai dit que deux couples en parcouraient les allées par cette tiède matinée d'octobre. C'était Mme Nortier et son toujours fidèle ami San Giobbe d'une part, Béatrice Nor-

tier de l'autre et son fiancé en espérance, Gabriel Clamand, ceux-ci à cinquante pas en avant, et tous les quatre se laissaient, pour des raisons différentes, gagner par la poésie de l'endroit, à cet instant miraculeuse. Un doux silence, un de ces silences où il y a de la langueur et de l'attente, emplissait cette nature, à la veille d'entrer dans l'agonie glacée de l'hiver. Les oiseaux se taisaient. Pas un souffle de brise ne remuait les ramures immobiles des arbres. Les feuilles tombées, encore détrempées de la rosée de la nuit, feutraient l'allée d'un épais tapis, au lieu de crier sous les pieds. De place en place un coq-faisan, dérangé par l'approche des promeneurs, courait dans une clairière, pour gagner le sous-bois. On voyait bouger ses pattes agiles, son corps brun, les plumes de sa longue queue. C'était le seul signe de vie qui animât le vaste parc, quoique les promeneurs se tinssent dans la portion toute voisine du château et à portée de la cloche du déjeuner, — il était onze heures passées, — pour éviter à San Giobbe une marche trop longue et un retour trop rapide. Même en cheminant bien doucement, le malade était parfois

obligé de s'arrêter, à cause des palpitations trop fortes de son cœur. Mais, comme s'il eût puisé un renouveau de forces dans l'air frais de cette matinée, ses arrêts étaient moins fréquents que d'habitude. Un rayonnement éclairait la profonde pâleur de son visage, où l'indestructible noblesse de la race lombarde se reconnaissait, malgré l'altération des traits vieillis. Une lueur de joie brillait dans ses prunelles noires, prises aujourd'hui entre les pochettes enflées des paupières. Un sourire découvrait ses blanches dents, restées intactes sous la moustache toute grise du sexagénaire. Pour quelques instants il oubliait la pire douleur de sa maladie, cette constante humiliation dans sa chair, cette nécessité de surveiller ses moindres mouvements, lui qui avait été, des années durant, un artiste en adresse et en sveltesse, si orgueilleux de sa force, et, maintenant, à chaque minute, à chaque seconde, il rencontrait la limite de cette force, détruite par cette mystérieuse affection de son pauvre cœur comme décroché, comme arrêté, presque affolé pour la montée d'un escalier, pour un geste brusque, pour une parole prononcée à voix

trop haute. Par ce lumineux et doux matin, il ne pensait pas à cette misère, et sa compagne de promenade, son amie de ses années de jeunesse, demeurée l'amie de ses années d'infirmité, la jolie Madeleine Nortier d'autrefois, ne pensait pas non plus à ce qui faisait son humiliation constante à elle : cette perte de sa beauté, qu'elle n'acceptait pas ! Et son acharnée défense contre l'âge aboutissait seulement à lui donner cet aspect falot et presque sinistre de tant de coquettes surannées. Elle avait eu la grâce frêle et svelte d'une figurine de Saxe, et, malgré des héroïsmes de régime, elle n'était plus qu'une boulotte sanglée. L'or adorable de ses cheveux tournait à l'étoupe jaunie. Un or d'une autre qualité, beaucoup moins adorable, brillait dans son sourire, au coin de plusieurs de ses dents. La magie des voilettes blanches les plus savamment choisies n'empêchait pas que l'on ne devinât les innombrables rides qui plissaient son visage de blonde au teint fragile et que le temps avait comme délavé, comme fripé. Ses toilettes trop parées et trop jeunes tout ensemble accentuaient encore cette déchéance. C'est ainsi qu'elle portait, pour cette

promenade à pied dans son parc, le plus délicieux costume de serge rouge qu'ait jamais coupé et soutaché un tailleur pour dames : une blouse rouge avec des galons d'or sous la jaquette ouverte, une ombrelle de nuance assortie et un grand chapeau blanc. C'était une de ces tragiques leçons de choses comme la vie en donne par milliers, — leçons perdues d'ailleurs pour ceux mêmes qui en sont l'occasion prochaine, comme pour ceux qui les regardent, que le tableau de ces deux amants, comblés par la destinée de tous les dons que le monde jalouse, — et ils finissaient ainsi, lui en invalide, elle en « vieille beauté » ! Mais, encore une fois, ni l'un ni l'autre ne songeait à leur commune décadence, et la maîtresse retrouvait un peu de sa grâce d'antan pour dire, en montrant à son ami leur fille en train de marcher là-bas, au fond de l'allée, avec le jeune officier :

— « Ah ! Nino, ils seront plus heureux que nous ! Ils pourront s'aimer librement, ouvertement. Que ce doit être bon !... »

— « Chère Maddie, » répondit le malade, en se servant, lui aussi, du petit surnom où se

retrouvait l'enfantillage des amours jeunes, si gracieux à vingt-cinq ans, si comiquement navrant à soixante! « Ne regrettons rien, nous avons été bien heureux, presque trop... » Et la gravité de son accent, pour prononcer ce simple mot, révélait des pensées qu'il ne disait pas à la complice de ce bonheur défendu de tant d'années. L'Italien avait retrouvé, devant la mort approchante, toutes sortes de terreurs religieuses. Il redoutait l'enfer pour lui — et pour sa fille, cette formidable loi, cette réversion des fautes paternelles sur les enfants qui est le fond même du dogme chrétien. « Mais oui, » continua-t-il, « j'ai pu voir grandir Béatrice, tant jouir de sa jolie nature, de son cœur si droit, si frais, si simple, m'en faire aimer, la gâter!.. Que de mes camarades j'ai connus qui avaient, eux aussi, une fille ou un fils dans les mêmes conditions, et comme ils avaient rompu avec la mère, ils ne pouvaient même pas embrasser leur enfant!... Il est vrai qu'ils n'avaient pas rencontré une Maddie... »

— « Ni elles un Nino, » fit Mme Nortier.

— « Comme on rirait, » reprit San Giobbe en riant lui-même, « si on nous entendait

échanger de ces douceurs, après vingt et un ans !... Non, » insista-t-il, « je ne me plains pas de mon sort, pourvu que je puisse voir encore Béatrice bien mariée !... J'ai toujours tremblé qu'elle ne rencontrât pas dans cette triste société où nous vivons l'homme qu'il lui faut. Je la connais si bien, c'est toute ma sœur. Paris ne l'a pas plus touchée qui si elle était restée là-bas, comme cette chère sœur, et si elle n'avait jamais passé les Alpes. Avec quelqu'un qui ne la comprendrait pas, elle se replierait sur elle-même, et elle n'aurait rien pour se distraire de ses chagrins de ce qu'ont les femmes ici, — je ne parle pas de vous, Maddie ! — Ni le luxe, ni les succès de salon, ni les hommages ne lui font rien et ne lui feront jamais rien. Elle ne vit que pour ce qu'elle sent, et elle sent avec tant de force !... C'est une solitaire, même entre vous et moi, avez-vous remarqué cela, et comme elle habite son rêve ? Ce fond de romanesque qui est en elle m'effraye toujours... Pourvu que je la voie bien mariée ! » répéta-t-il, « alors je mourrai tranquille... »

— « Vous allez de nouveau vous livrer à vos

folles idées, » reprit Mme Nortier, dans les prunelles bleues de laquelle cette allusion à un dénouement qu'elle ne voulait pas savoir si voisin avait fait passer une ombre. « Voyez comme vous allez mieux. Vous marchez maintenant comme tout le monde. Avant six mois vous retournerez à la salle. Vous souvenez-vous comme je vous querellais autrefois, quand vous me sacrifiiez à un assaut? Cela vous est arrivé pourtant. Cela vous arrivera encore... »

— « Je ne me fais pas d'illusion, » répondit le malade, qui toucha sa poitrine. « Je sens que je suis à la merci d'une émotion trop forte. Mais les douces me font du bien. Et c'en est une si douce que de penser qu'il va peut-être se faire, ce mariage que je désire pour elle ! Oui, je crois bien que nous le voyons se faire... Regardez-les, elle et Clamand... C'est tellement celui que je lui voulais, si loyal, si simple, si vrai !.. Ah ! Sont-ils gentils !... » Et de sa main, qui désarmait jadis d'un seul froissement de fer les plus robustes adversaires, et qui maintenant soulevait à peine le poids de sa canne de promenade, le père montrait à la mère les deux jeunes gens, dont la silhouette se profilait avec

une grâce jeune sur le fond doré du taillis. Certaines situations fausses ont en elles, quand elles se prolongent, une telle force d'accoutumance que le souvenir de Nortier, de l'homme dont Béatrice portait le nom et par qui sa dot serait payée, par qui avaient été payés, après tout, et ce château apparu là-bas, tout au fond, et ce taillis, et ces allées, ne traversa même pas leur pensée. C'était une si chaude caresse pour leurs regards que le groupe formé par leur fille et par celui qu'ils souhaitaient de lui voir épouser ! Eussent-ils pu imaginer, dans leurs vœux les plus chimériques, un couple plus heureusement, plus romanesquement apparié : — lui, Gabriel, un cavalier de vingt-neuf ans, à la démarche à la fois souple et ferme, à la physionomie tout ensemble délicate et virile, avec un éclat de loyauté dans ses yeux bleus, et aux joues cette fleur de teint qui révèle un sang jeune, chaud et pur ; — elle, Béatrice, si fine dans la robe beige qui moulait sa taille mince, sans autres ornements qu'un peu de velours sombre aux poignets et au col ; et cette simplicité, qui contrastait avec la complication de la mise de sa mère, faisait un vivant com-

mentaire à ce que San Giobbe avait dit d'elle, de sa nature si intacte, si rebelle à la contagion du luxe et de la coquetterie. L'officier avait, pour lui parler, cette espèce de gaucherie, attendrissante chez un homme de cet âge et de cette tournure, car elle annonce une si noble nuance de sentiment : le respect dans la passion. La jeune fille était de son côté visiblement toute troublée, toute frémissante. Cette émotion se devinait à vingt petits signes, à l'agitation de ses mains, qui cueillaient ici une feuille d'arbre, là un crocus, puis les laissaient tomber ; à son pas, qui se hâtait tour à tour et se ralentissait, puis s'arrêtait ; au tremblement de sa voix, qui s'étouffait par instants. Ses paupières, bordées de cils qui bouclaient à leur pointe, tant ils étaient longs, palpitaient sur ses yeux, si pareils, avec leur flamme noire, aux yeux de son père. Elle avait du rose à ses joues, d'ordinaire toutes pâles, et c'étaient sans cesse entre eux, depuis le commencement de cette promenade, — incident si vulgaire de vie de château, mais qu'ils sentaient l'un et l'autre si solennel ! — des silences où ils auraient pu entendre leurs deux cœurs battre bien fort. Et

sans cesse aussi c'étaient des reprises d'une conversation émue et insignifiante, comme s'ils eussent eu peur, l'un et l'autre, de se taire à la fois et de penser tout haut. Pourtant Béatrice ne disait pas une parole qui ne fût, pour Gabriel, un ravissement, et il ne répondait pas un mot dont elle ne s'enchantât. C'est que deux amoureux, et qui s'aiment sans se l'être jamais déclaré, trouvent un inexprimable délice à échanger de menues observations sur de tout humbles détails de la vie. L'accord de leurs goûts réciproques leur est un prélude à l'accord de leurs cœurs, une preuve qu'ils sont faits l'un pour l'autre, une promesse que l'existence en commun sera pour eux une longue et riche harmonie de sentiments partagés. Le plus tendre des poètes contemporains a célébré ces intelligences « promptes et furtives des cœurs ». Il est bien probable que ni Béatrice Nortier, l'héritière du spéculateur trente fois millionnaire, ni Gabriel Clamand, le capitaine de chasseurs, n'avaient lu ces adorables vers sur « le meilleur moment des amours ». Ils faisaient mieux, ils en sentaient, ils en vivaient la poésie, sous les branches rousses, parmi la

jonchée des feuilles mortes, naïvement et profondément :

— « Quel éclairage, là-bas, sur ces bouleaux, avec l'écorce blanche de leurs troncs et leurs feuilles d'or !... » disait-elle. « Et le chêne, tout contre, qui reste vert !... C'est le plus joli moment de l'année, surtout quand il n'y a pas trop de monde au château et qu'on ne retrouve pas Paris à la campagne, comme hier... »

— « Vous étiez si gaie, pourtant ? » interrogea-t-il, « je n'aurais jamais cru que ces messieurs vous ennuyaient... »

— « Je faisais mon devoir de jeune fille, » dit-elle en hochant sa tête rieuse. « C'est comme au bal. A quoi bon montrer aux indifférents ce qu'on pense ?... »

— « Et vous pensiez ?... » demanda-t-il.

— « Je pensais que je serais bien contente d'être à aujourd'hui... pourvu qu'il fît beau, » ajouta-t-elle mutinement, afin de sauver ce que sa phrase impulsive avait eu de tendre : « et il fait si beau !... »

— « Ah ! » dit-il, « je commence à croire que vous ne trouveriez pas trop laide notre vieille maison de Picardie, qui n'a pour elle

que ses arbres, — mais ils sont aussi grands que ceux-ci, — et pour moi tant de souvenirs!... Il y a deux cents ans que les miens y vivent. Ce n'est pas très commun en France, une maison qui n'est jamais sortie de la famille qui l'a bâtie, une maison qui n'a jamais été vendue. Il y a une inscription qui raconte cela dans le péristyle... Que j'aimerais que vous la vissiez... »

— « Et moi, j'aimerais tant la voir! » fit-elle. Puis elle rougit un peu d'avoir parlé si vivement, et tous deux se turent, comme pour ne pas profaner avec des mots cette espérance, cette certitude, qu'elle la verrait, en effet, la vieille maison de Picardie; qu'elle lirait l'inscription pieuse, mais appuyée au bras du jeune homme, mais portant son nom, souveraine élue du petit royaume familial. Ils allèrent de nouveau ainsi quelques pas. Ce fut lui qui reprit le premier, suivant involontairement le fil d'une association d'idées qui l'avait reporté à la soirée de la veille, et à l'une des personnes avec lesquelles il avait vu Béatrice causer :

— « M. Desforges a bien de l'esprit, n'est-ce pas?... »

— « On le dit, » répondit-elle, « mais je ne

peux pas expliquer pourquoi il passe pour amusant, et moi, il m'attriste toujours... »

— « Comment cela ? » demanda le jeune homme.

— « C'est une impression, » répliqua-t-elle. « Quand il est là, je l'écoute et il me fait rire, et quand il me laisse, je suis toujours mécontente de quelqu'un ou de quelque chose... » Ses épaules minces eurent encore un petit frisson, inconscient frémissement de sensitive à l'idée d'un homme dont elle ne pouvait cependant pas comprendre le flétrissant cynisme. « Il excuse tout, » continua-t-elle, « et je ne connais personne qui ait moins de charité... Moi, j'aime qu'on s'indigne, j'aime qu'on haïsse. J'aime le courage. Et puis, c'est un inutile, comme tous d'ailleurs, comme M. Casal, comme M. de Portille, comme M. de Longuillon. S'appeler Longuillon et ne rien faire, ne pas avoir le besoin de servir son pays !... Je ne comprends pas que mon père, qui a tant travaillé, qui travaille tant, supporte leur société... Mais il dit qu'il faut tenir son rang. » Chaque fois qu'elle rappelait ainsi le souvenir de celui qu'elle croyait son père, comme un voile

s'étendait sur son expressif visage. On sentait qu'elle subissait à son égard une instinctive appréhension. On eût dit, quoiqu'il n'eût jamais fait de différence apparente entre elle et sa sœur, qu'elle devinait dans cet homme, dont elle portait le nom, une inexplicable et mystérieuse antipathie. Clamand, qui ne savait rien, lui non plus, de la vérité de cette naissance, partageait instinctivement cette crainte. L'image, soudain évoquée, du personnage redoutable dont un jour, demain peut-être, il devrait affronter l'immobile visage et le dur regard, pour en obtenir le plus désiré des consentements, suffit à lui assombrir aussi cette heure si claire.

— « C'est vrai que M. Nortier ne se repose guère, » dit-il. « J'étais dans le parc à me promener ce matin, quand je l'ai vu qui partait en voiture déjà. Il menait lui-même et poussait ses poneys pour gagner l'express et être à Paris à neuf heures... »

— « Et à son bureau à neuf et demie, » fit la jeune fille. « C'est pour nous qu'il se tue de besogne. Si vous saviez comme j'ai quelquefois envie de lui demander de se reposer, de jouir

de ce qu'il a gagné... A quoi bon un peu plus ou un peu moins de luxe? Moi, je m'en passerais si bien ! »

— « On croit cela, » dit le jeune homme.

— « Et on le ferait, » répondit-elle, « et si gaiement ! »

Ils se turent encore, et voici que tout d'un coup un tintement de cloche commença de leur arriver, par-dessus les blonds massifs des arbres, sonore et rythmé, leur annonçant que ce tête-à-tête allait être rompu. Tout d'un coup, comme poussé par un élan supérieur à sa volonté, le pourpre aux joues, bégayant presque, et bouleversé lui-même des mots qu'il osait prononcer, le jeune homme se prit à dire :

— « Mademoiselle, je pars cet après-midi... Je ne sais pas quand je reviendrai... Je ne pourrais sans doute pas vous entretenir seul à seule aujourd'hui... » Et comme il vit qu'elle s'était arrêtée, s'appuyant à son ombrelle, et toute tremblante : « Oh ! » s'écria-t-il, « comment trouver les paroles pour vous dire, sans vous offenser, ce dont dépend pourtant tout le bonheur ou tout le malheur de ma vie ?... »

Elle le regarda avec des yeux où il put lire tout le ravissement et toute l'angoisse d'une enfant qui aime, qui se sent aimée et dont le cœur innocent s'effarouche de seulement permettre un aveu.

— « C'est à maman qu'il faut parler, » dit-elle d'une voix assourdie par l'émotion.

— « Vous consentez à ce que je lui demande votre main ? » balbutia-t-il.

— « Oui, » fit-elle, en inclinant sa tête, et, par le plus gracieux mouvement de virginale pudeur, elle se détourna soudain de celui auquel elle venait de s'engager ainsi, et que maintenant elle n'eût plus osé regarder, et elle se mit à courir dans la direction de sa mère, qui s'était, au premier son de cloche, assise avec San Giobbe sur un banc, à l'extrémité de l'allée, pour attendre les deux jeunes gens. Elle courait à pas précipités, cambrant sa taille, si légère, la physionomie comme transfigurée par l'émotion et le bonheur. Gabriel Clamand marchait derrière elle, très vite, mais sans essayer de la rejoindre, et le visage si ému, lui aussi, que Mme Nortier dit à San Giobbe :

— « Il vient de se déclarer, j'en suis sûre... »

— « Si c'était vrai ! » fit le père.

— « Je vais bien le savoir, » dit la mère. « Restez avec lui, et moi, j'interrogerai Béatrice. S'il s'est déclaré, je vous ferai un signe, le même qu'autrefois, vous vous souvenez, quand je vous disais dans le monde que je pourrais aller chez vous. J'ôterai mon gant gauche, et je le laisserai tomber... »

C'était, ce rappel d'un souvenir d'amour coupable, à propos de cette chose sacrée, presque religieuse, les fiançailles d'une jeune fille, un symbole de tout ce qu'il y avait de douloureusement ambigu dans leur situation à tous les deux. Si le père, avec l'éveil de scrupule dont j'ai parlé, sentit cette nuance, ce fut confusément, et la mère ne la sentit pas du tout. Quelques jours plus tard, elle devait, en repassant dans son esprit et toute son existence et ce petit épisode, tressaillir à l'idée de sa sécurité profonde. Pour l'instant, elle était tout entière à son espérance, à sa certitude d'assurer le bonheur de sa fille préférée, et elle prit le bras de Béatrice, avec une espèce d'espièglerie maternelle, en disant à Gabriel Clamand :

— « Je vous confie mon vieil ami San Giobbe. Ne le laissez pas marcher trop vite... » Puis, après une dizaine de pas : « Pourquoi étais-tu si rouge tout à l'heure, mon enfant ?... De quoi aviez-vous donc parlé, Gabriel et toi ?... »

— « Ah ! maman ! » fit-elle en rougissant de nouveau, et un frémissement passa sur ses lèvres fraîches : « Je crois qu'il va vous demander ma main. »

— « Et que faudrait-il répondre, mademoiselle ?... »

— « Si c'est oui, je serai bien heureuse... » répondit-elle, et elle ajouta tout bas : « Si vous saviez comme je l'aime !... »

Tandis qu'elle prononçait ces mots, où s'épanchaient enfin les secrètes tendresses contenues depuis tant de jours, celui dont elle tenait, à son insu, et ses beaux yeux noirs, et sa pâleur ambrée, et sa sensibilité passionnée, — mais pure chez elle et coupable chez lui, — épiait d'un regard avide le signe promis par la mère. Quand il vit que celle-ci commençait de déganter sa main gauche, son émotion fut si vive qu'il dut s'arrêter de marcher, et, comme son

compagnon lui demandait avec une véritable anxiété :

— « Qu'avez-vous? Est-ce que vous vous sentez mal?... »

— « Pas si haut, » répondit le père. « Elles n'auraient qu'à vous entendre et à être inquiètes... Aidez-moi un peu seulement. » Et, prenant le bras de celui qu'il aimait déjà comme le mari de sa fille, du même geste que sa vieille maîtresse avait eu pour prendre le bras de cette fille, il ajouta, en regardant Gabriel, avec des yeux humides de larmes, dont celui-ci ne pouvait pas comprendre le sens : « Que vous êtes bon de vous intéresser à un vieil infirme comme moi!.. Si je vis, nous ferons une paire de grands amis, n'est-ce pas?... »

III

NÉGOCIATIONS MATRIMONIALES

Gabriel Clamand n'avait pas tout dit à Béatrice, en lui parlant de sa rencontre avec Nortier, la matin, dans le parc. Il lui avait caché qu'il avait cru surprendre sur le visage tendu de l'homme d'affaires, à son aspect, un demi-sourire dont l'ironie l'avait soudain comme glacé. Il est rare que l'instinct des amoureux s'abuse sur les sympathies ou les antipathies qu'inspire leur sentiment. Celui-ci avait éprouvé de nouveau ce coup au cœur, cet avertissement qui ne trompe pas. Que M. Nortier eût deviné son amour pour Béatrice, et qu'il n'y fût pas favorable, il le savait comme si l'autre le lui eût dit en propres termes, et il attribuait naïvement cette hostilité à la disproportion de for-

tune entre l'héritière et lui. Qu'étaient ses pauvres quarante mille francs de rente à côté des millions du parvenu? Évidemment, M. Nortier le soupçonnait de calcul. La conscience profonde, absolue, qu'il avait d'aimer la jeune fille pour elle-même le faisait se révolter intérieurement contre cette opinion du père sur son manque de désintéressement, avec la certitude, quand ils se connaîtraient mieux, de l'en faire revenir. Il était bien incapable de seulement soupçonner la vérité de ce caractère, d'abord parce qu'il aurait considéré comme un crime envers Béatrice de ne pas respecter celui dont elle portait le nom ; et puis, par un trait profond de son caractère, Gabriel était un candide et un simple, comme le sont beaucoup de jeunes gens de la haute bourgeoisie, entrés dans l'armée au sortir d'un milieu de famille très honnête et très droit. Il n'y a peut-être pas en France, à l'heure présente, de métier qui isole plus un homme de l'expérience directe et brutale des bassesses humaines que celui de l'officier, quand une fortune indépendante et des protections naturelles, d'une part, lui assurent une bonne situation sans intrigues, et que, de

l'autre, ses principes religieux l'éloignent de la galanterie. Se dépensant beaucoup dans l'action physique, ses idées prennent tout naturellement ce ton d'optimisme sain que les Anglais cherchent à donner aux étudiants de leurs Universités, par ce même procédé d'entraînement athlétique et de perspective assurée d'avenir. Ainsi se forme ce type éminemment social, partant un peu conventionnel, que nos voisins appellent le *gentleman*. Il y avait beaucoup de généreuse utopie dans l'esprit, tout confiance et tout bienveillance, de Gabriel. Comment et où aurait-il appris à démêler les complexités morales d'un personnage aussi exceptionnel que Nortier, — complexités que même ses compères en haute vie parisienne n'apercevaient pas, à l'exception d'un seul, Casal? Mais Casal est, lui aussi, une façon d'homme supérieur et qui a sur la vie un coup d'œil décisif et pénétrant, presque chirurgical. C'était lui qui avait eu raison, la veille, dans un résumé des sentiments divers du mari trompé envers sa femme, l'amant de sa femme et la fille adultérine. Il était exact que Nortier avait dès longtemps deviné le secret de cette naissance, exact aussi

qu'il s'en était tu d'abord devant l'évidence qu'un scandale ne le vengerait pas et perdrait sa situation mondaine. Le parvenu avait payé là son mariage. Ces unions dans une classe supérieure semblent habiles. En réalité, elles mettent un homme sans appui de famille à la merci d'une épouse puissamment apparentée. Il était exact, en outre, que Nortier avait eu physiquement peur de San Giobbe, malgré sa propre carrure. Ce n'est pas avec nos muscles que nous avons un certain courage, c'est avec notre sang et nos nerfs, autant dire avec notre hérédité. Le paysan de Beauce que le millionnaire demeurait dans le tréfonds de sa physiologie, le terrien habitué par une longue suite d'aïeux paysans à la résistance rusée et passive, et totalement dépourvu d'atavisme militaire, aurait dû faire un effort d'une tension extraordinaire pour braver en face un seigneur aussi redoutable que San Giobbe, herculéen de musculature lui aussi et qui tirait le pistolet comme il maniait l'épée, avec une probabilité quasi absolue d'abattre son adversaire à vingt-cinq pas. Rendons justice à Nortier; il eût eu l'énergie de dompter cette terreur nerveuse, s'il avait

vu là une certitude de vengeance. Mais se venge-t-on d'un outrage quand on offre à celui qui vous l'inflige neuf cent quatre-vingt-dix-neuf chances contre une de vous mettre, par surcroît, trois pouces d'acier ou une balle dans le corps? Il était exact enfin que jamais la sensation aiguë de cet outrage n'avait cessé d'assiéger de son lancinant rappel cet orgueilleux, humilié au point le plus vif de sa vanité masculine. Aucun de ses triomphes d'amour-propre mondain n'avait empêché le spéculateur envié, au milieu de son faste et parmi les fêtes, de se dire tous les jours, avec une âcreté de rancune qui lui brûlait chaque fois tout le cœur, qu'une fois hors de chez lui, tous les invités de ses dîners et de ses chasses, de son château et de ses loges, se répétaient avec un sourire : « Mme Nortier *est* toujours *avec* Giobbe... » Ce vulgaire, cet abominable *être avec*, qui donne dans l'argot d'aujourd'hui le même air d'ignominie aux amours du monde et aux autres, il ne l'entendait jamais prononcer à propos d'un couple quelconque sans qu'un peu de fiel n'exsudât en lui. Mais — et Casal y avait vu juste sur

ce point encore — Nortier était une âme forte et capable d'attente. Les natures de cette qualité-là, très rares dans les hautes classes et dans les villes, se rencontrent souvent à la campagne et parmi les paysans. La patience d'un petit propriétaire qui convoite un lopin de vigne ou de bois, et cache vingt ans sa convoitise pour l'avoir à meilleur compte, est une des formes presque innocentes de cette faculté d'attente. Mise au service de la haine, cette énergie dans l'aguet fait ces criminels de village pour qui certaines provinces ont créé les deux mots bien expressifs de *vengeancieux* et de *vampireux* et le sinistre proverbe : « Il n'est de vengeance que de vieil homme. » La vie des affaires, quand elle est comprise comme la comprend et la pratique un Nortier, — ajoutons bien vite que c'est, heureusement pour la corporation, une manière exceptionnelle, — cette vie, dis-je, est faite pour exaspérer encore dans un tempérament cette goutte de férocité, adoucie chez la plupart des civilisés, pour peu qu'il n'aient pas trop subi de misère physique, par l'absence de danger palpable et présent. C'est au contraire dans le danger constant

qu'habite et se meut le spéculateur de grande espèce, celui qui, cent fois dans son existence, s'est demandé s'il ne sera pas obligé demain de se brûler la cervelle, qui a lui-même acculé au suicide des rivaux avec lesquels il avait dîné et chassé cent fois, subi et infligé les plus meurtrières émotions du jeu et de la guerre, rien qu'en donnant une signature ou en regardant la cote.

Aussi Gabriel Clamand aurait-il été, non pas tout simplement impressionné d'une façon pénible, mais consterné de terreur, s'il avait pu savoir ce que signifiait l'ironique rictus surpris sur l'impassible visage du châtelain de Malenoue, en train de mener ses poneys à travers son parc pour gagner plus tôt la gare et, de là, son bureau. Cette rencontre matinale de l'officier en train de rêver romanesquement sous les arbres d'automne représentait pour le mari trompé une preuve de plus à joindre à tant d'autres que Gabriel était amoureux. Cela, Nortier le savait, et de qui, et que ce sentiment était partagé. Il savait aussi qu'après-demain, demain, ce soir peut-être, sa femme, qui protégeait cet amour du jeune homme, viendrait le sonder sur son consentement. Il savait que San

Giobbe, le vrai père de Béatrice, dont il contemplait l'agonie avec un cruel délice, serait là à attendre la réponse, et Béatrice aussi; et ce qui lui donnait ce mauvais sourire, c'est qu'il avait trouvé le moyen d'atteindre à la fois bien à fond ces trois êtres, — de quelle haine il les haïssait également! — et de les atteindre non pas pour un jour, non pas pour une heure, mais pour tout ce qu'ils avaient devant eux d'existence à vivre. La liquidation allait avoir lieu, — et, comme il eût dit lui-même, avec une soulte en sa faveur.

Cette soulte — pour continuer cette métaphore professionnelle — se débattait quelques heures plus tard, et au moment même où, assis à la table du déjeuner dans la salle à manger de Malenoue, Mme Nortier et San Giobbe, Béatrice et Gabriel causaient ensemble avec cette gaieté douce et tout attendrie qui est celle des réunions de famille à l'approche d'un événement très désiré, dont personne ne parle et que tous connaissent. Ni les uns ni les autres, certes, ne pensaient au redoutable absent, dont le siège à table était occupé ce matin-là par la jeune fille, assise en face de

sa mère. S'il y eût eu une place pour son image dans l'esprit des quatre convives, ils se fussent figuré le financier occupé de tout autre chose que d'eux et du joli projet d'avenir conjugal dont la perspective les enchantait tout bas. En réalité, l'homme d'affaires était bien à ce moment-là dans son bureau, en train de dicter à son secrétaire les dernières lettres importantes d'une matinée très chargée; mais s'il se hâtait de terminer ainsi sa correspondance du jour, c'est qu'il se savait attendu chez Camille Favier, — la charmante comédienne dont il était le protecteur depuis deux ans déjà, par vanité, comme il avait ses chevaux de course, sa galerie de tableaux et sa chasse. — Et il savait que Camille était en train de négocier pour lui la conclusion définitive de ladite soulte. Le débat avait pour théâtre une salle à manger aussi, celle de l'actrice, laquelle, ce matin-là, donnait à déjeuner à un personnage qui n'était rien moins que le marquis de Longuillon. Il y a toujours un coin d'ironie dans les situations les plus tragiques. Dans l'espèce, cette ironie résidait en ceci, que Nortier ne soupçonnait pas les bontés que l'aimable fille avait eues plusieurs mois

durant pour son futur gendre. Il les eût sues d'ailleurs qu'ils les eût pardonnées, puisqu'elles remontaient à l'autre hiver, et il n'y eût sans doute vu qu'une nouvelle chance de succès dans un marchandage dont l'immoralité n'était guère sentie que par la comédienne. Camille était devenue une femme entretenue, mais après avoir, comme tant d'autres, caressé dans sa première jeunesse un noble rêve d'art (voir *la Duchesse bleue*). Il lui en restait, à travers les désordres de son existence, des traces d'idéal, qui se révélaient par des sursauts soudains de dégoût. Il y avait en elle, comme chez tant de Parisiens et de Parisiennes de notre époque, une sorte d'*anarchisme moral*, par lequel elle se rachetait à ses propres yeux — ses beaux yeux bleus demeurés si clairs — des compromis de conscience auxquels elle se livrait pour garder autour d'elle le luxe effréné dont elle ne pouvait plus se passer. La toute petite salle à manger, — son hôtel, sis avenue de Villiers, en avait deux, — où elle et Longuillon prenaient le café, avait été copiée sur une des chambres du Trianon. Avec ses chaises, sa table, son dressoir du plus pur dix-hui-

tième siècle et la profusion de ses fleurs et de sa vieille argenterie, elle attestait la générosité des amis successifs de Camille et en dernier lieu celle du financier. La toilette valait le mobilier. L'actrice avait une de ces robes faites pour la chambre, toute en soie souple, en broderies et en dentelles, où les grands couturiers déploient la libre fantaisie de leur imagination, n'étant plus retenus par aucune limite de prix. La nuance fleur de pêcher de cette étoffe s'harmonisait merveilleusement à la beauté délicate de la jeune femme. Camille, avec ses traits menus, le blond cendré de ses cheveux, la fine attache de son cou un peu long, garde encore aujourd'hui, malgré ses dix ans de théâtre, la grâce d'ingénuité qu'elle avait à ses premiers débuts, — pour ceux du moins qui ne l'ont pas connue alors. Pour les autres, la différence d'expression est trop cruelle! Ils trouvent la *fille* où ils ont connu l'*enfant*, comme ils retrouvent le drôle dans le grand seigneur qu'est resté aussi en apparence le petit marquis de Longuillon. Et voici les discours qu'ils échangeaient, après avoir renvoyé le maître d'hôtel, et tout en fumant, entre

deux gorgées de kümmel, lui, un havane du plus délicieux arome ; elle, des cigarettes russes à long bout :

— « Enfin, oui ou non, le prince donne-t-il une promesse ferme ? » demandait Camille.

— « Si tu le connaissais, » répondait Longuillon, « tu ne me poserais pas cette question. C'est un homme d'autrefois, comme dit l'autre, et toutes ses promesses sont fermes... J'aurais voulu que tu fusses là, cachée dans un coin, pour l'entendre qui grondait, en se promenant de long en large dans sa chambre, sous le portrait du comte de Chambord et de Mme la duchesse d'Angoulême, la Reine, comme il l'appelle toujours ! Et il répétait : « Un La Tour-« Enguerrand parrain d'un Nortier !... Mais « enfin, pourquoi ce traitant » — c'est l'homme d'autrefois ! — « tient-il à être du Jockey ? « M'expliqueras-tu cela, monsieur mon neveu, « toi qui es un moderne, un *nouveau jeu*, un « *dans le train*, cette peine que les bourgeois se « donnent, aussitôt qu'ils ont quelque mon-« naie, pour frayer avec des gens qui les « méprisent, au lieu de s'amuser entre eux?... » Il vous a un air ancien régime et vieille France

pour débiter de ces phrases ! Il y eut un silence. J'ai eu le *trac*, en ce moment-là, que le vieux pur sang ne renâclât sur l'obstacle. Mais il m'aime et aime encore plus La Tour-Enguerrand. Ç'a été une idée sublime de ma part que de lui raconter que j'allais être obligé de vendre la baraque familiale, et à un des Mosé ! Il s'est arrêté devant une vieille gravure qui représente le château en 1416, quand notre commun ancêtre soutint son fameux siège contre les Anglais, et brusquement : « C'est bon, c'est « bon. Je le présenterai, monsieur ton beau- « père ! » puis, sans même me laisser lui dire merci : « Ce sera moi ton architecte, » me cria-t-il, « tu m'entends ! Je ne veux pas de restau- « ration, de reconstitution, je veux ça... Est-ce « beau ! mais regarde, est-ce beau ? Ces quatre « grosses tours doublées de ces quatre petites, « et cette couleur rouge des briques, est-ce « beau ?... » Et, avec un soupir : « Nous paie- « rons un peu cher la joie de le garder, notre « donjon ! Mais puisque la mère de ta future « femme est une de Brêves... Maintenant que « j'ai dit oui, hip ! hip ! En selle, épouse au « galop, pour que nous nous mettions à la

« truelle et que j'aie au moins le temps de finir « de rétablir le château moi-même avant de « mourir. » Quel type, hein! mon oncle?... »

— « Et son neveu? » fit Camille. « Vous êtes tous comme cela, vous autres, dans la noblesse : ou des brûleurs comme toi, ou des refroidis du moyen âge comme lui. Et les brûleurs finissent comme tu vas finir, ils se font marier par Camille. Ça m'amuse d'ailleurs. Tu me plais. Tu es vivant, tu grouilles, et puis j'ai mon côté *socialo*, et c'est ma façon de dire mon petit : « Crève donc, société... » Et les refroidis sont des maniaques qui brocantent leur nom par respect pour une vieille bicoque à créneaux et à mâchicoulis, où il s'est passé quelque chose les concernant cinq cents ans avant leur naissance... Tu peux être sûr qu'il n'y mettra ni calorifère ni salle de bains, dans votre donjon, le brave oncle. Tu regretteras l'avenue de Villiers et le cabinet de toilette de Camille... Mais je te donnerai l'hospitalité en camarades... » elle répéta : « en camarades... Tu as beau me regarder avec tes yeux *ficheurs*, quand Favier a dit : c'est fini, nous deux, — c'est fini... Tu en as la preuve... C'est heureux,

d'ailleurs, que je ne t'aie pris que comme toquade. Est-ce que je te marierais, sans ça ? Mais crois-tu que ton oncle fera passer Nortier au cercle ?... »

— « Sûr, » répondit Longuillon. « Il y fait la pluie et le beau temps... Et puis, » et il eut un sourire, qui prouvait que s'il se piquait d'être un *dans le train*, comme disait son oncle, il n'en était pas moins, en orgueil de caste, le digne neveu de cet oncle : « Sais-tu que c'est déjà quelque chose, pour un Nortier, que d'être blackboulé au Jockey ? C'est la preuve qu'il a des parrains. Il a des collègues à la Bourse qui paieraient cent mille francs, deux cent mille francs rien que pour cela... »

— « Quand on compte toutes les canailles qui courent le monde, » dit philosophiquement Camille, « on est tout de même étonné qu'il y ait aussi tant d'imbéciles... C'est qu'ils cumulent... »

— « En attendant, » reprit le jeune homme, qui ne répondit pas à la boutade de la comédienne, « pensons au conseil de l'oncle : hip ! hip ! au galop ! Il faut que l'affaire soit bouclée aujourd'hui... »

— « Nortier vient tout à l'heure. Mais pourquoi cette hâte?... »

— « Pourquoi? C'est qu'il y a quelqu'un qui tourne autour de la place et qui m'a tout l'air d'être le candidat de la maman... Tu n'as jamais rencontré ça? Un petit officier, Gabriel Clamand, le fils du général?... Non? Ça pourrait aller cependant au foyer du Théâtre-Français — pour s'instruire!... C'est assez le genre. C'est tout ce qu'on fait de mieux comme gentil garçon. C'est frais, c'est jeune, c'est loyal, bonne famille de province, pas très riche, mais à l'aise... »

— « Connu, » fit Camille, « c'est le monsieur qui veut faire un *beau mariage d'amour*. Je ne sais rien qui me répugne plus que ce romanesque placé à cent pour cinq. On va t'enlever ça, mon petit Guy... Tiens, une voiture s'arrête à la porte... » Et elle se leva pour aller regarder aux carreaux de la fenêtre, que garnissaient des guipures dignes du trousseau d'une princesse royale : « C'est le patron. Plus de tutoiement, monsieur le marquis... Je lui glisse un mot dans l'oreille dans l'antichambre. Je vous quitte pour m'habiller, et tu peux y aller carrément... Tout de même, » conclut-

elle avec cette amertume dans la blague qui lui est particulière : « C'est heureux qu'on n'ait pas inventé les rayons *Rœntgen* pour éclairer ce qu'on a là dedans, » et elle frappa son joli front et son joli sein, « tandis qu'on se parle des choses de famille, entre *gentlemen*, comme vous allez faire tous les deux, papa Nortier et toi, dans cinq minutes... Mais le voici. De la tenue. »

La porte venait de s'ouvrir, en effet, et le maître d'hôtel, un de ces domestiques, comme il y en a chez les filles, à la physionomie d'une solennité ignoble et d'une obséquiosité menaçante, introduisait le protecteur. Il n'y avait aucune différence de façons entre le Nortier que Longuillon avait quitté la veille à Malenoue, présidant au départ de ses invités avec la politesse un peu trop soulignée qui était la sienne, et le Nortier qu'il voyait entrer dans la salle à manger de l'actrice. L'homme d'affaires n'admettait pas plus la familiarité dans le demi-monde que dans l'autre. Quand on s'intéresse à une femme en vue avec la conscience d'accomplir, ce faisant, un rite social, ce n'est pas pour se dégrader en batifolant comme un carabin qui godaille en manches de chemise chez sa

bonne amie. On n'entretient pas une des gloires de la Comédie pour s'amuser, — mais pour avoir une grande allure d'homme de goût, presque de bienfaiteur des arts et des artistes ; — mais pour s'assurer une nouvelle réclame à ses talents de financier et entendre dire, chuchoter : « Faut-il qu'il gagne de l'argent, le lascar, il dépense cent mille francs par an pour Favier ; » — mais pour avoir un second salon, plus commode, à côté de l'officiel, une maison où donner d'autres diners, où faire des politesses sans conséquence à une clientèle plus mêlée ; — mais pour mettre en campagne, au besoin, une complice fine comme tout un congrès de diplomates et conclure par elle certains marchés, sans s'y être sali les mains. C'était le cas aujourd'hui. Comment un témoin, s'il s'en était trouvé un pour assister à cette apparition du financier dans cet élégant décor, eût-il soupçonné qu'il arrivait comme un des garçons de recette à livrée verte qui parcouraient Paris aux frais de son *Comptoir*, pour encaisser un effet de commerce ? C'en était un que cette promesse de parrainage princier dans un cercle difficile, négociée par la jolie fille à qui l'amant sérieux

baisait le bout des doigts, et il lui tendait une délicieuse orchidée, apportée dans un non moins délicieux sabot de Saxe :

— « J'ai trouvé un joujou pour vous, belle dame, » dit-il avec un ton que n'eussent pas désavoué les anciens possesseurs de Malenoue, au temps des mouches, de la poudre et des robes à paniers...

— « Oh ! la belle fleur, on dirait d'un insecte mauve avec des élytres noirs, » fit Camille, « regardez, Longuillon, » et elle tendit l'orchidée au jeune marquis, en l'élevant un peu, ce qui lui permit de voir que le petit sabot portait bien sous sa semelle les deux épées croisées, de quoi joindre le vase, quand la fleur serait fanée, à la collection de pièces de la même marque qui garnissaient sa vitrine. Il faut bien penser à la grande vente, — suprême ressource des années maigres, — et elle eut un véritable éclair de reconnaissance dans ses yeux bleus pour remercier le donateur : « Il n'y a que vous pour avoir de ces gentilles idées. Vous me gâtez. Vous êtes si bon, si bon !... » puis avec son plus coquet sourire : « Voulez-vous passer tous deux dans le fumoir ?... Longuillon, vous

n'êtes pas trop pressé? Il faut que j'aille m'habiller, » et elle regarda la montre enchâssée dans la gourmette d'or de son bracelet : « Il y a répétition à une heure et demie... Mais j'ai le temps. Je vous jette en voiture quelque part? » demanda-t-elle à Nortier. Sur une réponse affirmative, et comme Longuillon était entré le premier dans le petit fumoir, elle se dressa sur la pointe de ses pieds fins pour souffler à l'oreille du père putatif de Béatrice : « Le prince marche, et à fond... » et, avec son rire le plus enfantin : « J'ai gagné ma commission. J'aurai mon rubis, pas?... » Et elle disparut, en relevant des deux mains sa robe à traîne, montrant ses fines chevilles, ses mules claires et ses bas de soie d'un vert tendre à coins roses, et elle criait aux deux hommes, maintenant en tête à tête, un : « Ne dites pas trop de mal de moi, » qui leur servit de thème à commencer un entretien auquel les rayons *Rœntgen,* regrettés par Camille, manquaient en effet. Ils eussent éclairé un amusant contraste entre les paroles que prononçaient tout haut le futur gendre et le futur beau-père d'une part, et de l'autre celles qui se prononçaient tout bas dans leur pensée.

Mais les deux aigrefins avaient-ils besoin desdits rayons pour se déchiffrer réciproquement tout entiers?

— « Quelle femme charmante, » avait commencé Longuillon, « si grande artiste, et avec cela si simple, tant de cœur!... » Si le rayon *Rœntgen* avait fonctionné, voici la petite phrase intérieure qu'il eût illuminée : « *Il n'y a pas mieux comme rosserie. Mais vantons la marchandise au propriétaire. Quand on paie, ça fait toujours plaisir...* »

— « C'est dommage qu'elle travaille trop peu, » répondit Nortier, « ainsi sa Doña Sol dans *Hernani*, ça n'était pas ça, mais pas ça du tout! Ç'aurait pu être excellent, mais pas assez de pioche, pas assez vraiment... » et, en lui-même : « *Tu ne me feras pas parler de la femme, mon bonhomme, — nous sommes ici chez l'actrice, et rien que chez l'actrice...* » puis, tout haut : « Allez-vous à Chantilly, cet après-midi?... »

— « Vous voir triompher? Probablement, » reprit le jeune homme, « ah! vous avez dans *Serpent* le cheval imbattable! » Un silence, puis : « A propos de courses, savez-vous que j'ai une petite communication à vous faire?

Non pas officielle, mais très, très officieuse. Mon oncle La Tour-Enguerrand, que j'ai vu ce matin, et avec qui nous parlions de cette bête justement, me disait : « Avec cette écurie-« là, pourquoi M. Nortier ne se présente-t-il « pas au Jockey? Sa place y est toute mar-« quée. Il nous manque... » et, côté des rayons *Rœntgen : « Nortier manquant au Jockey! C'est un peu gras tout de même... Et que dirait mon oncle? Bah! Il n'en saura rien... Quant à toi, vieux voleur, si tu n'es pas content de ton futur gendre, tu es difficile. On y met des formes...* »

— « Oui, » répondait Nortier, avec le flegme d'un joueur qui vient de regarder ses cartes au baccara, de voir qu'il avait neuf, et qui s'amuse à attendre avant d'accuser le coup : « plusieurs personnes m'ont déjà tâté dans ce sens. J'ai toujours remis de me décider. Je fais partie de tant de cercles!... Mais, venant du prince, l'affaire prend une autre tournure... » « *Il a du doigté, ce garçon,* » pensait-il, « *ça marchera entre nous... Continuons à mettre les choses au vrai point. Donnant, donnant, mais faisons bien sentir que, dans le marché, c'est nous qui apportons le gros paquet...* » et, tout haut :

« Il y a longtemps que je ne l'ai pas rencontré, cet excellent prince, comment va-t-il?...

— « Vous le verrez bientôt en personne, demain sans doute, » reprit Longuillon, « car il m'a prié de vous demander un rendez-vous. Il a de son côté une autre communication à vous faire... Que répondriez-vous, mon cher Nortier, s'il venait vous dire : — « J'ai un neveu « qui n'a pas toujours été très raisonnable, « mais vous savez que les jeunes gens un peu « fous font plus tard les meilleurs maris. Il n'a « pu aller chez vous sans remarquer la grâce « de mademoiselle votre fille, et sans en être « touché... » bref, s'il vous demandait la main de mademoiselle Béatrice pour votre serviteur... », et côté des rayons X : « *Ouf! Ça y est! Mais que c'est bête d'être là deux hommes d'esprit et de se faire des phrases pour se dire : donne-moi de ce que t'as et je te donnerai de ce que j'ai, comme les gosses, tout simplement...* »

— « Ce que je répondrais? » fit Nortier de sa même voix posée, et jamais plus froide expression de visage ne démentit plus complètement un plus patriarcal discours : « Vous me connaissez, mon cher Guy, vous savez que je suis

avant tout un homme d'affaires, c'est-à-dire quelqu'un de très net, de très carré, et qui ne finasse pas. Ç'a été mon unique habileté dans la vie. Elle ne m'a pas trop mal réussi... Vous m'avez vous-même formulé la seule objection qu'il y ait à faire à cette union... Ce n'en est pas une à mes yeux, et pour la raison que vous avez dite... Vous me plaisez, je vous plais. Nos caractères s'entendent, nos goûts aussi... Vous avez votre beau nom, ma fille aura sa belle fortune. Vous vous complétez merveilleusement... Donc, que le prince fasse la démarche, et ce sera : oui. » Cette fois, et tandis qu'il rivait d'un seul mot le premier anneau de la chaîne qui allait lier pour toujours la destinée de la plus charmante, de la plus tendre des créatures à un drôle avéré et qu'il savait tel, le mari trompé ne se prononçait intérieurement aucune phrase. Il *voyait*, dans la chambre noire de son cerveau, et cette jeune fille, et sa femme, et le vrai père. La sensation du mal irréparable qu'il leur faisait, à tous trois, à cette seconde, et sans même qu'ils le soupçonnassent, remuait dans cette âme de proie la fibre de cruauté qui s'y cachait tout au fond. C'était, en même temps,

comme si un baume se fût répandu sur une autre fibre, celle-là toujours déchirée depuis des années. Cette atroce joie était si intense, elle inondait son être intime à une telle profondeur, qu'une demi-heure après cet entretien, et comme il accompagnait Camille dans son coupé jusqu'au théâtre de la rue Richelieu, l'expression de ses prunelles, extraordinaires d'éclat dans son visage gris, comme figé, frappa la comédienne. Elle se demandait en gravissant les marches de l'escalier — elle était en retard — parmi les portraits des actrices d'autrefois, ses sœurs de l'autre siècle en grâce et en rouerie, en finesse de scène et en finesse de ville :

— « Pourquoi Nortier tient-il donc tant à ce mariage? A cause de la présentation au cercle? Il est bien *snob*, mais pas tant que ça... Pour que sa fille soit princesse de La Tour-Enguerrand? Il ne manquait pas de ducs pannés qui l'auraient épousée, et puisqu'en noblesse française duc est mieux que prince, lui-même me le disait l'autre jour?... Par peur du mariage avec l'officier?... Ce sera ça. La petite était prise de l'autre côté... Y aurait-il un moutard en route?... » Et l'anarchiste Camille conclut en

s'arrêtant pour souffler au palier du premier étage : « Elle et Guy, dans ce cas, ça ferait une jolie paire ! Quels gredins que les honnêtes gens, tout de même !... » Et elle eut un sourire de dégoût et d'amusement, à l'idée de l'infamie qu'elle venait d'imaginer, un peu, comme toujours, afin de se moins mépriser elle-même par comparaison. Puis, malgré elle : « Elle n'a pourtant pas une tête à ça, cette petite... Mais alors, pourquoi Nortier tient-il tant à ce mariage ? C'est inexplicable. »

IV

SCÈNES DE FAMILLE

Cinq grandes heures s'étaient écoulées entre le moment où l'homme d'affaires avait pris congé de la petite Favier, à la porte de la Comédie française, en lui baisant la main cérémonieusement, comme il sied au beau-père possible d'une princesse de La Tour-Enguerrand, et le moment où, revenu de Paris, à son habitude, par le train du soir, il descendait de voiture devant le perron de son château de Malenoue. Durant ce long intervalle, cette flamme de ses yeux qui avait tant étonné l'actrice ne s'était ni éteinte ni amortie. Il avait vaqué à ses besognes, passé à son bureau, à la Bourse, donné des ordres, fait deux visites, examiné chez un marchand de chevaux des *norfolks* nouvellement

débarqués d'Angleterre, en prévision des chasses, et pas une seconde la fièvre froide de sa vengeance, toute proche, n'avait cessé de lui brûler le cœur et de mettre au fond de son regard cet intense et fixe éclat qui révélait un éréthisme de haine exalté jusqu'à l'inhumanité. Peut-être, car il n'existe pas de nature absolument impitoyable, le secret remords du crime moral qu'il se préparait à commettre se mélangeait-il, chez Nortier, au sauvage appétit de cette vengeance, pour l'exaspérer. Il n'allait pas se contenter d'imposer à la pure et douce Béatrice un mariage abominable, où elle ne pouvait rencontrer que le malheur. Il était résolu, on le verra, à faire pire encore. Il voulait porter à cette enfant, pour atteindre, à travers elle, la mère et le vrai père, un de ces coups qui ne relèvent pas des tribunaux d'ici-bas, mais qui n'en sont pas moins de véritables assassinats. Le sang n'y coule point. Le fer n'y brille point. C'est un meurtre pourtant, et que le meurtrier sent tel, alors même qu'il agit, comme celui-ci, avec la pleine sécurité d'un homme qui sait n'avoir rien à craindre des autres hommes et qui ne croit pas à un autre monde.

Oui, ce dernier et secret sursaut de conscience rendait-il plus âcre encore la sensation du plaisir haineux dont cette volonté cruelle était comme corrodée? En tout cas, si quelques scrupules s'étaient, durant cet après-midi, élevés en lui, malgré lui, contre un horrible projet, comment eussent-ils tenu devant le spectacle que lui offrit le petit salon du château, à son arrivée, — spectacle que le hasard semblait avoir composé avec soin pour détruire ses dernières hésitations?... Il était sept heures. De larges bûches achevaient de se consumer dans la cheminée et répandaient dans toute la chambre une joyeuse chaleur, plus enveloppante et plus caressante pour lui qui venait de l'air piquant du dehors. Les grandes et les petites lampes, sous leurs abat-jour, les uns larges et hardiment coloriés, les autres tout resserrés et de nuance discrète, distribuaient une lumière amie qui augmentait encore le charme d'intimité de la pièce, meublée clairement, dans le style de la fin du dix-huitième siècle. Mme Nortier était couchée plutôt qu'assise sur une de ces chaises longues en trois morceaux qui conviaient les dames du temps passé aux longues causeries avec leurs

amoureux. Celle-ci ne causait pas, étant occupée à un petit travail au crochet, d'un ordre tendrement bourgeois. Elle tricotait un gilet de laine, pour qui? sinon pour son éternel amoureux, en effet, pour San Giobbe, qui se tenait auprès d'elle, installé dans une profonde bergère, un livre ouvert sur ses genoux. Il ne lisait pas, et l'un et l'autre écoutaient un morceau, exécuté par Béatrice, qui, assise au piano, dans l'angle, parmi les fleurs et les plantes vertes, laissait courir ses doigts sur les touches. Elle jouait une suite d'airs anciens, un de ces airs d'une grâce un peu mince et grêle, — comme cette chaise longue et cette bergère en avaient entendu beaucoup, quand les petites marquises et les petits marquis du temps de Louis XVI fredonnaient les couplets du *Tambourin* de Rameau :

Ayez au village une maîtresse...

ou la cantilène tendre du *Devin :*

Le plus vert bocage,
Quand tu n'y viens pas...

C'est une musique si svelte, si allante, si chantante! Et il s'en dégage un accent poignant de

mélancolie, au souvenir de la tragédie à laquelle préludait, il y a un siècle et plus, cette gaieté légère. D'ailleurs, même sans cette tragédie, n'y a-t-il pas toujours un charme de tristesse dans ce qui fut la fête d'une époque à jamais passée?... Béatrice avait une sensibilité trop déliée pour ne pas subir cette impression, surtout dans l'état de joie anxieuse où elle se trouvait. Gabriel avait parlé à Mme Nortier, et celle-ci avait promis de parler le soir même à son mari. La jeune fille appréhendait de graves objections, quoiqu'elle ne doutât pas du consentement final, et elle épanchait le trouble secret dont débordait son cœur dans cette harmonie ardente et finement passionnée. Pourquoi faut-il que la grâce innocente et fragile exaspère encore la méchanceté quand elle ne l'apaise point? Pourquoi est-ce une loi de l'être qui hait, qu'il haïsse davantage l'être sans défense, inoffensif et désarmé? Jamais, depuis la naissance de cette enfant, qui portait, sur toute sa délicate physionomie, la preuve de la trahison de sa mère, jamais, non, jamais Nortier n'avait éprouvé plus d'aversion animale contre elle qu'à la voir ainsi, à son piano, ravie et frémissante, tout abandon-

née à sa musique et à son rêve, et les deux autres, à quelques pas, dans cette attitude de confiance et de sûre affection. Jamais non plus il n'avait masqué davantage, sous cette espèce de bonhomie distante et composée qui était volontiers la sienne, la violence de son ressentiment.

— « Ne faites pas attention à moi, » avait-il dit à Béatrice, « finissez votre morceau. Il est très joli... » et il avait baisé les doigts à sa femme, — aussi cérémonieusement qu'à Camille, — puis touché la main à San Giobbe, en ajoutant : « Ne vous dérangez pas non plus. Restez *confortable*. Je n'aime pas que l'on se dérange pour moi, vous le savez bien... Laissez-moi seulement me réchauffer un peu... » Et il s'était mis debout devant la cheminée, le dos à la flamme, se tenant sur le pied droit tour à tour et sur le gauche, pour exposer au brasier les semelles de ses bottines, l'une après l'autre.

— « Elle fait des progrès, » dit-il, quand la jeune fille, son piano fermé, se fût levée et eût quitté la pièce, afin d'aller se préparer pour le dîner. « Je ne la croyais pas capable de si bien enlever des morceaux si difficiles... »

— « C'est qu'elle était très remuée aujourd'hui, » répondit la mère, qui ajouta : « Je vous parlerai de cela plus à fond quand nous serons seuls... Mais je peux bien vous dire la chose tout de suite, devant notre ami San Giobbe. Il est au courant... Il s'agit d'un mariage... »

— « C'est le jour aux demandes, alors, » fit Nortier. « Moi aussi, j'ai un mariage à lui proposer... Mais dites le nom de votre candidat... »

— « Gabriel Clamand, » dit la mère ; puis bien vite : « Et je crois qu'elle l'aime... »

— « Oui, elle l'aime, » insista San Giobbe. « Voilà d'où vient l'expression que vous venez de remarquer dans son jeu... »

— « Vous connaissez notre secret maintenant, » reprit la mère, « dites-nous le vôtre... »

— « Moi, » répondit Nortier, avec une ironie dont ses interlocuteurs ne devaient s'apercevoir que plus tard, « je n'ai pas de secret. On m'a annoncé une toute prochaine démarche du prince de La Tour-Enguerrand, qui va nous demander Béatrice pour son neveu... »

— « Guy de Longuillon ! » fit San Giobbe, instinctivement, et sans réfléchir à la portée de

son exclamation. Mais n'avait-il pas vu grandir la jeune fille? N'était-il pas l'habitué de la maison, « notre ami, » comme l'avait tout à l'heure appelé Mme Nortier, et n'était-il pas naturel qu'il mêlât son mot à ce débat conjugal, puisque la mère avait voulu que les époux le tinssent devant lui? Il répéta : « Guy de Longuillon! C'est impossible!... »

— « Et pourquoi? » demanda Nortier. « Sa sœur sera bien duchesse d'Arcole? Pourquoi Béatrice ne serait-elle pas marquise de Longuillon et un jour princesse de La Tour-Enguerrand?... »

— « Ce n'est pas cela que je veux dire, » reprit San Giobbe. Il esquissa, puis retint un geste d'impatience devant la manière toute mondaine dont Nortier avait affecté d'interpréter ses paroles. Celui-ci le regardait avec cette impassibilité narquoise qui est l'attitude de certains maris dans des ménages à trois, comme celui-ci, où ces maris n'ignorent rien, et lorsque l'amant, toléré par eux, dépasse la limite d'intimité. Depuis quelque temps, Nortier se plaisait à infliger au bel Italien de jadis, devenu une machine à palpitations nerveuses, ces es-

pèces d'humiliations par ce simple jeu de physionomie. Cette fois encore, devant les prunelles fixes du père officiel, où il pouvait lire distinctement cette question : « De quel droit vous mêlez-vous de ce mariage?... » le père véritable eut une seconde de malaise, qui lui fit mettre, comme malgré lui, la main sur la poitrine. Ce n'était pas d'aujourd'hui qu'il lui semblait que Nortier avait tout deviné. L'amant jeune et superbe s'en fût moqué jadis. C'était à son tour, maintenant qu'il était vieux et malade, d'avoir peur, non pas pour lui, mais pour sa maitresse et pour sa fille, et de plier. Il ajouta donc, d'une voix un peu étouffée, à cause de la petite secousse intérieure : « Non, je ne voulais pas parler du titre de Longuillon, mais de son caractère... »

— « Il est excellent, » fit Nortier, qui continuait à garder son air de ne pas comprendre. « Connaissez-vous un plus agréable convive? Un hôte plus facile et qui aiderait mieux sa femme à faire les honneurs d'une grande maison? Est-ce vrai, Madeleine? »

— « C'est vrai, » répondit Mme Nortier, « mais cela ne suffit peut-être pas pour un

mariage... En tout cas, » continua-t-elle, inquiète de l'altération surprise sur le visage du malade, et désireuse de ne pas prolonger cette conversation, « ce n'est pas le moment, à un quart d'heure du dîner, de résoudre une question aussi grave... Nous causerons de tout cela, comme je vous le disais tantôt, et très à fond, » conclut-elle en s'adressant à son mari, « et je crois que la première personne à consulter, c'est Béatrice. »

— « C'est bien mon avis, » repartit Nortier, qui n'insista pas. Mais l'étrange éclat de son regard, remarqué par Camille, avait aussi frappé San Giobbe, qui s'attarda une minute dans l'escalier, pour dire à Mme Nortier : « Firmin a quelque chose, méfiez-vous de lui... »

— « Et que voulez-vous qu'il ait? » fit-elle en essayant de dissimuler une impression de danger, dont elle demeurait toute saisie, elle aussi, afin d'épargner à ce pauvre cœur un nouveau battement.

— « Il est si fermé! » reprit San Giobbe. « Mais j'ai quelquefois l'impression qu'il sait tout... »

— « Lui! » répondit-elle en haussant les

épaules. « Est-ce qu'il se donne la peine de s'occuper de nous? D'ailleurs, ce n'est pas maintenant qu'il me défendra de vous recevoir... Et alors?... »

— « Mais Béatrice? » interrogea le père.

— « Béatrice? Qu'est-ce que vous voulez qu'il fasse à Béatrice? Vous avez vu vous-même, tout à l'heure, qu'il entend la consulter sur son mariage... Elle aime Gabriel. Quand Nortier lui parlera de Longuillon, elle dira non, et ce sera fini. Il y aura du tirage, peut-être, mais je suis là, et vous aussi... »

— « Oh! moi!... » soupira l'ancien escrimeur, et il eut dans son geste le découragement immense de l'homme que sa force trahit et qui ne pourrait plus même lever le bras pour protéger ce qu'il aime. Il ajouta : « Dieu vous entende !... » et les deux amants se séparèrent, pour se retrouver à la table du dîner, et retrouver aussi la gêne singulière dont ils se sentaient gagnés en présence de l'homme qu'ils avaient trompé avec tant d'audacieuse sécurité pendant plus de vingt années. Était-il vraisemblable qu'il commençât d'être éclairé aujourd'hui? Et s'il avait deviné leur liaison, quel motif

avait-il de quitter son rôle de mari complaisant, alors que les amants passionnés d'autrefois n'étaient plus que des amis? C'était un dilemme bien irréfutable, et qui pourtant ne les convainquait pas. Car Mme Nortier, quoiqu'elle continuât de se dominer, n'arrivait pas à composer tout à fait son visage de blonde, resté transparent malgré les rides. Elle laissait deviner trop de préoccupation, pour que sa fille, qui la connaissait si bien, ne fut pas atteinte, elle aussi, par la contagion de cette crainte vague, comme éparse autour d'elle. Il n'y avait que le maître du château dont la physionomie ne portât point l'empreinte d'une secrète inquiétude. Installé au centre de la table, — *sa table*, — magnifiquement servie, car il pratiquait, même dans la plus stricte intimité, l'ancien adage, le « Lucullus dîne chez Lucullus » des vrais parvenus, ses yeux erraient sur le surtout d'argent ciselé — du plus pur style Renaissance, comme le château — qui occupait le milieu. Ils se reportaient sur les tapisseries de la même époque, dont les personnages, hauts comme nature, garnissaient les panneaux de leurs silhouettes pâlissantes; sur les voussures

peintes du plafond, sur les serviteurs en culotte et poudrés qui allaient et venaient autour des convives. Ils retombaient, ces yeux, toujours plus brillants, sur les faces soucieuses de ses trois convives. La mère et la fille l'une en rose, l'autre en blanc, décolletées à demi, avaient l'air parées pour une fête, avec leurs bijoux, la mère, de grande dame comblée; la fille, d'enfant déjà si gâtée! Les énormes perles du collier de Mme Nortier luisaient d'un reflet tendre Vingt petits colifichets d'or et de pierres précieuses, rappelant tous quelque anniversaire : un mariage d'amie, un bal, un jour de l'An, éclairaient de gaieté la toilette presque trop simple de Béatrice, et sa ressemblance avec son vrai père, ce soir-là, dans le relief que donne aux traits la lumière électrique, était plus saisissante encore. Nortier regardait aussi celui-là, tragique de vieillissement précoce, dans son gilet blanc et son frac de soirée. C'était un tableau d'intérieur disposé à souhait pour quelque peintre des élégances modernes, un Béraud, un Gervex, un Flameng, et dont chaque détail flattait toutes les passions de l'homme qui avait là devant lui, dans ce décor de luxe insolent,

cette femme, cette fille, cet ami. Cette somptuosité autour de ses moindres gestes, c'était la conquête sociale du plébéien, comme rendue concrète et palpable à ses sens. Cette femme de naissance noble, qui l'avait tant humilié en le trahissant presque publiquement, il la tenait à sa merci. Cette fille, qui n'était pas la sienne, il allait la briser. Ce faux ami, l'amant affiché de cette femme, il le voyait mourir. Il y avait là une de ces rencontres de toutes les circonstances que la destinée ne donne pas deux fois à un homme. C'était « son heure », à ce patient et dur Beauceron, devenu, grâce au rapport exact de ses facultés à un certain milieu, un gigantesque brasseur d'affaires. C'était sa revanche, à ce mari trompé au vu et su de tout Paris. Le cruel homme en goûtait la plénitude avec une espèce d'épanouissement de sa personnalité qui ne pouvait pas échapper à des attentions déjà en éveil :

— « C'est vrai, » dit Mme Nortier à San Giobbe, dans l'intervalle que l'on mit à passer de la salle à manger au salon, « il a quelque chose. Bah! C'est tout simplement qu'il aura fait quelque gros coup à la Bourse... »

— « A moins que l'idée de la principauté de la Tour-Enguerrand ne lui tourne la tête, » fit San Giobbe. « Cela m'étonnerait pourtant. Elle est solide, cette tête... »

— « Je vais bien le savoir, » reprit la mère, qui, aussitôt, laissant son ami et Béatrice causer ensemble, emmena son mari dans un coin de la pièce, et elle commença de lui parler à mi-voix, avec l'insistance tour à tour insinuante et interrogatrice d'une femme qui veut arracher à son interlocuteur toutes ses objections. Elle se leva de cet entretien, prolongé pendant une heure, la physionomie à la fois excitée et rassérénée :

— « Ça été dur, » dit-elle tout bas à San Giobbe. « Mais vous aviez raison ,c'est le titre évidemment qui le tente. Avant de répondre d'une manière définitive, il veut causer avec Béatrice. C'est trop juste... »

— « Et quand cela ? » demanda San Giobbe, qui regardait la jeune fille en train de préparer la table à jeux pour le bésigue que les époux Nortier et l'ami du ménage faisaient classiquement, en famille, quand il n'y avait pas d'hôtes au château. « Il retourne à Paris demain

matin, et elle est si nerveuse. S'il pouvait lui parler ce soir! »

— « Laissons-lui prendre son moment, » répondit la mère, « il n'aime pas qu'on lui taquine la bouche. Je le connais... »

Elle devait avoir lieu le soir même, cette conversation entre Nortier et Béatrice, dont San Giobbe s'obstinait à croire, malgré ses pressentiments et ses observations, qu'elle serait favorable au projet de mariage avec Gabriel Clamand. Il en attendait un apaisement pour les nervosités de sa fille. — Hélas! S'il en eût par avance deviné la véritable teneur, comme il eût souhaité qu'au contraire elle fût reculée, et que son enfant eût des jours et des jours à vivre, dans ce trouble d'une amoureuse ingénue, tantôt ravie, tantôt inquiète, toujours pleine d'espérance! Et cette femme, qui croyait connaître son mari, que n'eût-elle pas fait pour empêcher cet entretien de sa fille et de son mari, si elle eût prévu qu'en envoyant cette enfant à ce tête-à-tête elle l'envoyait à un supplice qu'elle n'eût même pas osé imaginer! Car ce fut elle-même qui à onze heures, et au mo-

ment de la séparation générale, dit à Béatrice tout bas : « Tâche donc de causer avec ton père maintenant. Il nous a rubiconnés. Il est de bonne humeur... Du courage pour Gabriel... » ajouta-t-elle en laissant la jeune fille seule avec Nortier sur le palier du premier étage, où elle et son mari avaient tous deux leur appartement, chacun à une extrémité. Elle avait à peine disparu que l'homme d'affaires, comme s'il eût entendu distinctement ce conseil chuchoté à l'oreille de Béatrice, disait à celle-ci :

— « J'ai à vous parler. Voulez-vous venir quelques instants chez-moi ? »

— « Oh ! oui, mon père ! » fit-elle dans un élan de reconnaissance que l'autre arrêta d'un geste. Puis, calmement, froidement, comme il se serait rendu à un de ses conseils d'administration, il la précéda dans le couloir, jusqu'à la porte qui donnait dans l'espèce de fumoir-bibliothèque qui précédait sa chambre à coucher. L'ayant fait entrer, il dit à son valet de chambre, qui l'attendait dans la pièce voisine, de se retirer et de venir le réveiller le lendemain à l'heure habituelle. Quoique cette ponctualité dans le détail de ses ordres de nuit ne présa-

geât guère une explication tragique, son expression était si glacée, et, en même temps, son regard continuait de brûler dans cette face froide d'une flamme si inquiétante, que le cœur de Béatrice était comme serré à l'attente de ce qui allait se passer entre elle et cet homme. Il finit, après avoir bien vérifié et le départ du domestique et la solitude du corridor, par aller à un coffre-fort scellé dans le mur. Il en tira deux enveloppes, qu'il posa sur le bureau, puis, ayant fait à Béatrice, qui était demeurée debout, signe de s'asseoir, il s'assit lui-même à ce bureau, et il commença :

« — Votre mère m'a dit qu'elle vous avait parlé d'une demande en mariage dont vous avez été l'objet?... » Comme on a vu, il ne tutoyait jamais la jeune fille. Cette appellation cérémonieuse qu'il employait, d'ailleurs, aussi pour son autre enfant faisait, ou semblait faire partie du château de Malenoue, de l'hôtel à Paris, de la chasse, de toute cette existence seigneuriale qui ne comporte pas les familiarités vulgaires. Pourquoi, à cette minute, ce « vous » usuel acheva-t-il d'angoisser Béatrice, qui répondit à voix basse :

— « Oui, mon père. »

— « Elle vous a nommé le jeune homme, M. Gabriel Clamand ? »

— « Elle me l'a nommé, » fit la jeune fille.

— « Il paraît, m'a-t-elle dit encore, qu'elle vous a trouvée disposée à ce mariage?... Hé bien ! C'est à cause de cela que j'ai tenu à causer avec vous ce soir même, pour que vous ne vous mettiez pas en tête des idées qui ne se réaliseront pas, et puis pour que vous ne vous laissiez pas aller à montrer à un garçon qui doit nous rester étranger une sympathie qui pourrait vous compromettre. Vous n'épouserez pas M. Clamand... »

— « Mon père », s'écria Béatrice, « ce n'est pas possible que vous ayez pris cette décision sans m'entendre, quand il s'agit du bonheur de toute ma vie ! Ce n'est pas possible que vous ne teniez pas compte de mon cœur !... Vous venez vous-même de me dire que maman vous a tout raconté, vous savez que M. Clamand n'est pas un indifférent pour moi, vous savez que je l'aime, » ajouta-t-elle en rougissant de tout son joli visage. « S'il y a une raison qui exige que je sacrifie cet amour, je suis prête à vous obéir,

mais, je vous en conjure, laissez-moi la connaître, la discuter... Oh! je suis sûre de vous faire revenir sur votre résolution. Elle serait trop cruelle... »

— « Oui, » répondit Nortier, « il y a une raison, et cette raison est que j'ai arrangé pour vous un autre mariage... »

— « Avec qui?... » balbutia-t-elle, haletante.

— « Avec M. de Longuillon, » dit-il en posant la main sur les papiers qu'il avait devant lui, d'un geste dont Béatrice allait comprendre la terrible signification. A peine si elle y prit garde, tant le nom, absolument inattendu, que Nortier venait de prononcer l'avait bouleversée de répulsion. Elle répétait par deux fois : « M. de Longuillon! Vous voulez que j'épouse M. de Longuillon!... » Puis la pâleur envahit sa noble physionomie, ses sourcils se froncèrent, toute l'énergie passionnée que l'hérédité de son vrai père avait mise dans son sang passa dans ses yeux, elle secoua la tête, et elle dit d'une voix encore basse, mais ferme, cette fois, et en regardant son interlocuteur bien en face :

— « Non, mon père, je n'épouserai pas M. de Longuillon. »

— « C'est ce que nous verrons, » répliqua flegmatiquement Nortier. « Mais avant de reprendre ce sujet, j'aurais à vous poser une question. Écoutez-en, je vous prie, tous les termes attentivement. Ils ont tous leur importance... Vous avez deux très jolis chevaux de selle, n'est-il pas vrai! » continua-t-il après un silence. « Vous ne comprenez pas, — vous comprendrez tout à l'heure. Je répète que vous avez deux très jolis chevaux. Imaginez qu'il vous fût démontré que ces deux bêtes, dont vous vous serviez en croyant qu'elles étaient à vous, appartinssent à quelqu'un d'autre, et que cette révélation vous fût faite après des années d'usage, de manière qu'il vous fût impossible de les rendre tels qu'ils vous avaient été livrés, estimez-vous que, oui ou non, vous devriez une compensation à leur légitime propriétaire?... »

— « Où voulez-vous en venir, mon père? » dit-elle, « ne me parlez ni par énigmes ni par plaisanterie... C'est trop grave... »

— « Je vous répète : *devriez*-vous une compensation? » insista Nortier.

— « Évidemment, » dit-elle, « mais pourquoi?... »

— « Pourquoi? — vous allez le savoir, » reprit la bourreau, dont les lèvres, cette fois, tremblaient de haine assouvie en prononçant ces phrases abominables : « Si vous estimez dans votre conscience » — il osa employer ce mot, à cette minute! — « que nous *devons* une indemnité quand il s'agit de l'usage d'objets d'une toute petite valeur, mais qui n'étaient pas à nous, admettrez-vous que quelqu'un ait pu prendre le nom d'un autre, vivre dans la maison d'un autre, de l'argent d'un autre, dans le luxe d'un autre, vingt ans durant, et qu'il ne lui doive rien?... Ne m'interrompez pas. L'heure est venue où il faut que vous sachiez la vérité... Ne m'appelez plus jamais votre père. Vous n'êtes pas ma fille. Entendez-vous bien? *Vous n'êtes pas ma fille*... J'en ai les preuves là, » et de sa main il toucha une des deux enveloppes : — « Il y a vingt ans que je vous supporte ici, chez moi, — vingt ans que pour des motifs dont je n'ai pas à vous rendre compte je vous donne mon nom, vingt ans que vous vivez de mon argent, que vous vous habillez de mon argent, que vous vous faites servir par mes domestiques, que vous montez dans mes voitures... Tout est

à moi, de ce que vous avez sur vous, tout est à moi, à moi, à moi, — tout, excepté vous... Votre mère n'avait rien quand je l'ai épousée. J'ai ici » — et il toucha l'autre enveloppe — « la note de ce que j'ai dépensé pour vous depuis que vous êtes née... Voulez-vous que je vous dise le chiffre ?... Commencez-vous à comprendre pourquoi je vous ai dit tout à l'heure que vous épouseriez M. de Longuillon ?... J'ai une raison d'intérêt extrêmement importante pour moi, qui m'a décidé à vouloir ce mariage... Faites-le, et je vous tiens quitte de votre dette... Si vous ne voulez pas le faire, alors, je me paierai moi-même en vous chassant, vous et votre mère. Je vous répète que j'ai là mes preuves. Il y aura un scandale, un procès. Cela m'est égal, aujourd'hui... Choisissez. Je vous donne vingt-quatre heures pour réfléchir. Si c'est oui, je considérerai que vous avez acquitté la dette de votre mère et la vôtre. Je continuerai à me taire avec elle, comme je me suis tu jusqu'à présent... Si c'est non, vous l'aurez voulu... Et maintenant, rentrez chez vous. Nous n'avons plus rien à nous dire... »

V

LA VICTIME

Toutes les personnes qui se sont trouvées prises dans un accident tragique et d'une absolue soudaineté : un tremblement de terre, un déraillement de train, une rencontre de bateaux, un incendie de théâtre, sont unanimes à reconnaître qu'entre la minute où le danger se révèle et celle de la panique ou de l'action — selon les caractères — un instant s'est écoulé, dont elles ne sauraient ensuite mesurer la longueur, où elles sont demeurées comme physiquement et moralement paralysées. Les médecins ont repris, pour caractériser cet état d'anéantissement total de notre volonté, un des vieux mots de l'astrologie. Ils l'appellent : *la sidération*. Il semble que la nature nous insensibilise, à la

façon d'un chirurgien, et qu'elle veuille permettre à notre organisme de ramasser toutes ses forces pour réagir contre un choc que nous n'eussions pas cru devoir supporter sans mourir. Ce fut grâce au terrassement de cette stupeur que Béatrice put écouter l'horrible révélation jusqu'au bout. La même stupeur qui faisait d'elle à cette seconde un véritable automate fut la cause qu'elle obéit mécaniquement à la suggestion impérative du terrible homme, lui ordonnant de rentrer chez elle. Sans répondre un mot, sans verser une larme, elle se leva de sa chaise et sortit de la chambre du pas d'une somnambule. Ce fut dans le corridor, dont les domestiques n'avaient pas encore éteint les lampes, qu'elle réalisa pour la première fois toute la hideur de l'atroce brutalité qu'elle venait de subir, et une terreur folle l'envahit, celle que sa mère ne l'attendît là, pour savoir le résultat de l'entretien. Heureusement il n'en était rien, Mme Nortier avait tout naturellement pensé que si cet entretien entre Nortier et Béatrice avait lieu, celle-ci viendrait le lui raconter dans sa chambre. L'idée de cette rencontre avec cette mère sur laquelle elle venait

d'apprendre ce qu'elle avait appris fut aussi intolérable à la pauvre fille que si l'épais tapis de ce somptueux couloir eût été soudain remplacé par une suite de plaques en fer rouge. Elle se mit à gravir, avec la célérité d'une bête qui fuit, l'escalier conduisant au second étage, où elle habitait. Elle arriva dans son appartement, où elle ne trouva que sa femme de chambre. Elle eut la force de dire à cette fille, qui, heureusement encore, tombait de sommeil, qu'elle se déshabillerait sans son aide, et là, seule, ayant fermé la porte à double tour, elle se jeta par terre comme quelqu'un qui n'en peut plus, qui voudrait s'écraser, s'abîmer dans un gouffre de nuit et de silence, et elle éclata en sanglots.

— « Mais que lui ai-je fait? » gémissait-elle, à travers ses larmes, et elle répétait : « Que lui ai-je fait?... » Car, dans cette première crise de douleur, c'était cela qui la déchirait tout entière, cette impression d'une férocité presque monstrueuse, d'une farouche et complaisante haine, rencontrée chez quelqu'un qu'elle s'était, jusqu'ici, habituée à aimer, tout en le redoutant un peu, et à respecter... L'image de cet homme, assis à son bureau, et lui parlant

avec ce sauvage accent, l'épouvantait moins encore que ce mystère soudain entrevu dans leurs relations passées, ce secret d'une implacable rancune, conservée vingt ans durant dans ce cœur auquel elle avait cru, comme on croit au cœur d'un père, même quand il ne vous montre pas de tendresse. A cette première et affreuse découverte, une autre s'ajoutait, dont la malheureuse enfant ne discernait pas le détail, mais qui allait se préciser pour elle de minute en minute, la dénonciation de la faute de sa mère, de cette mère qu'elle avait aimée, elle, avec tout l'abandon de son être le plus intime, avec tant de foi et de vénération. Béatrice était profondément, absolument pure. Pourtant elle n'avait pas vécu au milieu des familiers de l'hôtel Nortier, un Desforges, un Crucé, un Portille, un Machault, voire un Casal, sans que leurs conversations lui eussent, non pas appris, mais fait soupçonner bien des choses. Son esprit très droit s'était ainsi arrêté à une conception simpliste de la société. Les femmes se divisaient pour elle en deux classes, les honnêtes et les autres. Incapable de se représenter dans leur réalité physique les traits qui distinguaient ces

autres, elle les définissait dans sa pensée des femmes obligées de mentir. Elles trompaient. Elles trahissaient. Voici donc que cette idée de mensonge, avec tout ce que ce mot comportait pour sa loyauté de dégradation avilissante, commençait de s'associer à l'idée de cette mère idolâtrée jusqu'ici avec la plus aveugle, la plus fervente dévotion, et, au même moment, tandis qu'étendue à terre, elle agonisait de cette double souffrance, une troisième blessure s'ouvrait en elle, dont la peine se fit tout d'un coup si aiguë, si lancinante, qu'elle se redressa sur ses mains, dévorée par cette nouvelle et suprême angoisse. Elle venait de se demander quel sang coulait dans ses veines, puisque ce n'était pas le sang de Nortier; quel homme avait été le complice de la faute de sa mère, — de qui elle était la fille?... Et, les yeux fixes, le buste en avant, elle se prit à répéter tout bas, comme si elle n'entrevoyait déjà que trop la réponse :

— « Qui est-ce?

Elle demeura ainsi — combien de temps? elle n'aurait su le dire — à essayer d'y voir clair dans les pensées qui tourbillonnaient dans son cerveau. A la fin de cette méditation, dont

l'intensité avait séché ses pleurs, elle se leva, elle vint au bureau posé dans un coin de la chambre où elle s'était si souvent assise pour écrire à ses amies des lettres, heureuses et confiantes, comme elle n'en écrirait plus jamais. Là, sur un petit paravent, à portée de sa vue, étaient suspendus, dans des cadres de cuir, d'argent ciselé, de vieille étoffe, les portraits des personnes qu'elle aimait. Elle en détacha un, parmi les autres, d'une main qui tremblait. C'était celui de San Giobbe, — un San Giobbe encore tout voisin de la jeunesse, avant la meurtrière épreuve de sa maladie et de son dépérissement. Elle vint se placer, cette photographie à la main, devant la glace, et, dans le reflet du miroir, trouble et comme fantomatique à cause du demi-éclairage de la chambre, elle se prit à regarder son propre visage, tour à tour, et celui de l'intime de sa mère, du familier de la maison, de l'ami qu'elle retrouvait dans sa mémoire associé à chacune des scènes de son existence. Des milliers d'impressions confuses qui dormaient en elle achevaient de se démêler à mesure qu'elle constatait l'étonnante ressemblance de ses yeux, de son front,

de sa bouche avec ces yeux d'homme dans lesquels elle avait toujours rencontré tant d'indulgente tendresse, elle en comprenait l'expression à présent! — avec ce front qu'elle avait vu soucieux ce soir à cause d'elle, pourquoi? elle s'en rendait compte à cette heure; — avec cette bouche qui ne lui avait jamais dit que des paroles d'affection, et elle devinait quelles autres paroles et de quelle autre affection ces lèvres de son vrai père auraient voulu prononcer et qu'elles avaient tues!... Alors, une espèce de frémissement sacré s'émut en elle, où, pour quelques instants, la tendresse noya la révolte. Ses larmes, qui s'étaient arrêtées, recommencèrent de couler, mais douces cette fois, car elles jaillissaient du plus profond de son humanité, vers celui qu'elle n'appellerait jamais « mon père », qui ne l'appellerait jamais « ma fille », — et ses lèvres se posèrent sur le portrait, désespérément, longuement et pieusement.

A travers ce va-et-vient de sa sensibilité, remuée ainsi dans ses plus secrètes profondeurs, ces images de son enfance soudain évoquées par la contemplation du portrait de son vrai père

allaient devenir pour Béatrice le principe d'un nouvel éveil d'idées, auxquelles se mêlait maintenant un autre souvenir, celui de Gabriel Clamand, du jeune homme qu'elle aimait, — comme une jeune fille peut aimer. Les virginales émotions d'un cœur de vingt ans sont délicieuses de fraîcheur, d'élan sincère, de spontanéité frissonnante; mais, il faut bien l'avouer, au risque de contredire ce touchant préjugé sur la force du premier amour dont tant de poètes se sont faits les complices, ces émotions sont plutôt rêvées que vécues, plutôt désirées qu'éprouvées, plutôt pressenties que senties. Ce sont des annonces, des préludes de la passion. Ce n'est pas la passion. Il y manque cette brûlure directe de la réalité, cette invasion de l'être par la fièvre des sens et de l'âme à la fois. Enfin, la femme n'est qu'ébauchée chez la jeune fille. Les romanesques tendresses de celle-ci ressemblent à ces arbustes grandis de la veille, qui promettent, si les vents ne sont pas trop durs, la gelée pas trop rude, des efflorescences magnifiques. Ils ne sont pas assez racinés pour tenir contre une tempête. Quelle place les douces et fines voluptés d'âme, goûtées par Béatrice auprès de Gabriel, pou-

vaient-elles garder dans un cœur que venait de mordre une telle souffrance, si positive, si âpre, si mêlée au plus intime de la chair et du sang! En se rappelant le souci de San Giobbe ce soir, Béatrice s'était rappelé aussi ce projet de mariage, si tendrement caressé dans ses songes de ces dernières semaines. Gabriel s'était représenté à sa pensée, tel qu'ils s'étaient quittés après le déjeuner sur le perron du château, lui, montant dans la victoria préparée pour son départ, et se retournant au coin de l'allée pour la saluer d'un dernier geste, d'un dernier regard. Si elle devait ne pas l'épouser, cet « au revoir » était un « adieu », et ni lui ni elle ne l'avaient deviné!... Cette vision se doublait aussitôt d'une autre, de celle de Gabriel apprenant ce mariage, et avec quel rival! Qu'il serait malheureux et comme il la mépriserait!... Oui, mais ce perron même, sur le seuil duquel ils s'étaient quittés; les arbres de ce parc, sous les blonds feuillages desquels ils s'étaient promenés; cette allée au tournant de laquelle avait disparu la victoria, cette victoria, le cheval qui la traînait, le cocher qui la conduisait, la fourrure que le jeune homme avait posée sur ses genoux, — à qui donc était

tout cela? Béatrice entendait la voix impitoyable du maître : « Tout est à moi, à moi, à moi... » Ces aspects des choses associées à sa jolie espérance, le gracieux décor dans lequel son innocent roman avait déroulé ses naïves scènes, — tout, oui tout avait été payé par l'homme d'affaires... L'horrible phrase : « Voulez-vous que je vous dise le chiffre? » résonnait de nouveau à l'oreille de l'enfant adultérine, et les mots : « Vous n'êtes pas ma fille. » A l'idée de cette dette, contractée, en effet, envers le mari de sa mère, à son insu, le souvenir de Gabriel s'effaçait, s'abolissait dans son cœur. Il n'y avait plus de place dans ce malheureux cœur que pour la révolte contre cette révélation que l'on n'aurait pas dû lui infliger ainsi, et le cri de la première minute lui revenait aux lèvres, ce : « Que lui ai-je fait? » d'épouvante et de stupeur!... — Ce qu'elle avait fait au mari de sa mère? Elle le comprenait maintenant, *elle existait,* et la sensation de la haine dont elle était l'objet, par cette seule existence, la faisait frémir depuis la racine de ses cheveux jusqu'à l'extrémité de ses pieds, comme si des meubles, des bibelots, des tentures, de tout ce luxe épars au-

tour d'elle et donné par lui, un effluve de cette haine eût émané — physiquement.

Dans des crises comme celle que traversait la jeune fille, pendant cette interminable nuit, toutes sortes de raisonnements se développent dans l'intelligence, offrant une solution, puis une autre, combinant les deux, échafaudant une troisième. En réalité, c'est la portion la plus profonde de notre être, et la plus inconnue de nous-mêmes, notre « inconscient », comme disent les philosophes dans leur terminologie, pédantesque mais irremplacable, qui finit par décider de notre volonté dernière. La ressemblance de Béatrice et de son vrai père ne mentait pas. L'hérédité de la physionomie annonçait l'hérédité de toute la nature. San Giobbe — sa fidélité à une liaison prolongée à travers toute la vie l'attestait seule — n'avait rien de commun avec le type ordinaire du viveur qui « travaille dans les femmes du monde », comme eussent dit, dans une autre terminologie, ces autres philosophes en habit noir, le baron Desforges et Casal. A Paris, et dans ce monde des oisifs où les occupations extérieures sont toutes les mêmes,

toutes également frivoles et insignifiantes, les originalités des natures sont bien difficiles à discerner. Elles existent pourtant. Tel habitué des Cercles les plus choisis est, comme un Portille ou un Longuillon, une âme de boue, et qui mériterait la terrible épigramme de Rivarol, parlant d'un capitaine des gardes, traître au roi dans la nuit du 5 octobre : « Lassé d'un trop long déguisement, ce grand seigneur, » dit le pamphlétaire, « revêtit enfin, pour fuir, l'habit de son laquais. » Tel autre, au contraire, et c'était le cas de San Giobbe, a dépensé sa jeunesse en puérils triomphes de *sport*, qui avait en lui et qui a gardé jusqu'à la fin une âme de noblesse et de chevalerie. Le gentilhomme de Bergame, venu à Paris par désœuvrement, et aussi pour l'enfantin motif de « boutonner » les premiers tireurs des premières salles s'était retrouvé, dans son attachement pour la jolie Madeleine Nortier, le romanesque et passionné cavalier servant de son pays, un parfait représentant de cette sorte d'amoureux, pour qui un engagement de cœur devient l'affaire unique de la vie. Peu parleur, ne s'étant même pas laissé effleurer par l'ironie française, totalement dépourvu de vanité, mais apportant

à ses moindres actions le sérieux profond de l'Italie du nord, que l'on pourrait définir « une simplicité forte », il avait vraiment fait de cette aventure si vulgaire — une liaison avec une femme du monde à Paris — quelque chose de rare, par son respect pour ses propres sentiments, par la vérité de son attitude dans la plus fausse des situations, enfin par un singulier et indiscutable pouvoir de dignité personnelle. Comment avait-il choisi, pour objet de cette dévotion, quelqu'un d'aussi prosaïque au fond qu'une poupée de la mode, telle que celle-ci, et dans une situation sociale bien peu propice à des émotions profondes? Cette inconséquence était la preuve qu'il y avait en lui du Don Quichotte, comme chez tous les grands amoureux peut-être, un coin chimérique de natif idéalisme, — autant dire, avant tout et par-dessus tout, de la fierté. Cette fierté foncière, il l'avait transmise à sa fille, et celle-ci, dans le désarroi d'âme où la jetait le dur traitement d'un homme impitoyable, allait trouver là son point de résistance, le fixe appui où se poser.

— « *Il* a raison, » se disait-elle, couchée dans son lit, après ces premiers éclats de douleur,

toute lampe éteinte, afin de ne plus subir la vue de cet ameublement somptueux qui lui faisait mal, et elle revoyait, et elle entendait Nortier. « Tout est à lui. Voilà vingt ans que je jouis de son luxe. Je dois payer. Je *dois*... » L'énergie intime de son être se tendait dans cette syllabe d'obligation : « Il a une raison d'intérêt, extrêmement importante pour lui, » et elle se répétait les termes mêmes de l'homme d'affaires, « à ce que j'épouse M. de Longuillon. Quelle raison? Quel intérêt?... Est-ce que cela me regarde? Si je devais une somme d'argent à quelqu'un, est-ce que j'aurais le droit, quand il me la réclamerait, de lui demander pour quel usage? Je m'acquitterais, voilà tout. Il faut m'acquitter... Il le faut. » Et elle reprenait : « Je dois. Je paierai. » Puis, comme elle était jeune, qu'elle s'était vue, dans cette même journée, au bord du bonheur, avec un horizon devant elle d'un si doux mariage, et que l'attaque avait été si foudroyante de soudaineté, ses puissances de jeunesse et d'amour avaient des sursauts de rébellion. Un moment elle pensa : « C'est trop injuste! Du jour où il a su, c'était *lui* qui devait nous chasser, ma mère et moi... Pourquoi ne l'a-t-il pas fait?... » Cette

sensibilité magnanime n'était pas même capable de soupçonner les sinistres calculs d'une sensibilité venimeuse comme celle d'un Nortier. Que pouvait-elle se répondre, sinon qu'il n'avait pas voulu d'un scandale, et à cause de quoi? — Tout naturellement elle rencontrait le motif que donnaient aussi, on l'a vu, les quelques braves gens du groupe de Malenoue. — Il avait une autre fille : « C'est pour ma sœur qu'il s'est tu, » se dit Béatrice. « Alors, pourquoi menace-t-il de parler maintenant?... C'est tout simple. Ma sœur est mariée et à l'abri... » Et des projets insensés lui traversaient la tête : « Si je me sauvais du château, si j'allais chez Françoise, » on se rappelle que c'était le nom de cette sœur, « tout lui conter, la supplier de parler à son père, car il est son vrai père à elle, d'obtenir qu'il n'exige pas de moi cette condition... Chez Françoise, mais lui dire quoi?... Que maman... » Rien que de concevoir cette hypothèse donna un frisson de remords à l'enfant de la faute. Oh! non, tout, tout, plutôt que de porter à cette sœur le coup dont elle agonisait elle-même, cette révélation de la honte de leur commune mère! Et ses raisonnements recommencèrent de courir

dans le sens de l'acception et du sacrifice. L'association de ses pensées, en lui représentant le mariage de la comtesse d'Arcole, fit surgir devant son esprit l'idée de contrat et celle de dot. Une évidence lui apparut : l'impossibilité de recevoir ce nouveau bienfait. Elle s'aperçut mariée à Gabriel Clamand, arrivant dans la vieille maison familiale qu'il lui avait destinée, — la maison qui n'avait jamais été vendue, — y apportant, elle, un argent souillé, l'argent de cet homme qui l'avait traitée ainsi, et cette hypothèse lui infligea le même frisson de remords... Mais si elle allait à Gabriel, si elle lui demandait de la prendre sans dot, sans cette fortune qui n'était pas la sienne ?.. Non, il faudrait encore parler de sa mère... Et, toujours aheurtée à cette impossibilité de s'échapper de l'impasse où elle se sentait acculée, par la haine de Nortier, sans vendre cette mère, la noble enfant revenait à cette immolation où sa fierté trouvait l'unique revanche qui lui fût permise. Si elle acceptait de se soumettre à l'injonction de celui qu'elle avait cru son père, et qui n'était que le plus implacable créancier, alors, l'argent de cette dot ne lui serait pas versé, à elle. Il serait versé à

l'homme que ce créancier aurait lui-même choisi. Son existence dans ce mariage sans amour et imposé ainsi serait un martyre.... Sans qu'elle s'en doutât, cette certitude de douleur l'attirait déjà. L'instinct mystique de l'expiation s'émouvait en elle et lui faisait apercevoir dans son malheur volontaire autre chose encore que l'acquit de sa propre obligation vis-à-vis de Nortier. Cette dernière phrase de leur entretien lui revenait : « Si c'est oui, je considérerai que vous avez payé la dette de votre mère avec la vôtre... » Au matin, et quand, après un court sommeil enfin goûté sur les cinq heures, elle rouvrit ses yeux, cernés par la fièvre de cette terrible première partie de la nuit, sa résolution était prise : « Ce sera oui, et personne au monde ne saura jamais pourquoi... »

VI

POUR ACQUIT

Comme toutes les jeunes filles qui ont grandi dans un milieu dont l'atmosphère morale les fait un peu souffrir, Béatrice s'était beaucoup habituée à vivre sur elle-même et d'elle-même. Elle avait toujours eu son quant à soi, mais quelle différence entre cette réserve dans les petites choses, qui permet à une femme de taire ses goûts personnels, de défendre le secret de sa sensibilité, de se prêter au monde sans s'y donner, et l'héroïque tension de tout son être que cette nature blessée allait devoir s'imposer pour cacher la plaie qui saignait en elle, — et à quels yeux ! Cet héroïsme, elle en trouva pourtant la force dans le souvenir de la haine qu'elle avait lue sur le visage de celui

dont elle portait le nom. Laisser savoir à sa mère ce que lui avait révélé cet homme, c'était la jeter toute vive en proie à cette haine, l'enfant le comprit. Le sacrifice qu'elle avait résolu, jamais Mme Nortier n'y consentirait si elle en connaissait les vrais motifs. Une scène éclaterait entre les époux, qui aurait pour dénouement ce scandale que Béatrice voulait à tout prix éviter, et le déshonneur de cette mère si passionnément aimée. La jeune fille entrevoyait cette conséquence plus terrible encore : une crise mortelle dans la maladie dont était atteint son vrai père. Il lui était sacré maintenant... Soutenue par le sentiment tragique de cette double responsabilité, elle eut le courage, une fois levée, de marcher elle-même au-devant du danger, et elle entra chez Mme Nortier, comme elle faisait chaque matin, avec un sourire sur ses lèvres qui tremblaient un peu. Elle savait d'avance qu'il se jouerait là, dans ce premier échange de regards, le coup décisif. Sa mère devinerait qu'il s'était passé quelque chose. Elle la questionnerait. La courageuse fille avait préparé sa réponse. Aurait-elle l'énergie nerveuse de la proférer ?

— « Comme tu es pâle !.. » lui dit aussitôt Mme Nortier. « Tu ne te sens pas bien ?... »

— « J'ai passé une mauvaise nuit, » répondit-elle, et elle ajouta, presque à voix basse : « J'ai eu un entretien avec mon père hier soir... » Elle avait pu prononcer ces mots. Elle était sauvée.

— « Et tu n'es pas venue me le raconter tout de suite ?... » demanda la mère. « J'ai cru que tu n'avais pas osé lui parler... »

— « J'ai eu peur de vous faire passer une mauvaise nuit, à vous aussi, » répondit la jeune fille.

— « Je pensais bien qu'il soulèverait des difficultés, » reprit la mère ; « que t'a-t-il dit ?... »

— « Des choses qui m'ont fait beaucoup penser, » répondit Béatrice... « Mais ce que j'ai constaté surtout, c'est qu'il ne veut absolument pas de ce mariage avec M. Clamand, comprenez-moi bien, maman, *absolument pas*... Ce ne sont pas des difficultés, comme vous dites, c'est un parti pris irrévocable... »

— « Nous l'en ferons revenir, voilà tout, » dit Mme Nortier, « ne te tourmente pas... »

— « Nous ne l'en ferons jamais revenir, ma-

man, » répliqua la fille, et elle eut l'énergie d'ajouter : « D'ailleurs, j'ai bien médité toute la nuit, et j'ai pris mon parti, moi aussi. Je viens vous demander de ne pas essayer de fléchir mon père... Je n'épouserai pas M. Clamand... »

— « Je crois rêver, » s'écria la mère, qui avait regardé sa fille avec une curiosité grandissante, tandis que celle-ci formulait cette déclaration. « Qu'est-ce que cela signifie, après la façon dont tu m'as parlé hier matin ? »

— « C'est qu'hier matin je ne me rendais pas compte des sentiments vrais de mon père, » dit Béatrice. « Vous le connaissez. En admettant que vous arriviez à vaincre son opposition, il aura toujours quelque chose dans le cœur contre mon mariage... Me marier dans ces conditions-là, je ne le veux pas. Je ne serais pas heureuse... »

— « Et ton père ne t'a pas parlé d'un autre projet de mariage ? » demanda Mme Nortier, après un silence.

— « Avec M. de Longuillon ? Oui, maman... »

— « Et tu as répondu ?... »

— « J'ai demandé à réfléchir, et j'ai réfléchi... Si M. de Longuillon me demande, je l'accepterai... »

— « Tu ne feras pas cela! » s'écria vivement la mère ; c'est de la folie !... »

— « C'est de la raison, maman, » dit Béatrice. « Cette conversation avec mon père m'a ouvert bien des jours sur l'avenir. M. de Longuillon appartient à une très grande famille. Mon père tient à cette alliance. Il a tant travaillé pour moi! Je lui dois de lui donner cette satisfaction... »

— « Il m'avait promis de te consulter?... » fit Mme Nortier.

— « Il ne me force pas à ce mariage avec M. de Longuillon, maman, il me le demande. »

La physionomie de Béatrice avait exprimé, durant toute cette conversation, tant de fermeté dans tant de tristesse que Mme Nortier n'insista pas. Elle sentait trop le mystère, et elle en avait peur. Quels arguments avait employés son mari pour retourner ainsi ce cœur d'enfant qu'elle savait si sincère, si fidèle, si peu accessible à la misère des vanités so-

ciales? Cette question, elle se la posa d'abord à elle-même, en vaquant aux soins de sa toilette, que sa préoccupation rendit moins longs qu'à l'ordinaire, puis elle la discuta avec San Giobbe, sur qui elle s'était, depuis des années, habituée à s'appuyer dans les instants de trouble. Elle avait avec ce vieil amant, devenu son vieil ami, cette complète intimité d'esprit qui semble un si doux privilège de la vie conjugale. Mais Mme Nortier ne vivait-elle pas avec San Giobbe comme avec un mari, dans une union de tous les jours, de toutes les heures, quelquefois, comme aux eaux, ou ici à la campagne? N'était-elle pas arrivée à s'estimer de cette liaison unique, quand elle se comparait aux femmes de son monde, et à la multiplicité de leurs aventures? Son mari légal, que toute jeune elle avait subi avec le secret dédain de caste d'une fille noble à qui ses parents ont imposé une mésalliance, lui était devenu un associé d'existence, le gérant, d'ailleurs fort habile, d'une espèce de raison sociale, où son apport, à elle, consistait à recevoir des visites et à en rendre, à figurer sur le devant de la loge Nortier à l'Opéra, dans des

dîners, dans des soirées. Comme on a vu, elle croyait connaître ce compagnon de parade, — prétendue connaissance qu'elle avait résumée, la veille, par cet axiome de manège : « Il ne faut pas lui taquiner la bouche !... » Et en causant avec San Giobbe, elle émettait des hypothèses à peu près de la même force comme lucidité :

— « Il l'a intimidée, en lui faisant croire qu'il ne consentirait jamais à ce mariage, et la pauvre petite l'a cru. Il n'a jamais qu'un procédé. Il est dans la vie comme au *poker*, il *bluffe* toujours... »

— « Vous voyez que j'avais raison en vous disant que Firmin avait quelque chose hier soir, » répondit l'amant. « C'était la mine d'un homme qui médite un mauvais coup. Il n'a jamais aimé Béatrice. Il a des doutes sur cette enfant, je vous l'affirme... Il serait deux fois content de la marier à Longuillon, — une première fois pour la principauté future, cela, je vous l'accorde ; — l'autre fois pour contrarier son inclination... Mais qu'a-t-il pu inventer pour la décider?... » Puis, après un instant de réflexion, le subtil Italien conclut : « Il aura

calomnié Gabriel Clamand, et elle ne veut pas vous le répéter, par un scrupule de délicatesse qui lui ressemble, mais je vais bien le savoir... Ne lui parlez plus avant moi, seulement. Elle se défierait. »

La diplomatie de cet homme aussi fin qu'il était brave et romanesque devait échouer auprès de la volonté réfléchie de la jeune fille, comme avait fait l'insistance toute simple de la mère. Il avait pris le bras de Béatrice après le déjeuner, — quelle différence, pour tous les trois, entre ce repas, mangé presque en silence, ou en causant de choses si étrangères à leurs pensées, et celui de la veille, quand Gabriel Clamand était là, rayonnant d'espérance communicative ! — C'était un peu sur l'impression de ce contraste que San Giobbe comptait pour faire s'ouvrir le cœur de Béatrice, si étrangement et si soudainement refermé. La mère les avait quittés. Se voyant seul avec sa fille, il la conduisit doucement jusqu'à l'allée par où ils étaient rentrés de leur promenade du matin, la veille, afin que ce souvenir l'attendrît davantage. Le ciel était, comme la veille toujours, du bleu le plus clair, à travers les feuillages dorés

ou roussis des arbres. Les cygnes nageaient de leur même mouvement souple et heureux sur le « miroir », et les sveltes tourelles de Malenoue se détachaient presque en rose sur le fond fauve des massifs du parc. Tandis que San Giobbe et Béatrice faisaient quelques pas en silence dans la belle avenue de hêtres qui longe la pièce d'eau, le visage de celle-ci exprimait bien un attendrissement, en effet, mais à cause de ce qu'elle savait à présent. Ce premier tête-à-tête avec son vrai père était une épreuve aussi redoutable que sa conversation du matin avec Mme Nortier. Toutes sortes d'émotions contraires l'agitaient et lui mettaient des larmes au bord des yeux, l'aveu de sa misère intime au bord des lèvres. Elle éprouvait à la fois pour l'homme dont le bras vieilli serrait son jeune bras une affection si passionnée et un si douloureux éloignement ! Elle frémissait dans sa société, en ce moment, de honte tout ensemble et de pitié : — de honte, comme un être pur qui se trouve engagé dans un coupable mystère, et qui se sent devenir, malgré son innocence, le complice de la faute où il est mêlé ; — de pitié, car ce malade dont elle entendait

le souffle court, au pas de qui elle ralentissait son pas, dont elle mesurait ainsi presque mécaniquement la faiblesse, c'était son père. Elle subissait cette appréhension de l'accident qui se développe jusqu'à devenir une véritable *phobie* chez ceux qui soignent des personnes atteintes de troubles au cœur. Ce fut cette pitié qui l'emporta en elle, et qui lui donna la force d'éviter à cet organisme épuisé une secousse qui l'eût achevé, là, peut-être devant elle.

— « Ainsi, » commença San Giobbe, rompant le premier le silence, « tu as changé d'idée depuis hier. Ta mère me l'a dit... Et sais-tu ce que je lui ai répondu?... Que je n'y croyais pas... »

— « C'est cependant très vrai, je vous assure, » répondit-elle, en évitant le regard dont l'enveloppait son compagnon de promenade. Un autre petit détail lui faisait mal. Devant le monde, San Giobbe lui disait « vous » depuis qu'elle était une grande personne. En tête à tête, ou quand la mère seule était là, il continuait de la tutoyer. Cette innocente privauté, qu'elle avait trouvée toute naturelle de la part d'un vieil ami, la froissait durant cette minute

à une extrême profondeur. Mais comment le père l'eût-il deviné. Et il continuait :

— « Il n'y a qu'une personne dont tu oublies de tenir compte dans ce changement de résolution... Je ne te demande pas de confidence, mais il est bien certain que Gabriel n'a pas fait cette démarche d'hier matin auprès de ta mère sans avoir cru y être autorisé, — sans y avoir été autorisé... par toi, » insista-t-il, « oui, par tes manières avec lui, par la sympathie qu'il a cru t'inspirer... Ce n'est certes pas un engagement que tu as pris à son égard... Mais comment s'expliquera-t-il que tu aies varié ainsi?... Que lui diras-tu quand tu le verras malheureux?... » Et en lui-même : « Si Nortier a calomnié Clamand auprès d'elle, » pensait-il, « son premier mouvement va être de repousser jusqu'à cette idée d'un chagrin possible de ce garçon... »

— « Cela me fera beaucoup de peine, » répondit simplement Béatrice. « J'essaierai de ne pas avoir d'entretien avec lui, et, s'il insiste, je lui répondrai la vérité : que j'obéis à qui je dois obéir... »

— « Et tu n'as pas peur qu'il ne s'imagine

que c'est là un prétexte, qu'il ne se fasse sur toi des idées fausses? Est-ce que je sais? Qu'il ne croie, par exemple, que tu épouses M. de Longuillon pour son titre, afin d'être un jour princesse de La Tour-Enguerrand?... »

— « Il est trop généreux pour me soupçonner d'une pareille bassesse, » répartit la jeune fille... C'était, ce cri, la preuve évidente que Nortier n'avait pas employé le procédé de la calomnie pour la détacher de Gabriel. Mais c'était la preuve aussi qu'elle continuait de l'aimer. Quelle était alors la vraie raison de cette révolution d'âme? Le vrai père voulut croire que son amie y avait vu plus juste que lui, et que l'homme d'affaires avait, suivant l'argotique et intraduisible expression employée par elle, *bluffé* cette enfant. Il y a tant de moyens pour des parents d'impressionner une sensibilité vive et toute jeune, depuis le chagrin simulé jusqu'à la colère feinte, sans compter l'attendrissement. Qui sait si Nortier n'avait pas fait croire à Béatrice qu'une alliance avec la famille La Tour-Enguerrand était nécessaire à ses affaires? Qui sait s'il ne lui avait pas prédit, en cas de refus de sa part, un duel à mort entre Clamand

et Longuillon? Qui sait?... La seule hypothèse que San Giobbe ne pût pas même imaginer, c'était la réelle. Quoiqu'il commençât, avec les progrès de sa maladie, à redouter les profondeurs obscures qu'il découvrait dans le caractère de Nortier, la clef de l'énigme lui manquait. Il s'apercevait bien que cet homme avait des soupçons, mais c'étaient des soupçons rétrospectifs, croyait-il, et, par conséquent, invérifiables, et qui laisseraient toujours place au doute. Il ne se rendait pas compte que ces soupçons étaient des certitudes, et accumulées vingt années. Des vengeances comme celle que Nortier avait osé rêver et exécuter ne sont explicables que par une blessure renouvelée pendant des jours et des jours. Si observateur que fût l'amant, il avait été comme la plupart des amants. D'instinct, il n'avait pas cherché à lire tout au fond de la pensée du mari, et il s'en était tenu à cette idée commode que le mari, comme la plupart des maris, ne cherchait pas non plus à savoir la vérité vraie sur la nature exacte des relations de sa femme avec lui. Et puis, même dans l'état d'infériorité où sa déchéance physique le réduisait vis-à-vis de Nor-

tier, il continuait involontairement à mépriser celui-ci dans sa pensée, comme quelqu'un qu'il avait trop longtemps senti lâche devant lui. C'est pour cela que, dans son désir de préserver sa fille d'un mariage détestable, il finit par s'arrêter au projet qu'il communiqua à la mère vers la fin de l'après-midi, quand ils eurent de nouveau tourné et retourné longuement leurs communes données sur l'inintelligible volte-face de Béatrice :

— « Ce n'est pas sur elle qu'il faut agir, » dit-il à Mme Nortier, « c'est sur lui. Il ne nous *bluffera* pas, vous et moi. Je suis pour lui parler avant même qu'il ne la revoie, si c'est possible. Et c'est possible, puisqu'elle s'est retirée pour se reposer jusqu'au dîner. » La jeune fille avait prétexté, pour justifier cette absence, la lassitude de sa mauvaise nuit. « Nortier sera là vers les six heures et demie, comme d'habitude. En admettant que la démarche officielle ait été faite du côté Longuillon aujourd'hui, il ne peut pas avoir donné la réponse, puisque la petite, suivant ses propres expressions, a demandé à réfléchir. Nous allons le forcer à vider son sac, là, tout de suite. S'il voit que vous

êtes résolue, mais bien résolue, à vous opposer à ce mariage, il devra vous donner, enfin, ses raisons pour y tant tenir, et s'il vous répète qu'il laisse Béatrice absolument libre, il est pris. Vous la faites descendre, séance tenante. Vous le forcez à redire devant elle ce qu'il a dit. Je suis là, comme témoin. Je ne lui permettrai pas de nier, et alors elle comprendra que cette conversation d'hier au soir n'était qu'une comédie... »

— « Mais s'il ne veut pas laisser Béatrice libre?... » demanda la mère...

— « Alors, je vous répète qu'il devra dire ses raisons, » fit San Giobbe.

— « Mais s'il ne veut pas les dire?... » insista-t-elle.

— « Il n'en a pas le droit. Je ne le lui permettrai pas non plus! » s'écria-t-il, oubliant, dans l'ardeur de son sentiment paternel, ce qu'il avait éprouvé, la veille encore, son impuissance à tenir tête au père légal, et le déconcertement que celui-ci avait l'art de lui infliger — maintenant!

— « Calmez-vous, » interrompit son amie, inquiète de cette violence si funeste avec la

lésion qu'il avait au cœur, et elle avait ajouté, trouvant dans sa sollicitude le seul argument qui pût réduire cet homme si profondément irritable : « La lutte peut être longue. Il vous faut de la force pour m'aider, et vous savez que les émotions vous sont défendues... »

— « Je serai calme pour elle et pour vous !... » répondit San Giobbe, et, de fait, quand, un peu après six heures et demie, — le train était en retard, — Nortier entra dans le petit salon du château, le tableau que rencontrèrent de nouveau ses yeux n'offrait pas les signes de tragique inquiétude auxquels sa haine s'attendait. Il avait calculé, cruellement et complaisamment, que Béatrice, frappée au cœur, ne pourrait pas taire son secret. Elle parlerait à sa mère, qui parlerait à San Giobbe. Ou bien ces deux-ci feraient les indignés vis-à-vis de lui, et il avait, dans une des deux enveloppes, montrées la veille à la jeune fille, de quoi les confondre : les photographies d'une dizaine de lettres de l'amant, dérobées, puis remises dans le coffret où Mme Nortier serrait sa correspondance. Ou bien, il les tiendrait sous ses regards, torturés d'inquiétude, n'osant pas parler les

premiers, épiant les traces de sa décision prochaine sur son visage, — où ils ne liraient rien. Au lieu de cela, Mme Nortier, assise, comme la veille, sur la soie à raies roses et blanches de la chaise longue en trois morceaux, s'occupait à relever, de la pointe du crochet, les dernières mailles du gilet destiné à San Giobbe. Ce dernier avait posé sur la table un fascicule de revue qu'il était en train de couper, quand le bruit des roues au dehors avait annoncé l'approche de la voiture. Ce petit geste trahissait bien, ainsi que la physionomie de la mère, un peu de nervosité, mais qui n'avait rien de commun avec les prévisions du nouveau venu. Jouaient-ils un rôle concerté, ou réellement Béatrice avait-elle eu la force de se dominer assez pour que ni l'un ni l'autre n'eussent rien deviné? Les premiers mots que prononça Mme Nortier devaient, en révélant au bourreau l'héroïque silence de sa victime, lui produire une impression, non pas de pitié, — cette âme de proie, et encore durcie par la rancune, n'en était plus capable, — mais d'étonnement et, si l'on peut employer un pareil mot pour un pareil homme, de respect. La force seule im-

pose à la force. Parmi ses diverses combinaisons de haine, calculées avec une précision quasi mathématique, Nortier n'avait pas entrevu cette possibilité, qui bornait sa vengeance à une seule personne : que la jeune fille se tût et acceptât le pacte qu'il lui avait offert. Allait-il lui-même le tenir, ce pacte abominable? Il l'était moins pourtant que son premier et sinistre projet, celui que le mariage avec Longuillon eût lieu, que la mère sût pourquoi et dût tout subir sous la menace d'un procès en séparation, et le vrai père pour le même motif.

— « J'ai des reproches à vous faire, mon ami, » avait commencé Mme Nortier, après l'échange des questions et des réponses de politesse ; « oui, » continua-t-elle, « et je tiens à vous les faire tout de suite, avant que Béatrice soit descendue. Car il s'agit d'elle... »

— « Ah! » demanda-t-il, avec une froideur narquoise, « c'est sans doute à cause de notre entretien d'hier soir? »

— « Oui, » reprit la mère, « et je ne comprends pas que vous lui ayiez parlé comme vous lui avez parlé du mariage Clamand, alors que vous m'aviez promis de la consulter, c'est-à-

dire de la laisser libre... Vous en êtes témoin, San Giobbe?... »

— « J'en suis témoin, » répondit celui-ci.

— « Mon cher San Giobbe, » répartit Nortier, « j'apprécie beaucoup votre dévouement et votre amitié. Mais permettez-moi de vous demander de nous laisser régler seuls, Mme Nortier et moi, une question qui regarde *notre fille*... Vous me pardonnerez, si je vous froisse, » ajouta-t-il, en arrêtant de la main une réponse du malade, qui avait affreusement pâli, et en soulignant encore par une affectation de courtoisie sa cruelle épigramme : « Je n'en ai pas l'intention, je vous assure... » Puis, s'adressant de nouveau à sa femme : « En quoi ai-je manqué à ma promesse? Est-ce que je n'ai pas consulté Béatrice? Est-ce que je ne la laisse pas absolument libre?... Expliquez-vous... »

— « Ce n'est pas vrai, » fit Mme Nortier, avec une vivacité très imprudente dans ce moment de crise aiguë de son ménage ; mais l'insolence de son mari vis-à-vis de son ami avait achevé de l'exaspérer. « Non, ce n'est pas vrai, » insista-t-elle. « Je ne sais pas ce que vous avez dit à Béatrice. Elle ne me l'a pas répété.

Mais ce que je sais, car je connais ma fille, c'est qu'elle aime Gabriel Clamand, et que vous vous êtes arrangé pour lui faire épouser Longuillon, qu'elle n'aime pas, et qui la rendra horriblement malheureuse. Ce que je sais, c'est que si vous l'aviez laissée libre, elle suivrait son cœur. Elle ne le suit pas. Comment vous y êtes-vous pris pour la contraindre? Voilà ce que j'ai le droit de connaître, moi, la mère. Vous entendez, le droit. Il s'agit du bonheur de mon enfant. Je ne la laisserai pas sacrifier toute sa vie de femme à votre vanité, car il n'y a là, pour vous, qu'une question de vanité, pas autre chose... Vous êtes le père d'une comtesse qui sera duchesse. Vous voulez être le père d'une marquise qui sera princesse... Rien de plus. Ce n'est pas avec cette raison, je suppose, que vous avez persuadé Béatrice... Non. Vous ne l'avez pas persuadée, vous l'avez forcée. Je l'ai senti. Je le sens. Comment? Je veux le savoir. »

— « Vous avouerez, » répondit Nortier sans quitter son ton d'ironie glacée, « que je suis singulièrement bon enfant de permettre que l'on me parle ainsi *chez moi*. Oui ou non, »

demanda-t-il en s'avançant sur sa femme, qui recula devant l'éclat et la dureté de son regard, « Béatrice est-elle ma fille? Et s'il me convenait de lui défendre un mariage, en aurais-je le droit, moi aussi, puisque vous avez prononcé ce mot? Il me semble qu'il y a un certain article du Code qui dit clairement qu'en cas de dissentiment entre les époux sur ce sujet, c'est la volonté du père qui commande... J'ajoute que si Mlle Nortier, tout à l'heure, en notre présence à tous deux, me déclare qu'elle ne veut point épouser M. de Longuillon. — qui m'a fait demander sa main, entre parenthèses, officiellement, aujourd'hui même, — elle ne l'épousera point... Par conséquent, je n'entends pas user de mon droit, mais j'entends aussi que vous, et ceux qui vous donnent des conseils de révolte, sachiez bien que je le connais, mon droit, sur ce point comme sur tous les autres... »

Il avait, en prononçant cette dernière phrase, regardé San Giobbe, qui, instinctivement, le voyant marcher sur Mme Nortier, avait fait un pas en avant. L'allusion était si directe, l'insulte de ce regard si provocante, que l'ancien homme d'épée, très chatouilleux sur le point

d'honneur, ne put se contenir davantage, et il demanda :

— « Est-ce pour moi que vous venez de dire cela, Nortier ?... »

— « C'est pour vous, » répartit le mari.

Le visage de San Giobbe pâlit plus profondément encore. Il esquissa un geste, puis sa main, à demi levée, retomba en se crispant. L'émotion de cette scène lui donnait une de ces crises où il sentait comme un couteau aigu s'enfoncer dans sa poitrine et sa vie s'arrêter. Il dit, d'une voix à laquelle le souffle manquait : « Ah ! vous ne m'auriez pas parlé ainsi autrefois... » Et il se laissa choir sur une chaise, en ayant pourtant la force, malgré son atroce douleur, de mettre le doigt sur la bouche, pour supplier son ennemi de se taire. Il venait de voir Béatrice entrer dans le salon. Avait-elle, sur le point de franchir le seuil, hésité un instant et, malgré elle, écouté les terribles paroles échangées entre les deux hommes ? Ou bien comprit-elle, à voir les trois interlocuteurs en face les uns des autres, qu'une scène tragique venait d'avoir lieu ? Elle était, elle aussi, presque livide, mais résolue. Elle marcha vers le

groupe, maintenant silencieux, de sa mère, du mari et de son vrai père, et elle dit, s'adressant à Mme Nortier :

— « Je devine que vous êtes toujours dans la même erreur, maman, et que vous croyez qu'*on* veut me marier contre ma volonté... » Son courage n'alla pas jusqu'à donner le nom de père à Nortier dans cette minute, la première où elle le revît, depuis leur entretien de la veille. « Je vous ai déjà dit que ce n'est pas vrai. C'est moi-même qui me suis décidée, après m'être bien interrogée, à refuser M. Clamand, s'il me demande, et à accepter M. de Longuillon... Vous m'avez laissée parfaitement libre, » continua-t-elle, en se tournant vers Nortier. « Vous m'aviez donné ces vingt-quatre heures pour réfléchir... Elles sont écoulées ou presque. Et voilà ma réponse... Vous voyez, maman, que personne ne me force, et vous aussi, bon ami... » Elle s'adressait, cette fois, à San Giobbe. Celui-ci esquissa derechef son geste impuissant de tout à l'heure, et, au lieu de répondre à Béatrice, il dit, mettant fin à une explication dont la souffrance dépassait ce qui lui restait de forces :

— « Je vous demande pardon. Je ne me sens pas très bien en ce moment. Il faut que je me repose dans ma chambre... Ce n'est pas la peine d'envoyer chercher le docteur... Dans un quart d'heure la crise sera finie... »

Il se dressa sur ses jambes, si faible qu'il dut prendre le bras de Mme Nortier, debout auprès de lui. Celle-ci, toute tremblante encore, l'aida cependant à gagner la porte, et Béatrice, restée seule avec l'homme d'affaires, lui dit, en le regardant, à son tour, comme il avait regardé sa femme, d'un de ces regards qui dardent le jet d'une irrésistible volonté :

— « Laissez-le mourir tranquille, monsieur. *Nous* sommes quittes envers vous. C'est vous-même qui avez voulu le marché. Exécutez-le, du moins, puisque je paie tout... »

Et, cette fois, quelque chose de plus fort que son orgueil et que sa haine obligea Nortier à baisser les yeux.

VII

LE BILAN

... Il y avait dix-huit mois que s'étaient passées les scènes de cette tragédie familiale, où ceux qui croient aux origines animales de l'homme — cette vue grossière du péché originel — reconnaîtront un cas d'atavisme féroce chez un de ces civilisés à outrance, un de ces comblés de la société, si loin, semble-t-il, de la sauvagerie primitive. Ceux qui pensent que « ce monde », suivant une formule célèbre, « est un système de choses invisibles, manifestées visiblement, » voudront y voir, dans le domaine de la vie privée, — mais qu'est-ce, l'humanité, sinon des millions et des millions de vies privées? — une application de la loi la plus mystérieuse et la plus certaine d'ici-bas : celle de l'in-

nocence payant pour le crime, et de la victime substituée : « *Quæ non rapui, tunc exsolvebam,* » dit le Livre, — « j'ai rendu ce que je n'ai pas volé... » On juge bien que ces deux points de vue, l'un tout naturaliste, l'autre mystique, n'étaient pas ceux de la jolie Camille Favier et du sire de Longuillon, devenu récemment, de par la mort de son oncle, le prince de La Tour-Enguerrand. Il était trois heures de l'après-midi, et ils se retrouvaient, en tête à tête, dans le petit salon-fumoir où s'était brocanté ce mariage, qui avait dû, tout ensemble, ouvrir au brasseur d'affaires les portes du *Jockey*, assurer sa vengeance contre trois êtres qu'il haïssait et inaugurer la restauration du castel féodal des La Tour-Enguerrand. Le mariage avait eu lieu, — c'était le seul point du programme qui se fût réalisé. En dépit d'un parrainage de premier ordre, le cercle de la rue Scribe était demeuré fermé au châtelain de Malenoue, privé pour toujours de l'insigne honneur de lire son nom suivi du *J* de ses rêves dans les annuaires élégants. Et depuis que le vieux gentilhomme était allé rejoindre, au cimetière de Picpus, les La Tour-Enguerrand guillotinés en

1793, l'antique donjon avait été de nouveau abandonné à l'envahissement des herbes et des rats. Le prince Guy était par trop de son époque pour ne pas avoir arrêté les frais, aussitôt délivré de son oncle, — le seul être au monde devant lequel il se fût toujours senti petit garçon. Cette mort avait eu pour effet de le rendre un peu plus « moderne », plus « nouveau jeu », plus « dans le train », — jolis synonymes pour dire un peu plus cynique. Quand un homme du nom et de la tradition de celui-là s'est déclassé à ses propres yeux, il semble qu'il ait le besoin de devancer le mépris et comme de le déconcerter par cette fanfaronnade de corruption qui ne date pas d'hier, — Louis XIV la reprochait déjà au Régent, — et voici les propos qu'échangeaient le grand seigneur et la comédienne, dressant, à leur façon, le bilan définitif de ce que Casal avait très justement appelé le *report* de l'homme d'affaires : — passif et actif.

— « Il faut que tu lui parles, » disait le nouveau prince de La Tour-Enguerrand, « ça ne peut pas durer plus longtemps... Qu'est-ce que tu veux que je fasse, je te le demande, avec

cent mille francs par an?... Et je sais qu'il a gagné, depuis ces dix mois, des sommes énormes dans les mines. Desforges les chiffre à dix millions; mettons-en six, mettons-en deux; et il ne me donnerait pas seulement de quoi payer les maçons de La Tour-Enguerrand!... »

— « Hé! il s'en moque un peu, de votre bicoque? » répondit Camille. « Ce qu'il voulait, c'était le cercle... Vous ne le lui avez pas donné. Franchement, c'est lui qui est *refait*... Point de *Jockey*, et un gendre qui n'a pas attendu quinze jours pour retourner chez les demoiselles!... Oui ou non, avons-nous soupé chez Léa moins de deux semaines après ton mariage?... »

— « Il ne lui manquerait plus que de me servir de la morale!... Et chez qui sommes-nous donc ici, belle-maman?... D'ailleurs, » ajouta-t-il, après s'être promené de long en large dans la chambre, « je ne sais pas pourquoi je ne te dirais pas la vérité. J'aurais encore soupé chez Léa le soir même que j'aurais été dans mon droit, attendu que ma femme n'a jamais voulu être ma femme, entends-tu, jamais... C'est à ne pas y croire, n'est-ce pas? C'est ainsi pourtant. Oh! elle ne m'a pas pris en traître.

Je n'ai rien à lui reprocher, elle a été strictement loyale. Le jour où nous nous sommes fiancés, elle a demandé à me parler. Je lui ai donné ma parole de la laisser parfaitement libre, sous la condition que je serais parfaitement libre aussi... Je n'ai pas cru que ce fût sérieux. Qui l'aurait cru à ma place? Je me suis dit : exaltation romanesque, enfantillage de petite fille, sentiment contrarié... Hé bien ! Pas du tout, c'était très sérieux, — et nous voilà !... »

— « C'est assez extraordinaire, en effet, » répondit Camille, qui n'avait pas caché sa surprise, et elle rit du rire qu'elle avait quand elle soulignait une petite infamie bien constatée : « Pas le moyen, alors, d'avoir le bébé d'assurance, en cas de veuvage, pour hériter du beau-père... » Puis, s'étant levée à son tour, elle se mit à marcher dans la chambre, comme si cette révélation remuait en elle un monde de pensées, et elle demanda : « Elle est très pieuse, Mme de La Tour-Enguerrand ?... »

— « Elle est en train de le devenir, » dit le prince. « Tu m'avoueras que ça, c'est la guigne des guignes ! Un brave garçon rencontre une

jeune fille élevée comme toutes les jeunes filles, qui a de la branche, joue au tennis, patine, monte à cheval, sait mener, pédale, enfin tout ce qu'il faut pour devenir une gentille camarade de fête honnête... Et il se réveille ayant épousé une femme qui a horreur du monde, qui lésine sur sa toilette, qui ne rêve plus qu'œuvres, charités, retraites, — un tas de bêtises, quoi !... Si ça continue, elle finira par vivre comme une pauvresse. Et depuis qu'elle a perdu son vieil ami San Giobbe, la mère est pire... Et croirais-tu cela encore, il n'y a pas moyen de décider mon beau-père à mettre ordre à ça ?... C'est plus prodigieux que tout. Il a l'air d'avoir peur de ma femme... J'ai eu quelque temps l'espoir que cette toquade passerait, » continua-t-il. « Je tablais sur Clamand. Tu te le rappelles ? Je ne t'ai pas conté, à l'époque, qu'il avait écrit une lettre indignée, lors du mariage ? Très correcte, d'ailleurs... Je l'ai lue. Je lis toutes les lettres. Cela fait partie de notre convention. Dans les rapports où nous sommes, c'est bien le moins... Et sa lettre écrite, il avait changé du tout au tout... Il s'était jeté dans la haute noce. Il avait acheté ce que j'appelle une bonne

inconduite soutenue... Toute la lyre. Il buvait. Il jouait. Il promenait des petites dames, enfin le grand *battage* d'un bon jeune homme en train de devenir un mauvais sujet, et qui veut qu'on le sache, par désespoir du beau mariage d'amour manqué, comme tu disais... Je comptais sur le dépit du côté de ma femme, car je croyais bien que c'était Clamand le point faible. Oui, je le croyais, et l'autre jour... »

— « L'autre jour?... » interrogea Camille, avec une curiosité qui aurait étonné La Tour-Enguerrand s'il eût été capable de penser à autre chose qu'au récit de ses mécomptes conjugaux et financiers.

— « J'entre chez ma femme, bien par hasard, en revenant du cercle. Elle était avec sa mère. Elle avait une lettre à la main. Je vois Mme Nortier qui fait un geste pour la prendre, et ma femme, avec son grand air, — car elle est très princesse de La Tour-Enguerrand, à travers ses gyries, — qui lui dit : — « Non, maman, « je me suis engagée à lui montrer toutes mes « lettres, il verra celle-là aussi... » C'était de Clamand. Il n'y en avait pas long. Il demandait pardon de l'autre lettre, celle du mariage, et il

annonçait son départ pour l'Afrique, où il a obtenu une mission. J'ai eu un moment l'idée de lui envoyer une paire d'amis, et puis j'ai pensé : à quoi bon ?... J'ai réfléchi, et j'ai conclu : ce n'est pas Clamand qu'il y a entre ma femme et moi... » Et, après un silence : « Qu'il y ait ce qu'il voudra, d'ailleurs, ça m'est égal, mais que Nortier ne se paie pas plus longtemps ma tête ! Lui, refait ? Allons donc ! Nous avons un connétable, trois maréchaux, quatre ambassadeurs, un cardinal ; nous datons de 960. C'est un paquet, que diable ! et, sans moi, il n'aurait jamais trouvé deux parrains au *Jockey !*... Ça vaut bien un petit un pour cent sur ses bénéfices de l'année. Je m'en contenterais... »

Et sur cette boutade, jetée en bouffonnant, le grand enfant corrompu qu'était l'héritier dégradé d'une héroïque lignée tira de sa poche un étui à cigares. Il en alluma un et offrit du feu à Camille, qui, de son côté, avait pris sur la table, dans une coupe, un des *papyros* russes à longs bouts dont elle avait l'habitude. Qu'il eût été étonné, si les fameux rayons X, dont j'ai parlé à propos de son entretien avec son

futur beau-père, dans cette même pièce, eussent de nouveau fonctionné ! Et que le mari officiel de Béatrice soupçonnait peu les pensées de la comédienne, celles de derrière la tête ! Le mot de l'énigme qu'il cherchait, sans le trouver, Camille, avertie par la sinistre expression des yeux de Nortier, le jour où le mariage s'était conclu chez elle, l'avait cherché, elle aussi, à travers ces libres conversations du demi-monde, où les hommes laissent échapper tant de confidences, en questionnant un Casal, un Desforges, vingt autres, et elle l'avait deviné. Elle avait compris le procédé employé par le faux père pour contraindre l'enfant de l'amant à ce mariage et le savant mécanisme de cette hideuse vengeance. Un étrange remords, comme en ont quelquefois les filles, un de ces scrupules qui sont, à elles, le *report* de leur délicatesse et qui prennent, par contraste, une espèce de pathétique, lui avait rendu insupportable d'avoir été mêlée à cette vilaine histoire. Elle avait compris encore que, parmi toutes les blessures dont saignait la victime, la seule qui pût être pansée était celle que devait lui avoir faite le mépris de Clamand. Et la comédienne ga-

lante, la maîtresse du financier Nortier, l'anarchiste en discours et en actions, était redevenue la petite Favier sentimentale, la *Duchesse bleue* des premières années. Elle avait trouvé le moyen d'écrire à Clamand, de le voir et de lui tout apprendre. Elle venait de savoir par La Tour-Enguerrand que son calcul avait réussi et que la sacrifiée avait une plaie de moins dans son cœur. Et elle pensait, en tirant des bouffées de sa cigarette, avec un peu d'humidité dans ses beaux yeux bleus, et au coin de la bouche ce demi-sourire d'une rosserie qui ne s'épargne pas elle-même :

— « Pauvre femme! Voilà la seule bonne chose qu'elle aura eue depuis bien longtemps! Et c'est à moi qu'elle le doit... » Puis, comme son regard avait rencontré le rubis donné jadis par Nortier — on se rappelle — en guise de commission, elle ôta la bague de son doigt, et elle la jeta dans une coupe, en disant tout haut, pour ne pas se laisser aller à son attendrissement : — « C'est égal, la vie est joliment *farce*, tout de même!... »

Octobre 1900.

DUALITÉ

A Henry Bauër

I

Sur le point de raconter une anecdote qu'une nouvelle rencontre avec la femme qui en fut l'héroïne vient de me rendre présente jusqu'à l'obsession, j'éprouve un assez bizarre scrupule intellectuel que je veux dire. N'est-il pas commun d'ailleurs à tous les artistes littéraires qui travaillent d'après nature, lorsque l'expérience les a initiés à quelque étonnante anomalie d'âme et qu'ils sont tentés de la reproduire ? Ils ne peuvent douter de la réalité qu'ils ont vue, — *de leurs yeux vue*, comme dit l'autre. En revanche, ils doutent de leur puissance à faire accepter comme vraies des complexités du cœur très contraires au type moyen de nature humaine que chacun de nous porte en soi. Est-il même besoin d'être écrivain pour subir cette sorte de déconcertement devant les inattendus de la vie et de la sensibilité ? Combien de fois les personnes les plus irréfléchies ne pronon-

cent-elles point, à l'occasion d'un incident par trop excentrique, cette phrase de naïve surprise : « On lirait cela dans un livre, qu'on ne le croirait pas... » Comment ne pas hésiter, quand on se prépare précisément à mettre dans un livre quelque histoire à propos de laquelle on a soi-même été tenté de proférer cette banale exclamation ?...

Il me semble qu'il y a pour l'artiste deux moyens de résoudre cette difficulté, que le célèbre vers classique formulait déjà :

Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable...

Le premier de ces deux moyens est celui des maîtres : il consiste à pousser l'intensité du « rendu » dans le récit à un degré de relief qui impose la croyance. C'est ainsi que Balzac, dans *Splendeurs et misères des courtisanes*, nous contraint, par la seule énergie de la peinture, d'accepter comme réelle la plus extraordinaire aventure qu'ait jamais contée un romancier. Nous ne doutons ni d'Esther, ni de Vautrin, ni de Peyrade. Pourtant quel récit des *Mille et une Nuits* est plus chimérique ? Tout près de nous,

Maupassant a procédé de même dans certaines nouvelles, d'une si audacieuse et presque inadmissible psychologie : *l'Inutile Beauté*, *le Horla*, *les Sœurs Rondoli*. Ce moyen est le plus sûr, mais il y faut un génie de narrateur hors de pair. Un second, très modeste, et comme tel à la portée de l'analyste simplement consciencieux, consiste à comprendre que les plus extraordinaires événements ont leur logique, et de même les plus apparentes bizarreries de sensibilité, leur norme secrète. Ayant à rapporter une aventure très exceptionnelle, l'analyste s'appliquera donc à dégager cette logique, et s'il veut peindre une singularité du cœur, il s'efforcera de démêler la loi générale dont cette anomalie n'est qu'une conséquence. Qu'il me soit permis d'employer ici cette humble méthode, quitte à diminuer l'effet de surprise que pourrait produire par son étrangeté le récit auquel ces quelques lignes servent de préface. Je ne me dissimule point que c'est un cas de dualité sentimentale évidemment exceptionnel jusqu'à l'invraisemblance. Il paraîtra pourtant moins spécial et, sinon inexplicable, presque naturel, en admettant cette hypothèse

que le grand principe du balancement des organes domine la vie psychologique, comme il domine la vie physiologique. Il y aurait ainsi, dans les distributions de notre énergie émotionnelle, un constant rétablissement d'équilibre. Inemployée sur un point, cette énergie se reporterait plus intense et plus active sur un autre. Une créature instinctivement fine, par exemple, que le hasard et ses propres fautes ont jetée dans une destinée qui brutalise cet instinct, trouvera en elle, quand les circonstances lui en donneront l'occasion, des réserves de délicatesse d'autant plus abondantes et plus profondes. N'est-ce pas l'interprétation quotidiennement donnée aux colères excessives où s'emportent certains êtres faibles, aux crises de sensualité que traversent les jeunes gens trop contenus? Et n'est-ce pas aussi une loi semblable que les anciens incarnaient dans le mythe de Némésis, cette distributrice du sort égal, cette déesse des moyennes, symbole d'une mathématique morale aussi absolue que l'autre? Mystérieuse figure, effrayante pour les heureux, consolante pour les malheureux, des inévitables compensations !...

II

J'écrivais tout à l'heure le nom de Guy de Maupassant. Un entretien avec ce compagnon de ma jeunesse, aujourd'hui disparu, comme cette jeunesse elle-même, fut justement la cause indirecte de l'épisode qui m'a suggéré ces réflexions. Le patron du *Bel-Ami* m'avait dit jadis, au retour d'une de ces croisières au cours desquelles il luttait contre le fantôme de sa propre folie, visible alors pour lui seul :

— « Quand vous chercherez un coin tranquille où travailler, allez donc à Rapallo sur la rivière de Gênes... C'est exquis, vous verrez, et comme on y est bien pour écrire !... »

Pourquoi ce nom de Rapallo, si peu connu des touristes, me revint-il un jour de l'hiver dernier que, pressé de besogne et m'étant laissé

acculer par le temps, je cherchais un asile de « copie » ? Toujours est-il que le souvenir de cette lointaine conversation me fit prendre le guide et regarder la carte. J'étais à Nice, où j'avais cru fuir Paris, et je l'avais retrouvé, sur la promenade des Anglais et autour de la place Masséna, plus affolé et plus affolant que sur les bords de la Seine. Je constatai que la petite ville vantée par Maupassant s'abritait dans l'anse d'un long promontoire, celui de Porto-Fino, — c'était une garantie contre le mistral; — que la marge de terre détachée le long de la muraille escarpée de l'Apennin se faisait à cet endroit un peu plus large, — c'était une chance de belles promenades. Un astérisque accompagnait de sa recommandation discrète le nom de l'hôtel désigné dans le guide comme dirigé par la signora Balbi, — c'était une probabilité d'un gîte passable. Ces trois raisons réunies, jointes à la nécessité du travail, suffirent pour que, dès le lendemain, je prisse place dans un des wagons du train qui, par Vintimille et Savone, gagne Gênes. Cette voie ferrée contourne tout le golfe à qui la vieille cité ligure donne son nom, à travers l'un des plus pittoresques paysages

de mer et de montagnes qui se puissent rêver. Point de fleuves. Presque point de ruisseaux. Cet Apennin qui tombe à pic dans la Méditerranée ne permet guère que des cours d'eau se forment sur l'escarpement de ses pentes rocheuses. Dans ce sol desséché, les pins se rabougrissent en broussailles et ne dépassent pas de beaucoup les cystes, les lentisques, les myrtes, chétifs arbustes aromatiques dont les âpres et maigres racines s'agrippent à même cet aride sol. Cette moutonneuse toison de maquis ferait la seule verdure de cet horizon rapproché, si parfois une cassure ne s'approfondissait en un ravin où frissonne le feuillage d'argent des oliviers, et si, à d'autres places, des gradins taillés par l'industrie des paysans à même la colline et garnis de terre végetale ne se paraient de citronniers et d'orangers, de figuiers et de châtaigniers. Les villages succèdent aux villages, étageant sur ces déclivités, par où s'achèvent les derniers contreforts de la grande chaîne italienne, leurs hautes maisons peintes de couleurs tendres. Quelque clocher à jour les domine. Des barques sont tirées sur la plage, quand il y a une plage. Le plus souvent

l'abrupte tombée de la falaise dans la mer supprime toute grève, et l'absence de voiles dénonce alors la profondeur de ce golfe si dur aux pêcheurs. Presque tous quittent ces parages sans fond pour s'en aller là-bas, en Corse, en Sardaigne, jeter leurs filets à coup sûr, tentés par cette lame dangereuse, qui déferle, si douce, si bleue, contre les rochers gris des petites criques. Cette rivière de Gênes dévale de la sorte, aussi sauvage, aussi rude que l'autre, celle de notre Provence, est voluptueuse et molle. Mais quand on est las, comme je l'étais, des jardins trop soignés, trop pareils à des serres, qui entourent les palais cosmopolites de Nice et de Cannes, cette sauvagerie et cette rudesse ont leur attrait. Ce n'était pas ma première excursion sur cette route de la côte ligure. Jamais je n'en avais mieux senti la grâce originale et farouche, et quand, Gênes une fois passée, puis Nervi, au sortir du long tunnel qui troue l'épaisseur du cap de Porto-Fino, j'aperçus, vers les quatre heures de l'après-midi, Rapallo, tapi au bord de sa baie, entre le promontoire et la montagne, parmi les citronniers de ses jardins, j'éprouvai une im-

pression d'intime allégresse où il y avait de la détente nerveuse et de l'espérance. Mentalement je dis merci au souvenir de Maupassant, et je pensai :

— « Oui, comme je serai bien là pour travailler, si l'hôtel a seulement ses fenêtres sur cet admirable cap... »

Il faisait mieux que de donner sur cette noble ligne de promontoire, cet hôtel que je redoutais un peu, sachant le génie des architectes modernes à gâter les plus beaux sites. Il était situé dans un palais jadis construit par quelque patricien de Gênes. Un blason de marbre se voyait encore, appliqué sur les balustres du balcon du premier étage. Il dominait de ses quartiers héraldiques et de son bonnet dogal cette enseigne d'une simplicité rassurante : « *Albergo Balbi, già del Leone d'oro.* » Un long jardin planté d'orangers et fleuri d'œillets s'étendait par devant, clos de murs, et je n'eus pas plus tôt causé dans le bureau avec l'actuelle propriétaire de l'ancienne auberge du *Lion d'or*, que mon appréhension première acheva de se changer en la plus complète certitude

d'un heureux séjour. J'appris presque tout de suite que la signora Balbi était une Française des environs de Lyon, venue en Ligurie très jeune à la suite de « malheurs de famille », — il faut bien respecter les traditions, — et mariée par hasard à un négociant de Rapallo. Mais voici qui n'était pas une tradition : restée veuve avec une fille à élever, elle avait eu le courage et l'esprit de prendre la gérance de cet hôtel, dont le maître venait de mourir. Depuis dix ans qu'elle dirigeait la maison, elle était arrivée à y établir partout un aspect d'ordre minutieux qui contrastait singulièrement avec le laisser aller des autres caravansérails prétentieux échelonnés sur la côte. Je l'entends encore me raconter son histoire en me montrant la chambre qu'elle m'avait choisie. Elle disait :

— « Ce qui me contrarie, c'est que je ne vois presque jamais de compatriotes... Il vous faut faire connaître Rapallo en France, monsieur. Il vient des Anglais, des Allemands. Il ne vient presque jamais de Français... Pourtant je serais aux petits soins pour eux, — entendons-nous, autant qu'il est possible avec des domestiques

de ce pays ! Ils sont si paresseux... En ce moment nous avons ici une dame de Paris, une Mme de La Charme. Vous ne la connaissez pas? Ah ! monsieur, vous verrez quelle femme distinguée et comme il faut; elle me dit toujours : « Madame Balbi, je ne reviendrai jamais « en Italie sans passer par Rapallo... Je ne « me suis sentie chez moi nulle part comme « ici... »

La signora Balbi avait mis à prononcer les mots « distinguée » et « comme il faut » une conviction si respectueuse, un accent si entendu! C'était la vraie bourgeoise française, désireuse de rester « dame » dans n'importe quel métier et de ne pas vous laisser ignorer qu'elle est née pour un sort plus relevé. Cette petite personne de quarante ans, replète et comme tassée sur elle-même, avec un visage un peu plat, des yeux d'un bleu gris sur un teint reposé, des cheveux châtains, séparés en deux bandeaux lisses sur un front assez large, la bouche serrée et judicieuse, me représenta aussitôt le type achevé d'une de ces ménagères comme j'en ai tant connu en Auvergne durant

mon enfance. Une chaîne d'or très mince tournait autour de son cou et retenait une montre, passée à même, entre deux des agrafes de son corsage trop tendu. Elle avait une robe de soie noire et de petites mitaines de couleur bise à ses mains. L'Italie n'avait pas plus mordu sur elle, malgré ses longues années de séjour, que si elle n'eût jamais quitté la province natale. Cela me suffit pour me dessiner en pensée une image analogue de cette Mme de La Charme, échouée dans cet hôtel paisible, — quelque veuve de nouveau, établie à Paris, mais continuant à y vivre comme dans sa province, elle aussi. J'ai encore tant connu ce type ! Je la voyais échangeant des visites avec la *padrona*, régulièrement, longuement, cérémonieusement, comme si elles n'eussent pas habité sous le même toit, l'une en pension chez l'autre. Je devinais d'après l'épigramme que Mme Balbi avait décochée au service italien quel feu roulant de critiques mes deux compatriotes dirigeaient contre la terre d'exil où elles se trouvaient reléguées, celle-ci par son métier, celle-là sans doute par sa santé. Égayé par ces deux images, avec quelle joie je monologuais, je me

le rappelle, et je disposais sur une table plus large que j'avais demandée à l'obligeante Lyonnaise — la table de la sacro-sainte « copie » ! — mon papier, mon encrier, ma plume et les quelques volumes qui ne me quittent guère ; les *Mémoires* de Gœthe, un Marc-Aurèle, un tome de Le Play, un de Balzac, un de Stendhal, un de Taine.

— « Quelle chance, » me disais-je à mi-voix, « qu'il n'y ait qu'une de nos compatriotes ici, et que ce ne soit pas une donneuse de diners à prétentions littéraires ! Ces choses arrivent cependant. Cette fois, je suis à l'abri... » Je répétai tout haut avec un délice inexprimable ce mot magique : « à l'abri... » et je m'hypnotisai à regarder le jour qui finissait de s'éteindre sur le golfe silencieux. A ma droite, la ligne naissante du cap de Porto-Fino, haute, sombre et semée de villas claires parmi les feuillages déjà fondus, se profilait sur un horizon couleur de safran, avec des dégradations de nuances qui du jaune tendre passaient presque au vert. A ma gauche, se développait cette magnifique courbe du rivage, qui par Chiavari descend jusqu'à la pointe de

Sestri Levante. Entre les deux, sous un ciel d'un bleu qui se foncait jusqu'au noir, la mer s'étalait calme, à peine onduleuse, avec des tons de nacre glacée. Il courait dans l'atmosphère juste assez de brise pour enfler les voiles d'une barque de pêcheurs que je voyais s'approcher du petit port en s'aidant des rames. Quatre gros bateaux à l'ancre, à forme basse et renflée de felouques barbaresques, découpaient leurs agrès noirs dans cet air immobile. Plus près de moi, les citrons couleur d'or pâle et les oranges couleur d'or rouge brillaient dans les branches des arbustes du jardin, et dans la ruelle voisine je pouvais voir, tant cette fin d'après-midi de janvier était douce, des femmes de Rapallo qui travaillaient à leur dentelle, assises devant leur porte, et un vieux cordier tresser une corde. Le chanvre enroulé autour de sa taille et l'extrémité de la corde fixée à un poteau, il allait, à reculons, d'un pas lent, ses doigts agiles occupés à natter les fibres informes. Ce dernier détail, en me ravissant par son pittoresque, acheva de me jeter dans un état de rêverie philosophique dont je retrouve la trace sur la page de journal ou j'ai

consigné le détail de cette arrivée et qui se termine ainsi :

—

« *Soyons comme le cordier qui fait sa corde à reculons, sans voir où il marche, et sans voir non plus à quoi servira cette corde ainsi travaillée.* — *Penser à George Sand, à sa guérison par la nature, la solitude et l'acceptation soumise de la tâche...* »

III

Hélas ! le séjour à Rapallo, qui s'inaugurait sur cette résolution d'imiter, du moins dans son esprit de discipline, la vaillante ouvrière de Nohant, devait, comme tant d'autres, ne pas tenir les promesses de ce début. Cette fois, j'eus pour excuse à mon inconstance de volonté la force et l'inattendu de l'impression, qui tout de suite me détourna de l'utile travail et de la bienfaisante « copie », pour me rejeter à cette curiosité de la vie réelle dont je suis encore la victime après tant de vagabondages, d'allées et de venues parmi les pays et les gens. Je sais si bien qu'à un certain âge on a reçu des choses humaines toute l'expérience que l'on est capable de manipuler, toute la matière qu'elles peuvent fournir à une énergie d'artiste ! La moisson est faite, bonne ou mauvaise. Il ne

reste qu'à l'engranger. Et puis, qu'une énigme sentimentale se dresse au détour du chemin, sous la forme d'une femme aux prunelles émues, au joli sourire, et j'oublie d'écrire pour m'engager de nouveau sur ce chemin que Dumas vieillissant appelait, non sans mélancolie, la *Route de Thèbes*. Cette route passe un peu partout, — je le sais trop aussi. — Mais comment deviner qu'un de ses carrefours devait être pour moi la salle à manger de cet hôtel perdu d'Italie, où je descendis le soir de mon arrivée, obéissant docilement à l'appel de la cloche réglementaire ; et je ne me doutais guère que je rencontrerais l'éternel sphinx à l'une des tables de ce modeste réfectoire — à trois francs par tête, sans le vin.

Modeste, certes, bien modeste ; — mais cet industrieux esprit de finesse, si naturel aux Françaises de race autochtone et qu'annonçaient les yeux futés de la signora Balbi, s'y reconnaissait à vingt menus signes d'une installation soignée. Le linge était d'une irréprochable blancheur, l'argenterie étincelait. De petits festonnages de papier colorié paraient les

corbeilles d'oranges. Toutes les carafes et toutes les bouteilles avaient des dessous de verre, et la table d'hôte, celle où les voyageurs mangeaient en commun, était visiblement réduite à son minimum d'espace, afin de permettre la multiplication des petites tables séparées. Ces dernières encadraient toutes entre leurs quatre pieds un morceau de tapis dont la bordure noire, ourlée à l'aiguille, se détachait sur la pierre blanche du carrelage. Comme ce restaurant d'hôtel avait été jadis la salle de réception de la villa, le plafond était garni d'une vaste fresque à ornements stuqués que la sécheresse du climat n'avait pas trop dégradée. Le tout donnait à un endroit ailleurs si banal une jolie physionomie d'intimité qu'augmentait la gaieté d'un feu de bois dans une large cheminée, qui mêlait sa flamme à celle du gaz allumé dans des lampes en cuivre, reluisantes, elles aussi, de propreté.

— « Vous voyez, » me dit avec orgueil Mme Balbi, qui attendait ses hôtes pour présider elle-même à la table commune, « j'ai du feu ici, comme en France. Ah ! monsieur, si vous saviez ce que j'ai eu de peine à leur faire

construire une cheminée où l'on voie le bois... Pourtant, chez nous, tous les fumistes viennent d'Italie... Enfin, avec de la patience !... Voici votre table, monsieur, que je vous ai réservée comme vous le désirez... Tenez, voilà celle de Mme de La Charme à côté, et puis là-bas celle du major général Cobay, un Anglais qui est avec sa fille... C'est la troisième année qu'ils reviennent... Nous n'avons ici, je vous le répète, que de la bonne société... C'est une grande consolation pour moi, quand j'ai ma demoiselle, aux vacances... Mais on arrive. Il faut que je vous quitte. Vous permettez ? Umberto s'occupera de vous... »

J'étais descendu un peu trop tôt, ayant quitté ma chambre au premier coup de cloche, sans savoir que l'on en sonnait un second. Je m'assis, en me réjouissant de cette avance qui me permettrait d'observer à mon aise les compagnons de hasard parmi lesquels j'allais vivre quelques jours, quelques semaines peut-être, et d'abord cet Umberto, ce factotum de la respectable veuve. C'était un de ces Italiens au visage subtil, avec des traits dessinés finement, en qui la diplomatie semble un don inné. Petit

et presque frêle, mais agilement découplé, il montrait sans cesse, en souriant, de belles dents blanches dont il était très fier. Des yeux noirs brillants, un teint mat, une voix douce, lui donnaient une allure de joli homme à laquelle la patronne ne paraissait pas insensible. Cette Anne d'Autriche de table d'hôte avait-elle pour ce Mazarin d'office de secrètes complaisances? S'il en était ainsi, le prudent Umberto ne l'a jamais laissé deviner. J'incline à croire qu'il n'en était pas ainsi, et que ce garçon, de dix ans plus jeune que la veuve, avait pour politique d'amener sa sensible patronne au mariage. Y est-il arrivé depuis? Quelque jour, je ne manquerai pas de m'arrêter à Rapallo pour savoir l'issue de cette campagne matrimoniale, qui consistait pour l'heure en un zèle empressé auprès des visiteurs auxquels la signora Balbi paraissait tenir. Que de mal il se donnait, toujours souple, toujours souriant, pour apporter des assiettes chaudes à point, du café qui n'eût pas trop bouilli, des oranges choisies, et qu'il pût recommander comme mûres en les montrant de son doigt où brillaient deux grosses bagues en doublé avec d'énormes pierres en

stras ! Une autre de ses élégances consistait dans une épingle assortie à ces bagues. Il la fichait dans une cravate à nœud droit, et, comme il était en deuil de son père, son faux col et ses manchettes s'achevaient par un large bord noir, appliqué sur le blanc du linge, qui prenait ainsi un aspect comiquement macabre.

— « Monsieur, » me disait-il en me présentant la liste des vins et en me recommandant le montepulciano avec le plus caressant zézaiement, « vous verrez que la cuisine est très bonne ici. Vous aurez, ce soir, une soupe à la pavese, du poisson qui était vivant il y a une heure, c'est moi qui l'ai pris au pêcheur; un rôti d'agneau et, pour vous, des grives... C'est moi qui les ai chassées hier... On m'appelle le Tanghen. C'est un mot génois pour dire leste... Vous m'excuserez, il faut que j'aille regarder à tout le monde... »

Les convives commençaient en effet d'entrer les uns après les autres, et Mme Balbi, debout devant sa chaise, au haut bout de la table, les accueillait d'un geste à la fois engageant et cérémonieux. Il y avait là une quinzaine

d'hommes et de femmes, appartenant tous et toutes à la race anglaise ou germanique. Presque tous et toutes étaient aussi des gens âgés ou malades, aux gestes mesurés, à la voix volontiers abaissée, enfin, un vrai petit clan d'« honnêtes et discrètes personnes », comme on disait dans les anciennes épitaphes, de quoi justifier les prétentions de la patronne à tenir une maison sans aucun rapport avec les autres hôtels des deux rivières, celle du ponant et celle du levant. Je regardais ces commensaux avec une curiosité déjà passionnée. Je croyais pressentir, tant l'endroit était singulier, du roman partout, derrière chaque physionomie, depuis celle de cette digne matrone en grand deuil, à qui la Balbi faisait les honneurs de sa droite, jusqu'à celle de cet Allemand de trente-cinq ans, dont les yeux bleus si futés sous leurs lunettes d'or semblaient quêter parmi ces figures féminines une infortune à consoler et une dot à enlever. Et déjà mon imagination commençait de vagabonder autour des uns et des autres, quand le coup de foudre de la surprise la plus terrassante déconcerta soudain mes idées au point de me faire rester une

minute immobile, médusé par le couple qui venait d'entrer dans la salle à manger et qui s'arrêtait devant la table réservée officiellement à Mme de La Charme. Le cavalier était un jeune garçon de dix-neuf ans environ, très fin de tournure et de visage, et que je n'avais jamais rencontré. Mais, dans la femme qui l'accompagnait et qui prenait place en face de lui, dans cette soi-disant Mme de La Charme, célébrée par la Balbi avec une si complaisante déférence, je venais de reconnaître une des princesses du demi-monde parisien, une des plus élégantes parmi les grandes impures de l'époque, avec laquelle j'avais jadis dîné ou soupé quatre ou cinq fois du vivant d'un de nos plus vieux amis : François Vernantes. Il s'intéressait à elle par une espèce d'amitié attendrie et de pitié admirative, et il a laissé dans son journal intime un récit ému de leurs premières relations (1). — Mme de La Charme n'était rien moins que la toujours jolie, la toujours jeune Blanche de Saint-Cygne. Ai-je besoin d'ajouter que cette charmante femme n'a pas plus de droits à l'un des

(1) Ce récit a été publié sous le titre de : *Un Scrupule*.

deux titres qu'à l'autre et que les La Charme et les Saint-Cygne n'ont jamais figuré que sur le Gotha de Cythère! Elle s'appelle sur les registres de l'état civil d'Ingrande, son pays, tout bonnement Blanche Ragot!

IV

Oui, c'était bien, Mme de Saint-Cygne, *aliàs* « Tendresse et Malines », encore un de ses noms, inventé celui-là par sa spirituelle rivale Gladys Harvey à cause de la câlinerie de ses manières et des folles dépenses de ses toilettes intimes. — Quoique douze années eussent passé sur elle et sur moi, depuis que nous nous étions vus, douze de ces années de Paris qui comptent double pour les femmes de plaisir et triple pour les ouvriers de littérature, je devinai à l'éclair de ses yeux bruns, quand ils rencontrèrent les miens, qu'elle m'avait reconnu, comme je l'avais moi-même reconnue. J'eusse trouvé si naturel qu'ayant eu avec moi des relations si courtes et si anciennes, — nous nous étions à peine vus depuis la mort de François Vernantes, — elle m'eût absolument

oublié ! Il n'était pas moins naturel que, retirée sous un faux nom dans cet hôtel de mœurs bourgeoises, elle ne se souciât pas de m'autoriser à la saluer. Le fait est que sa jolie tête ne s'inclina même pas de cet imperceptible mouvement où une femme sait empreindre tant de choses, depuis une invite à lui parler jusqu'à une défense de l'approcher. Visiblement, elle voulait garder un absolu incognito. La présence du charmant jeune homme assis en face d'elle m'en donnait un trop excusable motif. Je ne doutai pas un instant que la capricieuse et folle fille ne fût simplement en bonne fortune avec quelque amoureux qu'elle cachait à son protecteur sérieux. Il me sembla pourtant qu'au moment où nos yeux s'étaient croisés elle avait eu dans les siens une expression singulière. Ils auraient dû, n'est-ce pas? traduire, malgré tout, dans leur volontaire silence, la spirituelle malice d'une galante escapade. J'y avais nettement distingué, au contraire, une angoisse, une terreur et, pour un peu, une supplication ; et il me suffit d'observer la pauvre femme, durant la petite heure que dura ce dîner d'hôtel, pour me convaincre que je ne m'étais

pas trompé. De se retrouver face à face avec un témoin de son existence parisienne la jetait dans un trouble extraordinaire. Je pouvais mesurer son énervement à l'agitation de ses belles mains, dont elle avait retiré ses rubis, fameux dans le monde galant, qui lui venaient d'un des frères Mosé. De ses doigts souples, elle déchiquetait un morceau de pain, placé sur la nappe à côté d'elle, et dont plus rien ne resta bientôt qu'un amas de miettes. Deux ronds de pourpre enfiévraient ses joues. A de certaines minutes ses paupières se baissaient sur ses prunelles anxieuses, comme si elle eût voulu en rafraîchir la brûlure. Elle était vraiment divine ainsi, en proie à une émotion que j'expliquais maintenant par une nouvelle hypothèse. J'avais attribué d'abord son incognito à la nécessité de se cacher du protecteur sérieux, quel qu'il fût, celui que ces dames appellent gaiement leur « combinaison financière ». Peut-être cachait-elle la véritable identité de « Tendresse et Malines » à quelqu'un d'autre, à cet enfant par exemple, dont j'étudiais dans une glace le profil perdu. Quoiqu'elle conservât une physionomie ravissante de fraîcheur et de finesse,

Mme de Saint-Cygne devait bien avoir en tout près de quarante ans, si pas plus. Mais oui. Le temps passe vite ! C'est d'hier qu'elle venait dîner avec François Vernantes et moi, me semble-t-il, mais cet hier remontait à 1883, et, à cette date, elle avait certes vingt-cinq ans. Aujourd'hui elle se trouvait donc à la période climatérique où les êtres passionnés courent le plus grand risque de s'éprendre pour toujours. Ils savent que les saisons leur sont comptées. Ils savent qu'ils n'ont plus qu'une réserve de cœur, — et quelle tentation de la jouer sur la dangereuse carte du dernier amour ! Trop souvent la nostalgie poignante de la jeunesse les amène à choisir, pour l'objet de cet amour suprême, quelqu'un qui n'est pas de leur âge. N'était-ce pas le cas pour la fausse Mme de La Charme ? Je n'eus pas plus tôt entrevu cette explication de son anonymat que je la jugeai irréfutable. Un nouveau roman se dessina devant mon imagination, que j'admis comme réel, sans plus de contrôle : celui de la courtisane amoureuse qui veut à tout prix que son amant nouveau ne soupçonne pas son passé. S'il en était ainsi, que le trouble de la

pauvre fille était naturel et touchant! Elle, la Blanche de Saint-Cygne de toutes les audaces et de toutes les élégances, — la « Tendresse et Malines » qui avait mangé en deux ans cinq millions à ce grippe-sou de Mosé, — la Belle-Petite dont les dessous représentaient un budget de reine, qui avait eu une écurie de courses, un yacht, un hôtel tenu à l'anglaise avec des valets de pied poudrés, des bijoux de quoi garnir la vitrine d'un des joailliers de la rue de la Paix, — Sa Volupté Mme de Saint-Cygne, enfin, comme disait mon autre défunt ami Claude Larcher, — était là dans une modeste robe de pensionnaire, sans femme de chambre évidemment, occupée à quoi? à jouer aux yeux extasiés de cet adolescent la comédie de l'innocence, — une comédie, hélas! toujours à la veille de tourner en tragédie. Je continuais de la regarder à la dérobée, et le jeu des lumières, si révélateur des moindres méplats du visage, me fit distinguer dans son masque, demeuré idéal de lignes, les premiers coups de pouce du temps. Un tout léger commencement de flétrissure mâchurait le tour de ses paupières. Une ride allait se creuser au coin de sa bouche.

Les tempes attendries allaient se griffer. Deux grands plis allaient rayer son cou délicat. L'ensemble demeurait exquis de mutinerie voluptueuse, mais qu'elle était fragile, cette fleur, trop épanouie et quasi miraculeuse par sa conservation, d'une grâce que j'avais connue triomphante ! Et j'étudiais de nouveau dans la glace celui que je considérais comme son jeune amant. Qu'elle était intacte, au contraire, la fleur de son adolescence, à lui ! Il serait un jeune amoureux encore, quand elle serait, elle, cette navrante chose : une vieille amoureuse. Un petit détail achevait de me rendre plus précise la différence de leurs âges. Ils avaient l'un et l'autre la même nuance de cheveux, — châtain clair avec des reflets blonds, — la même couleur des prunelles d'un brun très doux, et toutes sortes de mystérieuses analogies dans les gestes, une certaine façon de cligner des paupières par exemple, en avançant la tête. J'ai tant vu d'amants arriver à se ressembler que, sur le moment, je ne pensai pas à m'étonner d'une identité qui eût dû m'être une révélation. J'étais tout à ma romanesque hypothèse, et elle m'empêchait de voir

une vérité qui, à la lettre, et pour employer une métaphore aussi brutale qu'expressive, « crevait les yeux. » Mais bien d'autres indices « crevaient les yeux », que je retrouve aujourd'hui, par un étrange pouvoir d'observation rétrospective. — C'est le seul dont la nature m'ait doué. Il est presque ironique d'inefficacité. — Je me rends compte, par exemple, que le couple placé à la table voisine de la mienne n'était pas moins intéressé que moi par la prétendue Mme de La Charme et par son compagnon. Ce couple se composait du major général anglais dont m'avait parlé Mme Balbi et de sa fille : lui, un rude et long chef de mercenaires, âgé de cinquante-cinq ans, sorte de géant très maigre avec des os énormes, un teint brûlé par les Indes, par l'alcool, par l'Océan; des cheveux roux en train de passer au blanc dans le verdâtre, et des yeux glauques d'une énergie, d'une loyauté admirables, de vrais yeux de soldat sans peur et sans reproche ; — elle, une de ces grandes *girls* trop tôt poussées, dont on ne sait, à seize ans, si elles deviendront athlétiques ou poitrinaires, tant les signes de force se mélangent en elles aux signes de

faiblesse. Miss Cobay avait la peau trop blanche et trop rose, un trop évident frémissement de son être nerveux; elle était trop haute de taille avec des épaules trop minces pour son âge. Mais quelle vitalité dans l'opulente toison de ses cheveux fauves, tordus sur sa nuque en un chignon énorme; quelle délicatesse dans ses traits, quelle grâce fière à chacun de ses gestes ! Si j'avais observé au lieu d'imaginer, — c'est mon éternelle faute, — j'aurais constaté qu'elle enveloppait le jeune ami de Mme de Saint-Cygne d'une attention passionnée, et que, de son côté, le général ne perdait pas de vue un des mouvements de ladite Blanche. A distance, ces deux figures se détachent pour moi, sur la muraille peinte de la salle à manger, avec des rehauts inoubliables, le père en smoking et en cravate blanche, la fille dans une de ces robes hardies, comme les Anglaises en osent seules, en crépon de soie des Indes, dont le vert d'eau clair avivait encore l'éclat de son teint et de ses cheveux. L'hallucination rétrospective me montre aussi les divers convives des autres petites tables et ceux de la grande que présidait la Balbi, quoique sur place je n'y eusse pas

prêté plus d'attention qu'au vin de Montepulciano versé soigneusement par Umberto.

— « N'est-il pas vrai, monsieur, » me demandait l'insinuant Italien, « que ce vin a un goût de fleur?... »

— « Un goût de fleur? » répétai-je machinalement, « je ne m'en suis pas aperçu... »

— « Mais c'est que vous n'avez bu que de l'eau, » me fit remarquer le complaisant maître d'hôtel, qui ajouta son « *Che peccato!* » le plus sympathique, à l'égard d'une distraction qu'il considérait déjà comme incurable. Car il négligea, jusqu'à la fin du dîner, de me célébrer l'excellence des différents plats qu'il me servit. De fait, quand je me levai de table avec les autres convives, j'aurais été fort embarrassé de seulement redire un seul des numéros du menu. Ma curiosité s'était trouvée trop profondément excitée, ce qui prouve, entre parenthèse, qu'après tous mes efforts pour me transformer en un cosmopolite indifférent, je continue à demeurer un provincial de Paris, le prisonnier de ce très petit coin de monde qui va de l'Arc-de-Triomphe au théâtre des Variétés. C'était tout ce Paris viveur et dont je

suis pourtant si las qui me reprenait aussitôt, à cause de cette simple rencontre. Chaque fois que je constate de la sorte mon impuissance à rompre en esprit avec cette ville, ensorceleuse et meurtrière comme la Circé de la légende antique, ma mauvaise humeur est grande. Je crois bien que cette impression de mécontentement intime dominait les autres lorsque, rendu à moi-même, je m'échappai de la salle à manger, puis du vestibule de l'hôtel, pour me promener seul au bord de la mer. Il faisait une de ces merveilleuses nuits de l'hiver méridional, où l'atmosphère semble transparente dans le sombre, même sans clair de lune. Les étoiles y brillaient si larges, si pleines, qu'elles éclairaient tout le paysage d'une lueur de féerie. Le ciel étalait au-dessus du cap un dais de velours bleu, et une phosphorescence s'échappait des lames de la mer toutes lourdes, toutes noires, dont la palpitation mourait sur la grève. Les lumières éparses dans les maisons de Rapallo et aux fenêtres des villas de la côte achevaient de donner à ce tableau nocturne le caractère mystérieux que la présence de l'homme, invisible à la fois et révélée, ajoute à la nature.

Deux falots de barque tremblaient sur l'immense masse obscure et mouvante de la Méditerranée. La taciturne et solennelle beauté de ce spectacle me saisit profondément, — pas assez pour que j'oubliasse pourtant et la pseudo-Mme de La Charme, et le jeune homme qui lui faisait vis-à-vis. L'antithèse était trop forte entre la poésie frelatée de l'aventure clandestine et sentimentale que je croyais avoir surprise et la puissante, la saine poésie de ce ciel étoilé, de cette mer murmurante, de cette côte endormie. Assis sur un des rochers contre lesquels s'adosse l'estacade de bois qui ferme le petit port, j'eus un véritable accès de remords devant mon éternelle impuissance à me simplifier l'âme. Je m'en voulais à moi-même de ne pas être uniquement, totalement, le passant de cette heure et de cet endroit. J'en voulais à Mme de Saint-Cygne surtout. Aujourd'hui, ma révolte d'un instant s'est changée en gratitude. N'est-ce pas elle qui m'a rendu inoubliables et cette nuit et cette plage, en me révélant le secret presque tragique d'un tête à-tête que j'avais jugé si vulgaire?

V

Je ne sais pas combien de temps je demeurai assis sur cette roche, à regarder l'horizon et à songer. Je fus réveillé de cette espèce d'hypnotisme méditatif par un coup frappé légèrement sur mon épaule. Un coup? non, — la douce pesée d'une main de femme. Je n'avais entendu personne approcher. Je me retournai en sursaut et je reconnus, debout auprès de moi; la taille drapée dans une mante sombre et doublée de fourrure, Blanche elle-même. Quoique la pénombre ne me permît qu'à peine de distinguer ses traits, je devinai qu'elle était toute pâle, sous la fanchon de guipure noire dont elle avait enveloppé ses cheveux et son cou. Je vis aussi qu'elle tremblait un peu. Cette émotion aurait dû finir de me prouver combien mes hypothèses de tout à l'heure étaient fausses. Un tel trouble était vraiment hors de propor-

tion avec le danger dont elle pouvait se croire menacée. Sur place, on ne raisonne pas tant, et je n'eus aussitôt qu'une idée, celle de la rassurer sur ma discrétion. Je pris sa petite main. Je la lui baisai aussi délicatement que jadis, et je lui rappelai sur un ton de demi-plaisanterie affectueuse notre dernière rencontre.

— « Ainsi, c'est bien vous, » commençai-je, « vous, Tendresse et Malines!... Nous aurions été bien étonnés, avouez-le, si l'on nous avait raconté, quand nous soupions avec ce pauvre Vernantes, que nous nous retrouverions ainsi? »

— « Ne riez pas. Il n'y a vraiment pas de quoi, » répondit-elle d'un ton altéré par une angoisse qui commença de m'étonner. « J'ai voulu vous parler et d'abord vous dire merci... »

— « D'avoir compris que vous ne vouliez pas être reconnue? C'est l'*a b c* de la sympathie, cela, et j'ai hérité un peu de celle que François avait pour vous... » Et, pour maintenir, malgré elle, la causerie sur le ton de familiarité gaie par où j'avais commencé : « Mes compliments, d'ailleurs. Vous les choisissez bien... »

— « Ah! taisez-vous, » interrompit-elle, d'un accent plus étouffé encore, en me prenant le bras, qu'elle me serra de toute sa force. « Vous ne savez pas à quoi vous touchez... »

— « Comment? » dis-je, et sans raillerie cette fois : « Vous n'êtes pas heureuse?... Il ne vous aime pas?... »

— « Taisez-vous, par pitié, » répéta-t-elle, « taisez-vous! » Puis, lâchant mon bras : « C'est tout naturel. Vous ne savez pas. Vous le prenez pour mon amant... » Et, avec une voix que j'entends encore, elle ajouta : « C'est mon fils... »

Cette phrase, tombée entre nous deux, si simplement, si brusquement, fut suivie du silence douloureux dont s'accompagnent certains aveux, solennels à force d'être irréparables. Je ne doutai pas un instant que Blanche ne me dît la vérité. Pourquoi m'eût-elle menti? D'ailleurs, certains accents, certains mots aussi, ne peuvent pas mentir. Ce que Vernantes m'avait raconté sur cette étrange fille, sur ses soudaines reprises de délicatesse et de bonté dans l'existence la plus contraire à ces vertus,

sur son romanesque et sur sa fantaisie, me revint à l'esprit. Quand cet ami, le plus pareil à moi, par certains coins de sensibilité morbide, de ceux auxquels je survis, se complaisait à me portraire en héroïne de roman cette pécheresse professionnelle, je haussais les épaules. Mes rares rencontres avec elle m'avaient seulement donné l'idée d'une liberté dans les mœurs et d'une folie de grâce dans la toilette peu conciliables avec des émotions secrètes et profondes. Et, tout d'un coup, voici que j'apercevais, dans cette créature de frivolité et de caprice, une énigme plus poignante encore que les attendrissements maladifs de Vernantes ne me l'avaient fait pressentir. Ainsi la femme entretenue se cachait sous un faux nom dans ce coin retiré d'Italie pour y vivre en tête à tête quelques semaines, quelques jours, avec son fils!... Son fils? Était-ce possible? Ce frêle garçon aux jolies manières, à la physionomie fraîche, aux yeux candides, paraissait avoir une éducation si différente de celle que supposait le milieu de sa mère? Ignorait-il quelle était cette mère? Était-ce pour le tromper qu'elle s'était inscrite sur

les registres de l'hôtel sous ce nom de vaudeville. Mme de La Charme? Avait-elle réalisé ce prodige de vivre deux vies, d'être deux femmes, la Mme de Saint-Cygne des premières, des courses, des soupers fins et du reste, — et cette autre femme qui se tenait devant moi, bouleversée jusqu'à l'horreur par ma confusion de tout à l'heure quand j'avais pris ce fils pour un amant? Une pareille dualité était insensée. Elle était vraie pourtant, je la sentis vraie, avant même que je n'eusse reçu cette confession lamentable dont je me souviendrai toujours, confession prise et reprise, chuchotée et criée tour à tour sur cette grève solitaire, durant les trois quarts d'heure que nous y passâmes, elle, assise maintenant auprès de moi, et tous deux n'osant pas sortir de l'ombre. Si quelqu'un des habitants de l'hôtel nous avait seulement vus ensemble et qu'il l'eût rapporté au fils, Blanche aurait dû avouer que nous nous connaissions. Comment expliquer alors pourquoi je ne l'avais pas saluée à table d'hôte? Elle avait trop réfléchi à sa situation pour ne pas en savoir le danger constant : la cruelle révélation viendrait, si elle devait jamais venir, d'une

toute petite imprudence qui éveillerait chez l'enfant le premier soupçon. Mais la pauvre fille était dans une de ces crises où nous subissons instinctivement, presque animalement, le besoin d'un témoin, d'un autre être à qui nous montrer, de qui implorer l'appui, par qui nous faire *suggérer* ce que nous n'osons pas *vouloir*. Par ce soir de détresse, je lui représentais cette chose, aussi souhaitée qu'inespérée : un confident qui l'écoutât, qui la comprît. Je ne m'en étonnai pas trop. Je l'ai constaté souvent, les écrivains qui font profession d'analyser les passions humaines produisent sans cesse de ces phénomènes d'une défiance ou d'une confiance également excessive, également imméritée. Certaines personnes ne peuvent se trouver avec eux face à face sans leur attribuer un pouvoir quasi magique de pénétration intime qu'elles réclament ou, suivant l'occurrence, dont elles ont peur. Elles ne se doutent pas que la force d'observation déployée par un auteur dans ses ouvrages n'est jamais directe. Ce n'est même pas une force d'observation, c'est une force de construction, et qui, au lieu de nous aider à bien voir, s'interpose le plus souvent entre

nous et les choses, pour nous les déformer. Je venais d'en donner à Blanche la preuve la plus humiliante en lui parlant comme j'avais fait. Un mot suffit pour qu'elle l'oubliât et n'aperçût plus en moi que l'ami de François Vernantes d'abord, et surtout le docteur ès sciences sentimentales dont elle mendiait la consultation, — infortuné docteur qui n'a jamais su se traiter lui-même!...

— « Je vous demande pardon, » lui avais-je dit, pour rompre ce cruel silence, « si j'avais su! »

— « Ah! » répondit-elle, « j'ai tant cru que vous saviez, que vous deviniez, quand je suis entrée dans la salle à manger et que vous ne m'avez pas saluée... Dieu! Quelle heure je venais de passer depuis que Mme Balbi m'avait dit qu'un Parisien était dans l'hôtel et qu'elle vous avait nommé!... Un mot, et vous comprendrez mon agonie : mon fils ne sait pas qui je suis. Mais c'est toute une histoire à vous raconter... Je ne peux pas. Le temps m'est mesuré pour ce que j'ai à vous demander... S'*il* nous surprenait seulement... Non! Ce n'est pas *lui*... »

Une forme masculine s'approchait, qui nous dépassa sans prendre garde à nous. C'était un paysan quelconque et qui chantonnait une phrase musicale de la *Cavalleria rusticana*, la plus populaire et la moins heureuse : « *Viva il vino spumeggiante...* » Comme la voix s'éloignait, ma compagne me prit la main, qu'elle mit sur son cœur, pour m'en faire sentir les battements, avec une familiarité où je ne pensai pas à reconnaître un signe de son métier de galanterie. Ce cœur sautait à lui rompre la poitrine, et j'essayai de la calmer.

— « *Il* ne viendra pas, ni lui, ni personne. Mais vous n'avez pas besoin de rien m'expliquer. Dites-moi seulement ce que vous désirez, et je le ferai. Je vous dois une réparation, d'abord... »

— « Aucune, » fit-elle vivement, « mais merci d'avoir un peu de pitié pour moi... J'en mérite beaucoup, je vous assure, quoique je ne me plaigne pas souvent. Il faudrait dire ce que presque personne ne sait, ce que Vernantes n'a pas su, ce que vous ne sauriez pas, si le hasard ne vous avait pas amené ici... Le hasard? Non, peut-être quelque chose d'autre... Je suis hor-

riblement fataliste, voyez-vous, et c'est pour cela que je suis descendue dans la salle commune, ce soir, quoique je courusse le risque que vous vinssiez me parler devant lui. J'étais décidée à vous dire : — « Vous me prenez pour une autre... » — Puis, quand vous êtes resté sans même faire un geste, et je voyais si bien que vous me reconnaissiez, alors j'ai pensé : C'est mon destin qui me l'envoie, et je vous ai cherché aussitôt le dîner fini... J'ai bien failli le regretter quand vous m'avez plaisantée. Vous m'avez fait tant de peine!... Mais c'est une douce peine, puisque vous venez de me faire tant de bien en me plaignant... »

— « J'ai compris que vous souffriez, » lui répondis-je, « il ne fallait pas beaucoup d'intelligence pour cela... Un peu de cœur suffisait... »

— « Un peu de cœur, » répéta-t-elle, avec cette espèce de mutinerie désenchantée qui m'était restée dans le souvenir comme le trait le plus charmant de sa nature, et elle insista : « Un peu de cœur? Mais qui en a pour nous, quand il ne s'agit pas de nous faire la cour?... Je n'ai jamais eu beaucoup d'illusion sur ce que les hommes nous donnent, allez, à nous autres.

Si j'en avais eu, je les aurais toutes perdues le jour où j'ai eu Percy. C'est son prénom, celui de son père, qui était Anglais. Il est à la Chambre des lords, aujourd'hui. Ce prénom, je le lui ai donné, par une dernière espérance qu'un jour, si le père le rencontre, il comprenne... Pauvre petit être ! Quand il a tressailli dans mon flanc, j'avais tant cru qu'il le porterait outre ce prénom, le nom de famille de ce père. Et puis, quand j'ai couru dire à cet homme : « Je « crois que je suis enceinte », je l'entends encore me répondre, — oh ! c'était un Anglais très Parisien : « Pour une gaffe, Blanche, en voilà une « gaffe !... » Et quand j'ajoutai : « Mais c'est de « toi !... » il se mit à rire, d'un rire qui me glace le sang après des années, rien que d'y songer... C'était trop naturel qu'il ne me crût pas. Il ne m'avait pas eue sage, et il ne vivait pas avec moi, qui avais pourtant eu, pour une fois, la bêtise d'aimer et d'être fidèle. Mais cela ne se prouve pas. Je n'essayai pas de lutter. J'ai la prétention d'avoir été un honnête homme tant que j'ai pu, si je n'ai pas été une honnête femme, et de n'avoir jamais commis une vilenie. J'ai toujours eu le tort d'être fière, car

c'est un tort dans mon métier, parait-il!... Quand mon amant eut ri de ce rire-là, je me serais tuée plutôt que d'accepter de lui un sou pour l'enfant... C'est bien mon fils, allez. C'est mon fils à moi toute seule... J'avais à cette époque une rente viagère que j'ai toujours. Elle m'a été donnée par un des Wérékiew, vous ne l'avez pas connu? Un drôle de garçon, très original, et qui avait, lui aussi, un peu de cœur. Il me l'avait envoyé, ce coupon de rente, le même jour qu'un *buggy*, dont j'avais eu l'envie, en m'écrivant sur sa carte : « *De la part* « *du prince W..., une voiture et un garde-crotte* « *pour vos malines.* » — Vous vous rappelez les plaisanteries de Gladys et mon sobriquet? C'est vrai que ces pauvres douze mille francs par an m'ont souvent servi de garde-crotte. Sans eux j'aurais été bien embarrassée alors. J'avais tout quitté pour cet amant dont j'étais enceinte, et je ne voulais pas le revoir... Mais j'ai été *chic*, » ajouta-t-elle en employant, avec le plus coquet hochement de tête, cet abominable terme d'argot, « j'ai fait ma première vente et j'ai plongé. Tout Paris m'a crue en bonne fortune dans quelque château de Pologne

ou de Hongrie. J'avais exécuté déjà une fugue de ce genre. En fait de château, j'étais tout bonnement en train d'accoucher dans une petite ville de province, dans le Nord, chez de braves gens qui m'avaient loué un appartement meublé... Encore la destinée. Je pouvais tomber sur des maîtres chanteurs qui essayassent de savoir qui j'étais, d'où je venais. Ceux-là ont tout cru — ou ils ont fait semblant de tout croire — de l'histoire que je leur racontai : je m'étais donnée à eux pour la veuve d'un officier de marine mort dans un naufrage, Mme de La Charme. — La Charme, c'est mon village natal, pas bien loin d'Ingrande. J'avais espéré que ça me porterait bonheur. — Et voilà comment Percy est né... »

— « Et à la mairie, » lui demandai-je, « vous n'avez pas eu de difficulté? »

— « Ce fut tout un drame, » reprit-elle. « Je vous ai dit que ces gens étaient excellents. Quand j'ai vu qu'ils allaient, sur ma seule affirmation, déclarer l'enfant comme fils d'une veuve et faire un faux témoignage, ç'a été plus fort que moi, je n'ai pas pu. Toujours le fond d'honnête homme. Je leur ai avoué qui j'étais

et que je leur avais menti, et tout le reste. Ah! les braves cœurs! Eux aussi, ils ont eu pitié de moi, et c'est chez eux que mon fils a grandi. C'est eux qui me l'ont gardé jusqu'à leur mort, il y a quatre ans... Des êtres comme ceux-là, comme ce vieux mari et comme cette vieille femme, ne devraient jamais partir... »

— « Vous me permettez une question? » interrogeai-je. « Vos hôtes ont dû, tels que vous me les décrivez, avoir l'idée que vous resteriez avec eux. Vous aviez, non pas la fortune, mais l'aisance. Ces pauvres douze mille francs, comme vous dites, c'était la liberté, — de quoi élever cet enfant que vous aimez, de quoi... »

— « De quoi ne plus être une Mme de Saint-Cygne, » interrompit-elle, en continuant la phrase irréfléchie que j'hésitais à finir. « Voilà ce que vous pensez et que vous n'osez pas me dire. Ah! pensez-le. Ah! dites-le. Vous avez raison, trop raison. C'est la plaie, cela. C'est la grande plaie! » Et, avec une amertume infinie : « Que voulez-vous? Je n'ai pas pu... Il y a des femmes qui ne sont que des mères, même dans notre monde. Il y a des femmes qui ne sont que des amoureuses, même dans le vrai monde.

Moi, j'étais les deux. J'ai aimé mon fils, dès le jour où je l'ai eu entre mes bras, vivant, respirant, bougeant. Oui, je l'ai aimé, passionnément. Et puis, quand j'ai été guérie de mes couches, quand j'ai revu, dans l'armoire à glace de ce modeste appartement, la Blanche mince et svelte que j'étais redevenue, une irrésistible nostalgie m'a saisie... De quoi? Ce n'est pas beau, mais il faut tout dire... La nostalgie du luxe auquel j'avais renoncé ces derniers mois, quand j'attendais mon enfant. Sans taille, toute déformée, travaillée dans mon sang, dans ma beauté, j'avais bien pu faire ce sacrifice. Maintenant que je me retrouvais telle que j'avais été avant la gaffe dont parlait mon amant, plus jolie encore, avec quelque chose dans mes yeux et autour de mon visage qui m'étonna moi-même, je me sentis écrasée de tristesse devant la médiocrité, la vulgarité des objets qui m'entouraient... Le souvenir des raffinements parmi lesquels j'avais vécu depuis des années s'empara de moi si fortement que ce fut comme une faim et comme une soif. J'éprouvai à cette minute que jamais, jamais je ne pourrais me passer de linge fin, de bas de soie, de dessous parfumés,

de toilettes, de bijoux, de fleurs, de succès aussi et de fêtes. J'avais le venin dans le sang. J'étais une viveuse, — je le suis restée, tout en restant mère... C'est incompréhensible, c'est fou. Ce n'est pas ma faute, je suis ainsi... »

VI

La farouche énergie d'une créature indépendante qui a le courage de ses sensations, même injustifiables, avait passé dans sa voix. Elle s'était levée maintenant, et nous marchions du côté de l'hôtel en contournant le quai du petit port, baigné d'ombre. Et de nouveau, sans que j'eusse trouvé une parole à lui répondre, avec une reprise de détresse dans son accent, tout à l'heure si hardi :

— « En tout cas, si j'ai été coupable envers Percy en ne lui sacrifiant pas ces terribles appétits de luxe, que j'en suis punie ! Tant qu'il a été un enfant, tout allait bien. Tout allait bien encore tant que son parrain et sa marraine vivaient. Je lui donnais tantôt huit jours, tantôt quinze, un mois plein quelquefois. Ils lui avaient dit — c'était convenu entre nous — que j'étais dame de compagnie dans une famille

très sévère. Percy est si simple d'âme, si peu défiant. Il le croit toujours. Pour combien de temps? Tout est devenu plus malaisé quand ces braves gens sont morts. Je m'en suis tirée pourtant. L'enfant avait ses études à finir. Je l'ai mis en Angleterre, toujours avec l'idée de son père, pour trois ans, et puis deux ans en Allemagne. A présent, je pense à le faire voyager en Italie. Je l'enverrai en Amérique, pour un an ou deux encore. Mais après? Que vais-je en faire? Où le diriger? Vers quelle carrière qui me permette de l'empêcher de jamais venir à Paris, et de lui cacher ma vie tant que Dieu permettra?... C'était pour causer avec lui de son avenir, pour le sonder, et aussi pour jouir de ses derniers moments d'adolescence, pour respirer dans mon oasis, que je l'ai fait venir ici. On me croit à Monte-Carlo, d'où ma femme de chambre me renvoie mes lettres... Et c'est au moment où je prenais du courage pour les difficultés à venir qu'une autre a surgi, à laquelle je ne m'attendais pas et qui m'affole... Percy a rencontré une jeune fille, anglaise comme lui, la fille d'un major général qui est à l'hôtel avec nous, et il est en train d'en devenir amoureux... »

— « Je devine. Vous êtes un peu jalouse, comme toutes les mères, » lui dis-je, « et vous appelez cela avoir peur pour lui... »

— « Je ne suis pas jalouse, » répondit-elle, et avec passion : « Ah! si je pouvais le donner à quelqu'un qui le rendît heureux et m'en aller, m'effacer, disparaître, mais ce serait le rêve de ma vie, cela! Pensez donc, le bien marier, lui donner la possibilité d'avoir une famille, des enfants, un intérieur... Mais ce bonheur, je ne peux pas le voler pour lui... Écoutez, » insista-t-elle, « quand j'ai vu qu'il commençait de s'intéresser à cette petite Cynthia Cobay, mon premier mouvement a été de me dire : C'est une femme comme celle-là qu'il lui faudrait. Elle est si charmante, si douce, si fine, si vraie, pas trop riche, assez pour qu'ils puissent vivre avec ce qu'aura Percy, — je lui ai assuré deux cent mille francs pour le jour de sa vingt et unième année. — Elle est fille unique et sans autre proche parent que son père. Et puis, je n'eus pas plus tôt conçu la possibilité de ce mariage que l'honnête homme se révolta en moi de nouveau. Je me dis : S'il se marie jamais, je n'aurai pas le droit de me taire, quand même

je le pourrais. Qu'un jour le père de la femme de mon fils puisse le souffleter de ce mot : Vous m'avez trompé ; que cette femme ait honte de lui, honte de porter son nom, d'être sa femme ; que lui-même vienne à moi et me reproche d'avoir fait de lui le complice inconscient d'un pareil mensonge... non, non, non, cela ne sera pas ! Je ne le supporterai pas !... »

— « Apaisez-vous, » fis-je, effrayé par l'exaltation où je la voyais. « Votre fils a dix-huit ans, cette fille en a dix-sept. Il ne s'agit de rien de sérieux. Vous aurez le temps d'avoir ces scrupules quand votre Percy aura l'âge de se marier. D'ailleurs il faudrait à ce moment-là produire des actes. Vous ne serez même pas tentée... »

— « Je me suis dit cela aussi, » répondit-elle, « mais ce n'est pas bien. Non, ce n'est pas bien de ne pas couper court à tout cela dès aujourd'hui. Vous ne connaissez pas mon fils ? Je ne crois pas me monter la tête sur lui. Je sais qu'il est lent d'intelligence, qu'il a peu de conversation, pas du tout de brillant. Mais c'est l'âme la plus loyale, le cœur le plus droit... S'il se fiançait avec cette jeune fille, ce serait un

don de toute sa vie. Il a les idées anglaises sur les engagements. Et elle, je l'ai étudiée aussi depuis ces quelques jours. Si elle s'engageait, ce serait de même... Il y a des instants où je me demande s'ils n'ont pas échangé déjà leur promesse. C'est cet engagement secret que je redoute!... Mais Percy me l'aurait dit. Il a tellement l'habitude de sentir tout haut devant moi. Lorsque nous sommes séparés, il me tient un journal de ce qu'il fait, jour par jour, heure par heure. C'est mon trésor, ces chères lettres. J'en ai vécu!... Non, il n'est pas fiancé encore. Je le saurais. Il ne faut pas qu'il le soit... »

— « Hé bien! » lui dis-je, « emmenez-le... »

— « C'est déjà trop tard, s'il aime vraiment miss Cobay, » répliqua-t-elle. « Il lui écrira. Il la recherchera. Il la retrouvera... Ah! j'ai trop hésité. J'ai été trop lâche... » Elle ajouta tout bas : « Je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis; vous venez de me dire que je ne serais même pas tentée, je l'ai été. Je me suis dit : Je n'ai qu'à laisser faire. Je ne serai responsable de rien. Les compromis de conscience vous viennent vite... Oui, j'ai pensé à tout laisser faire et à disparaître. Si je n'y étais plus, cepen-

dant, on passerait sur bien des choses. » Elle s'était arrêtée pour dire ces mots, en regardant la mer, qui continuait à pousser vers nous son immense soupir caressant. « Une promenade en barque sur cette eau, un mouvement au bord de la barque, un peu trop penché; une chute, et personne n'aurait plus le droit de demander compte de sa mère à ce pauvre enfant... J'ai pensé au suicide. Mais c'est étrange à dire, j'ai été retenue, je le serai toujours, parce que j'aime la vie. *J'aime ma vie!...* Non. Il n'y a qu'un moyen, qu'un seul, d'empêcher que ce que je crains ne se réalise. Et je m'en veux de cela, de n'avoir pas eu le courage de l'employer... Je l'aurai, » conclut-elle, « si vous voulez seulement m'aider?... Voudrez-vous?... »

— « Je vous ai promis de faire ce que vous me demanderiez, et je tiendrai ma promesse, » lui dis-je en réponse à l'interrogation presque douloureuse de sa dernière phrase. Qu'allait-elle pourtant m'imposer? Tout son discours avait trahi une si incroyable incohérence de sentiments! Rien ne me permettait de deviner à quelle démarche je m'engageais ainsi. En transcrivant, comme je viens de faire, notre

conversation, je ne comprends même pas que j'aie pu donner cette imprudente parole. Que savais-je de cette fille, après tout? Ce que m'en avait raconté le plus imaginatif de mes aînés. Rien de plus. Si. Je savais encore, avec une indiscutable certitude, que, depuis quelque vingt ans, elle trouvait le moyen de se faire deux cent mille francs de rentes dans la galanterie. Par conséquent, elle avait, au service de sa délicate beauté, à tout le moins un sens très pratique de ses intérêts. Il y avait quatre-vingt-dix-neuf chances contre une pour que son apparent scrupule dissimulât quelque adroite rouerie. Cette confidence sentimentale pouvait n'être qu'une comédie, destinée précisément à empêcher que je ne me misse en travers de quelque plan d'exploitation savamment calculé. Oui. J'aurais raisonné de la sorte pour le compte d'un ami qui m'eût rapporté cet entretien en m'interrogeant sur la conduite à tenir. Je lui eusse répété le : « Μέμνησο ἀπιστεῖν, » le : « *Souviens-toi de te défier,* » que le sage Mérimée portait gravé sur son cachet. — Et j'aurais eu tort! Ce qui prouve une fois de plus qu'en nature féminine tout est possible, même la sincérité. Je n'allais

pas tarder à tenir une indiscutable preuve que Blanche ne mentait pas. Elle se mettait tellement à ma merci par les mots qu'elle prononçait maintenant :

— « Que j'ai bien fait, » disait-elle, « de céder au mouvement qui m'a précipitée vers vous, comme vers mon sauveur! A présent que je vous ai parlé, je suis sûre de moi... D'avoir un témoin qui vous juge, vous rend de la force. Et j'en aurai... Ce moyen de les séparer tous deux vraiment et pour jamais, vous l'avez deviné, n'est-ce pas?... Il faut que le père de Cynthia sache qui je suis... Le lui dire moi-même, je le devrais... C'est un peu trop dur. Il a eu vis-à-vis de moi tant d'égards! Il a été, depuis tout ce séjour, tellement délicat et bon envers nous deux... » Elle hésita une seconde : « Et puis je suis trop femme pour ne pas deviner qu'il a pour moi un peu du sentiment — oh! très peu! — que mon fils a pour sa fille. Enfin, ce que je vous demande, c'est de m'épargner cet aveu... »

— « Comment? » m'écriai-je, « vous voudriez que j'allasse dire à cet homme, que je ne connais pas, votre vrai nom et qui vous êtes?... Mais c'est impossible... »

— « Vous avez promis, » répondit-elle impérieusement, et, suppliante : « Au nom de notre ami mort, répétez-moi que vous tiendrez votre promesse... Il faut que cette situation finisse et que jamais, jamais mon fils ne puisse approcher miss Cobay quand nous serons partis. Il le faut. Et parler moi-même, c'est trop affreux. »

— « Hé bien ! » repris-je, attendri après une seconde d'hésitation par cette plainte, « accordez-moi seulement vingt-quatre heures. En premier lieu, je dois avoir fait la connaissance du général Cobay. Je ne peux pourtant pas l'aborder et que mon premier mot ait l'air d'une abominable dénonciation. Vous-même, je désire que vous ayez causé avec votre fils et que vous soyez bien sûre du danger... »

Nous étions arrivés à la porte du jardin de l'hôtel, comme je prenais ce nouvel engagement, atténué du moins par cette condition de sursis. Blanche, qui s'était arrêtée l'oreille tendue, me fit du doigt signe de me taire. Elle poussa la porte qui donnait dans l'enclos. Je la suivis sans plus essayer de lui parler. A peine cette porte franchie, elle se jeta à droite, dans

l'ombre d'un grand massif de lauriers. Je m'y cachai aussi. L'extrême finesse de son ouïe ne l'avait pas trompée. Deux promeneurs s'avançaient dans l'allée, dont la voix connue lui était arrivée par-dessus la muraille, bien vague, bien indistincte; mais la mère avait discerné le timbre de son fils. De ces deux promeneurs, qui marchaient ainsi d'un pas alangui, l'un était bien le jeune Percy. Quoique je ne pusse pas voir son visage, je ne me trompais pas, moi non plus, à son élégante et svelte silhouette. L'autre était une jeune fille. Je n'avais pas prêté à miss Cobay une attention suffisante pour la reconnaître. Je ne doutai cependant pas une minute que ce ne fût elle. Le trouble de la mère me le disait trop. Le pas des deux jeunes gens se faisait plus lent à mesure qu'ils s'enfonçaient dans la partie obscure de l'allée. Ils se taisaient maintenant. A travers les branches des arbustes où nous nous cachions, nous pûmes les voir, qui, d'abord, séparés l'un de l'autre par une distance d'un mètre environ, se rapprochaient, et nous entendîmes que le jeune homme recommençait de parler, d'une voix si basse que nous n'en entendions qu'un chuchotement. A une

seconde, il esquissa le geste de prendre la main de sa compagne, qui esquissa, elle, le geste de dégager ses doigts, avec cette résistance émue qui va céder. A cette même seconde un appel déchira le silence du jardin et fit brusquement s'écarter l'un de l'autre les deux amoureux. C'était Blanche qui s'élançait du fourré en criant le nom de son fils :

— « Percy, » appelait-elle, « Percy!... »

— « Mais je suis là, maman... » répondait le jeune homme avec un accent où tremblait toute la surprise de son saisissement, tandis que l'imprudente et naïve Cynthia Cobay, toute confuse, se retirait dans la contre-allée.

VII

Cet entretien avait été si rapide, l'incartade de ma compagne si brusque; les sentiments qu'elle m'avait montrés, les uns après les autres, représentaient un si déroutant mélange d'instincts contradictoires, que j'éprouvai, une fois seul, comme une impression d'avoir rêvé. Je l'éprouve aujourd'hui à nouveau en me rappelant le dénouement non moins extraordinaire de cette extraordinaire aventure. Il est vrai de dire qu'un Anglais se trouve y avoir joué un rôle prépondérant, et j'ai renoncé depuis longtemps à m'étonner de ce que pense et fait un Anglais. Le « *penitùs toto divisos orbe Britannos* » du poète antique continue d'être vrai pour ces insulaires, d'une vérité qui n'est pas exacte seulement de leur patrie. Elle l'est de leur âme et de leur façon de penser, qui ne se raccorderont jamais aux nôtres. Ce fut la certitude de cette irréduc-

tible différence entre le point de vue anglo-saxon et le point de vue gallo-romain qui me préoccupa durant toute la nuit suivante. Je m'étais engagé à révéler à M. Cobay le nom véritable de Mme de La Charme et sa véritable situation. J'étais d'autant plus décidé à tenir ma parole que j'avais pu le constater *de visu :* la mère de Percy avait raison de redouter qu'il ne fût déjà trop tard pour empêcher des fiançailles vraiment criminelles, étant données les origines respectives des deux jeunes gens. Mais en quels termes présenter la chose au père de la sentimentale miss Cynthia? Oui, en quels termes? Il m'était odieux de jouer un rôle de dénonciateur, et, d'autre part, la délicatesse dont Blanche venait de faire preuve m'avait touché trop profondément pour que je ne redoutasse point l'expression du mépris dont le major général stigmatiserait certainement la femme galante. Il n'aurait pas, pour la juger, cette indulgence un peu indifférente, mais si humaine, familière à nos compatriotes de la race latine. Décidément cette déraisonnable fille m'avait confié un trop pénible message. J'eusse estimé pourtant comme peu digne de lui demander de

m'en décharger, et, pour fuir jusqu'à la tentation d'une pareille faiblesse, je pris le parti de quitter l'hôtel le lendemain matin, à peine levé, et de faire une longue promenade qui me rendît du calme en brisant mes nerfs. Je serais sûr de ne pas la rencontrer et de ne pas succomber à ce peu viril désir de reprendre ma parole. Je m'éloignai de Rapallo et je suivis, dans ces pensées, la route qui, par Santa Margherita, contourne le cap, toute blanche entre des oliviers gris. Je ne pus arriver à secouer l'obsession que je fuyais ainsi le long de la mer couleur de turquoise, « *turchina*, » me dit Umberto le Tanghen, que je rencontrai, armé d'un fusil et revenant avec un chapelet de grives sur son épaule. A un moment, cette route monte, laissant à gauche un château construit dans cette mer même, sur un rocher cerné de vagues, et elle aboutit, vers l'extrémité du promontoire, à ce couvent de la Cervara — restauré malheureusement — où François Ier fut prisonnier après Pavie. On montre toujours, parmi les arbousiers colossaux, « *la fenêtre du roi de France*, » d'où le prince vaincu interrogeait l'horizon des flots, désespéré de ne voir aucun

vaisseau à ses couleurs qui lui apportât la délivrance. Je continuais d'avoir l'âme si troublée par les confidences de Sa Déraison Mme de Saint-Cygne, que je m'attendris sur l'accoudement du roi captif à cette croisée. J'y trouvais un symbole de sa nostalgie à elle, — nostalgie commune à tous les êtres qu'accable le sentiment de leur impuissance et dont l'agonie implore une aide qui ne viendra pas. L'aide était venue, pour Blanche, en ma personne. Allait-elle lui manquer? Cette analogie, en m'attendrissant de nouveau le cœur, acheva de me décider à tenir fermement ma promesse. Non, je n'abandonnerais pas cette malheureuse femme. Quant au général anglais, il me jugerait, moi, comme il lui plairait, et s'il se permettait d'être insolent à propos d'elle, au cours de cet entretien, je lui dirais la vérité, brutalement, et que son manque de surveillance sur sa fille était la vraie cause pour laquelle la mère de Percy avait voulu que je l'avertisse. C'était une mauvaise timidité à vaincre, voilà tout. Je la vaincrais. Dans ma fervente reprise de résolution, je décidai de ne pas même profiter des vingt-quatre heures de délai demandées la

veille. Il valait mieux en finir au plus vite. C'est avec l'énergie de cette volonté très arrêtée maintenant que je redescendis vers Rapallo, sous le soleil déjà haut. Il pouvait être onze heures et demie quand je me retrouvai sur le port le long duquel j'avais reçu, la veille au soir, cette inoubliable confession. En tournant l'angle du mur qui fermait le jardin de l'hôtel, et d'où débordait un sombre feuillage d'orangers chargés de leurs pommes d'or, j'aperçus un omnibus qui montait par la rue du côté de la gare, chargé de malles, sans toutefois distinguer les deux personnes assises à l'intérieur.

— « Bon, » pensai-je, « la signora Balbi perd des clients qu'elle a l'air de bien regretter, car la voici sur le pas de la porte avec le Tanghen, et tous deux semblent confondus... »

L'aimable Française se tenait, en effet, comme terrassée, au seuil de l'ancien villino du Magnifique de Gênes. Son visage était tout attristé sous ses bandeaux lisses, que coiffait un bonnet de veuve à coques blanches. Elle m'eut à peine reconnu qu'elle ne me laissa pas le temps de la questionner.

— « Quel dommage, monsieur !... » gémit-

elle, et elle répéta : « Quel dommage ! Je vous ai cherché hier au soir pour vous présenter à Mme de La Charme. Vous étiez sorti, et maintenant la voilà qui est obligée de partir, dare dare, sans même pouvoir emporter tout son bagage. Je lui expédierai le reste. Elle a été appelée à Florence par lettre auprès d'une parente qui était en route pour venir la rejoindre ici et qui est tombée très malade... Ah ! l'aimable dame, monsieur, et qui sait vivre, monsieur, et qui a de l'usage ! Elle pleurait, monsieur, de nous quitter. Son fils avait aussi des larmes dans les yeux. Enfin, elle reviendra l'hiver prochain, si elle ne peut pas revenir dans quelques jours... »

— « Il faut s'accommoder aux temps, patronne, » dit Umberto en italien : « *Bisogna darsi ai tempi, signora padrona*, » et le perspicace personnage ajouta, presque bas, en se tournant vers moi, avec un clignement d'yeux qui me prouva qu'il n'était, lui, la dupe ni de la fausse lettre, ni de la fausse maladie de la fausse parente, ni du reste : « *Pazzo è colui che bada à fatti altrui...* »

— « Bien fou est en effet celui qui s'occupe

des affaires des autres... » me répétais-je en remontant vers ma chambre, encore plus mortifié qu'étonné de ce départ subit. Y a-t-il, flottante autour de toutes les femmes que l'on sait légères, je ne sais quelle atmosphère de désir qui fait que l'on n'est jamais avec elles absolument simple? Certes, ma conscience ne me reprochait vis-à-vis de Blanche aucune arrière-pensée. Je n'avais pas eu la plus vague intention de hasarder auprès d'elle une ombre de cour, à l'occasion du service qu'elle m'avait demandé. Et pourtant j'étais froissé, étrangement, intimement froissé, qu'elle s'en fût allée sans essayer de me revoir. Cet assez mesquin sentiment, que je mentionne comme une anomalie de plus dans cette histoire où tout fut anomalie, dura quelques minutes à peine, le temps de monter l'escalier, d'ouvrir ma porte et de voir, posée sur la table, une enveloppe à mon nom dont la présence m'expliqua le regard singulier du malicieux Tanghen. Évidemment la voyageuse la lui avait confiée, ou bien, si elle était entrée elle-même dans la chambre pour placer sa missive en évidence, quelque domestique avait surpris et rapporté

au maître d'hôtel cette démarche clandestine. Elle était pourtant très innocente, aussi complètement innocente que la lettre elle-même, laquelle contenait à peine dix lignes. Je les transcris de mémoire, très exactement, quoique je n'aie pas gardé l'original : je dirai pourquoi tout à l'heure. « *Vous aviez raison. Ce n'était pas à vous de parler. Je veux quand même vous avoir remercié de m'avoir promis de le faire. J'ai eu le courage de tout dire moi-même à M. C..., et maintenant je m'en vais. Il a été parfait pour moi. Il sait aussi que je vous connais. S'il vous questionne sur mon compte, portez témoignage pour votre pauvre* TRISTESSE ET MALINES. »

Et pas d'adresse, pas d'indication d'endroit, je ne dis pas où la revoir, mais où lui écrire quand j'aurais eu avec le général Cobay cet entretien désormais inévitable ! Quelle preuve plus forte aurait-elle pu me donner de son entière sincérité ? Si j'avais cru, la veille, discerner dans sa confession un rien, non pas de cabotinage, mais de complaisance à se raconter, par suite, une imperceptible nuance de vanité dans une souffrance pourtant réelle, trait de caractère si féminin, je constatai par ce

billet — et signé comment ! — que ç'avait été, de ma part, une défiance injustifiée. J'allais le constater davantage dans mon entretien avec l'officier anglais. Blanche n'avait cherché à lui produire aucun effet, mais à le renseigner sur son propre compte avec une franchise qui ne permît pas l'équivoque. Dieu ! la bizarre conversation, et dont tous les détails me demeurent si présents, si actuels ! Je revois en ce moment le regard enquêteur et déconcerté à la fois dont cet homme m'enveloppa quand j'entrai dans la salle à manger pour y déjeuner. Il se préparait à faire une des actions qui répugnent le plus à un *gentleman* de sa race et de son éducation : parler le premier, et sur une matière infiniment délicate, à un étranger qui ne lui a pas été présenté. Je revois sa fille Cynthia en face de lui, pâle et les yeux rouges d'avoir pleuré. La pauvre enfant aimait donc Percy ! Et je revois surtout le banc de marbre, à l'ombre d'un grand mimosa en fleur, où nous vinmes nous asseoir, le major général et moi, quand, après le déjeuner, il m'eut abordé avec le plus comique mélange de brusquerie et de gêne :

— « Monsieur, » m'avait-il dit en employant

une expression qui manque à notre langue, sans doute parce que nous attachons beaucoup moins d'importance que nos voisins à l'étiquette de certaines relations, « vous m'excuserez, si je suis *informel* avec vous... Mais une dame qui était ici hier au soir encore et qui se faisait appeler Mme de La Charme m'a prétendu que vous la connaissiez... J'aurais le plus grand intérêt à contrôler quelques-unes des choses que Mme de La Charme m'a dites, ou plutôt Mme de Saint-Cygne... C'est bien son nom?... »

— « Mlle Blanche Ragot, » rectifiai-je. « Mme de Saint-Cygne est son nom de guerre, comme nous disons. Je suis prêt, monsieur, à répondre à toutes vos questions, ce qui reviendra, j'en suis sûr d'avance, à confirmer tout ce qu'elle aura pu vous dire. Elle s'appelle elle-même un honnête homme, et elle est vraiment un très honnête homme, si étrange que cela puisse paraître dans son milieu... »

— « Alors c'est bien vrai qu'elle est une personne de ce que vous appelez le demi-monde?... Nous n'avons pas cela en Angleterre... » Involontairement, le pli de sa bouche exprima le

mépris que ses compatriotes professent pour le vice continental, et en particulier français. « Pourtant j'ai assez voyagé pour me rendre compte que c'est une société comme une autre et qui a sa classe d'en bas et sa classe d'en haut, sa *lower class* et son *upper class*. Alors Mlle Blanche serait quelque chose comme Camille dans *la Dame aux camélias?...* »

Le brave général hochait la tête avec la plus plaisante affectation de compétence en prononçant le nom que les traducteurs de son pays donnent à la Marguerite Gauthier du célèbre drame. Ils l'appellent Camille, à cause sans doute de *Camellia*, prononcé à leur guise, à moins qu'ils n'aient voulu affirmer une fois de plus la radicale antithèse entre leur île et le continent, antithèse qui va du petit au grand. Elle veut que, par exemple, leurs voitures prennent la gauche tandis que les nôtres prennent la droite, — qu'ils boivent du champagne sec tandis que nous buvons du champagne doux, — qu'ils se marient en redingote et nous en frac, — qu'ils ferment leurs théâtres le dimanche tandis que nous ouvrons deux fois les nôtres ce jour-là, — et le tout à l'avenant.

Nous appelons l'héroïne de Dumas Marguerite. Ils lui ont donné un autre nom. Cela va avec le reste. Je répondis donc, sans entreprendre de rectifier cette fois l'allusion de mon interlocuteur :

— « Une Camille ? Si l'on veut... Avec la différence des temps. A coup sûr, elle est de ces femmes qui valent mieux que leur position ne l'indique. »

— « Il y a beaucoup de chrétiens dont on ne pourrait pas en dire autant, » fit le général. « Mais me permettez-vous de vous poser une question ? » ajouta-t-il. « Y a-t-il longtemps que vous la connaissez ?... »

— « Quelque quinze ans, » répliquai-je.

— « Et vous la voyez souvent ?... »

— « Presque jamais. Je dînais avec elle, vers 1883, avec un ami qui est mort et qui, lui aussi, n'était qu'un camarade pour elle. Et puis je l'ai un peu perdue de vue... »

— « Pourtant vous l'aviez bien reconnue, hier soir ?... »

— « Assurément. »

— « Et vous ne l'avez pas saluée ?... »

— « Je savais qu'elle était inscrite sous un

faux nom et que, par conséquent, elle tenait à passer incognito. »

— « Elle vous a reconnu, elle aussi ?... »

— « Assurément. »

— « Et ne croyez-vous pas qu'elle a pensé que vous pourriez dire son vrai nom à quelqu'un dans l'hôtel, à moi, par exemple ?... »

Je le regardai. Je vis distinctement dans ses yeux clairs le soupçon qui guidait cette espèce d'interrogatoire. Son évidente ignorance de la vie galante ne lui permettait pas de se former une idée exacte du genre d'existence menée par Blanche. Mais, en véritable homme de son pays, il coulait à fond un fait positif, *a matter of fact*, comme ils disent, avec cette intraduisible expression qui concrétise encore la réalité. Il voulait savoir si Blanche avait agi spontanément ou par calcul en lui disant qui elle était. Pour toute réponse, je pris le billet d'adieu de la pauvre fille et je le lui tendis.

— « Lisez cette lettre, » lui dis-je, « et vous verrez qu'elle m'avait supplié elle-même de vous apprendre toute la vérité sur son compte. Si elle vous a parlé en personne, c'est qu'elle a

vu que cette démarche m'était par trop pénible... »

— « Voulez-vous me permettre de garder ce papier? » me demanda le général après un silence; et comme je lui avais répondu « oui », il prit ma main, qu'il serra vigoureusement avec un « merci » qui me prouva combien cette enjôleuse de Blanche avait pénétré avant dans ce cœur rude et jeune. Il eût trouvé si dur de la mépriser qu'il m'était ingénument reconnaissant de lui avoir épargné cette souffrance.

— « Alors, » reprit-il, « puisque vous ne l'avez pas revue avant son départ, vous ne savez pas comment s'est terminé mon entretien avec elle?... Voici. Vous savez que nous autres Anglais, nous sommes un peu des citoyens de l'univers... Nous avons un climat si mauvais qu'il faut bien y remédier comme nous pouvons. » C'était, cette critique sur le climat de sa patrie, un *maximum* de concession que le digne homme allait me faire payer aussitôt. « Vous ne vous étonnerez pas trop que je me trouve avoir une grande exploitation aux îles Bahamas. Mais savez-vous seulement où c'est?... » Et comme j'avais répondu « oui », il

continua, avec un visible étonnement qu'un Français eût quelques notions de la géographie américaine : « Ce sont des terres qui me viennent d'un oncle. Il avait été envoyé là-bas pour sa poitrine, et il s'était pris de passion pour ce pays... Il est mort, et j'ai hérité ce bien. J'ai des raisons de croire que je suis volé par mes gérants, et j'ai pris le parti d'y aller moi-même. Je renverrai miss Cobay en Angleterre à la fin du mois, et je prends le bateau allemand qui part de Gênes pour New-York. Ensuite on s'embarque à Jacksonville... J'ai proposé à Mme de Saint-Cygne de prendre son fils avec moi. Je le laisserai aux Bahamas en apprentissage, et, si cette vie lui convient, je l'établirai comme régisseur, à la tête de cette propriété. Il pourra y faire sa position. Je suis un *business man*, voyez-vous, quoique soldat, moi aussi. Ce serait encore plus utile pour moi que pour le jeune homme. »

— « Et la mère ? Qu'a-t-elle répondu?... » interrogeai-je. « C'est si loin, et elle aime tant son fils ! »

— « Justement, » reprit le général en rougissant comme s'il avait eu l'âge de Percy lui-

même, « je lui ai offert de partir avec nous et de rester là-bas avec son garçon. Elle m'a demandé huit jours pour réfléchir, mais je compte bien que nous nous embarquerons tous les trois... » et il ajouta, en donnant à cette fin de phrase un ton impossible à reproduire, tant l'*humour* s'y mélangeait au prêche : c'était une boutade, et c'était tout un projet de rachat par la maternité : « Il n'y aura plus ni de Mme de Malines, ni de Mme de Saint-Cygne ni de Mlle Ragot, » il prononçait *Régott*. « Il n'y aura plus que la mère de Percy. »

VIII

Sa Volupté Mme de Saint-Cygne, dite « Tendresse et Malines », aux îles Bahamas, mère d'un colon et sauvée par la philanthropie d'un major général de Sa Majesté Britannique! Quelle solution follement inattendue pour une existence traînée durant vingt années dans les divers décors de la grande fête parisienne : — restaurants à la mode et salles de théâtre, champs de courses au printemps et à l'automne, terrasse de Monte-Carlo en hiver, plage de Trouville ou casino d'Aix-les-Bains en été, salons d'essayage des modistes et des lingères en vogue, et chambres à coucher digne des chapeaux, des robes et des jupons élaborés par ces artistes! Une pareille saute de destinée n'avait pu être possible, je le répète, que par la rencontre de la plus fantaisiste des bohémiennes

avec un Anglais. Il n'y avait vraiment qu'un Anglais capable d'être à la fois pensionnaire de la signora Balbi à Rapallo et propriétaire d'un domaine aux Bahamas, le tout aussi naturellement, aussi simplement qu'un habitué de café de la Canebière à Marseille possède un cabanon sur la Corniche, ou le commerçant assis au comptoir d'une boutique rue d'Aboukir, à Paris, une bicoque à Bois-Colombes. Il n'y avait qu'un Anglais pour avoir conçu, sans dire ouf, cette entreprise tout ensemble cocasse et sublime, romanesque et positive, de rédemptorisme exotique, dont celui-ci m'avait, avec un admirable flegme, résumé d'un mot le programme. Et de même, il n'y avait qu'une Blanche dans le demi-monde capable de tenir, pendant des jours et des jours, le rôle d'une veuve pas très fortunée, mais irréprochable, en villégiature avec son fils, au point de provoquer chez un personnage aussi pénétré de respectabilité que le père de miss Cobay un intérêt assez puissant pour aboutir à cet accès d'apostolat. Je la voyais déjà, tentée elle-même par le paradoxe de cette fin de vie, acceptant l'offre du général, embarquée sous son nom vertueux à bord du trans-

atlantique allemand, édifiant les passagers par sa tenue, présidant à quelque fête de charité en faveur des pauvres matelots; puis à New-York, effarée et divertie par le tumulte des rues; puis à Jacksonville, s'embarquant sur un autre bateau en partance pour ces mystérieuses Bahamas, dont j'entendais parler chaque jour quand je voyageais en Floride; et le paysage semi-tropical que j'ai tant aimé s'évoquait devant ma rêverie : une mer trop bleue entre des cocotiers colossaux chargés de fruits gros comme des têtes d'enfant, des chèvrefeuilles plus hauts que des hommes, un monstrueux entrelacement de lianes autour des chênes verts, des champs d'ananas exhalant sous le soleil un arome enivrant, des vallées entières de cannes à sucre, et sur la terrasse en bois — la *piazza*, c'est le mot là-bas — d'une maison cachée parmi la poussée des gigantesques végétations, Blanche dans un hamac, en train de se souvenir et de regretter peut-être son enfer dans son paradis. Elle avait si bien dit : « J'aime la vie, *j'aime ma vie!* » Et c'est vrai qu'il y a un tel attrait pour les nerfs dans les sensations puissamment contrastées où elle s'était

meurtrie et ravie, déchirée et enivrée, depuis des années.

Je n'avais donc pas douté une seconde qu'arrivée à cet âge si dangereux pour une femme de sa classe, qui marque la fin de la jeunesse, elle n'acceptât la chance inespérée, invraisemblable, qui lui était offerte si magnanimement, si naïvement aussi. Quand le général quitta Rapallo, deux jours plus tard, pour reconduire sa fille en Angleterre avant de revenir s'embarquer à Gênes, j'étais bien persuadé qu'il trouverait, au jour du départ, le jeune Percy et Blanche prêts à l'accompagner. La tentation me vint d'aller, moi aussi, assister à ce fantastique exode, et puis je pensai que cette démarche serait une grosse faute d'orthographe envers la charmante femme et son bienfaiteur. Évidemment celui-ci était le plus généreux des hommes. C'en était aussi le plus irréel, par certains côtés, le moins capable de se figurer dans sa vérité la vie de plaisir à Paris. Cependant, il en savait assez pour que toute présence qui lui rendrait comme concret ce passé de sa protégée lui fût odieuse. Je m'abstins donc d'être là sur

le quai du Vieux-Môle le matin où je savais que le *Feldmarschall Moltke* — c'était le nom du paquebot — partait de Gênes. D'ailleurs, le travail pour lequel j'étais venu m'exiler à l'albergo Balbi, *già del Leone*, devint de plus en plus pressant. Il m'absorba bientôt au point de me faire oublier et les complications sentimentales de la pseudo-Mme de La Charme, et l'idylle de Cynthia Cobay avec le jeune Percy, et l'étonnante charité du major général en retraite. Cette besogne finie, je ne pus résister à l'éternel attrait de la Toscane trop voisine. Je m'y attardai si longtemps que j'étais encore à Sienne au mois de juin, mal placé, on en conviendra, pour avoir des nouvelles du monde et du demi-monde. Le hasard voulut qu'à mon retour je ne rencontrasse aucun des camarades qui me permettent une ou deux fois l'an de reprendre contact avec le Paris qui s'amuse. Et puis, en eussé-je rencontré un, que j'aurais considéré comme sacrée la confidence de la pauvre « *Tristesse et Malines* ». On jugera donc de mon étonnement lorsque, assis à l'orchestre du Théâtre-Français, cet automne, pour assister à la reprise du *Pardon*, ce petit chef-d'œuvre de marivau-

dage amer où Jules Lemaître a peut-être écrit son chef-d'œuvre tout court, j'aperçus dans une des baignoires d'avant-scène, celle de droite, qui ? Mme de Saint-Cygne elle-même. Ses cheveux châtains à reflets blonds étaient délicieusement coiffés du plus joli turban de tulle vert pâle qu'ait chiffonné la mode de cette année, et son buste, resté tout jeune, était pris dans un véritable ruissellement de paillettes assorties à la nuance du chapeau qui chatoyaient sur un fond d'étoffe d'argent. Ses manches transparentes laissaient voir le galbe délicat de ses bras frais. Elle avait auprès d'elle, dans sa loge, par une coquetterie d'une jolie impertinence, une fille de vingt-deux ans peut-être, une débutante, dont l'éclat ne la vieillissait pas trop. Son spirituel et fin visage suivait avec un éveil étonnant d'intelligence la prose cruelle et tendre que les deux actrices alors en scène, Mmes Baretta et Bartet, disaient si bien, elle qui a tout juste appris l'orthographe ! Que nous étions loin du major général, de la signora Balbi, du Tanghen et de Rapallo ! Cette fois, la curiosité fut plus forte que la discrétion, et je m'arrangeai, à l'entr'acte, pour passer de-

vant la baignoire où elle était en train de s'éventer en causant. Elle me vit. Sa mobile physionomie exprima un saisissement. Elle pâlit et rougit tour à tour fortement, et, de loin, elle me fit signe d'approcher :

— « Venez dans ma loge, » dit-elle, « je voudrais vous parler... »

Je la trouvai, quand on m'eut ouvert la porte, dans une espèce de petit salon en retraite qui faisait le fond de la baignoire. Elle avait sans doute dit à son amie et aux deux hommes qui l'accompagnaient de ne pas nous déranger, car nous restâmes seuls pendant les quelques minutes que dura ma visite, — le temps de mettre un mystère de plus sur un mystère, et de redoubler pour moi la sensation d'une énigme de cœur que j'ai dès le premier moment renoncé à élucider.

— « Vous avez eu l'air bien étonné de me voir, » fit-elle en hochant sa jolie tête. « Vous avez donc su que j'avais dû partir et pour où?... »

— « Le général Cobay m'avait dit qu'il vous avait offert de vous emmener avec votre fils aux Bahamas, » répondis-je.

— « Mon fils y est, » dit-elle avec un singulier accent de mélancolie, « et moi, j'ai eu l'idée de les suivre, un moment... Et puis j'ai compris que je ne pouvais pas, que je ne devais pas... D'abord, » et un sourire malicieux creusa une fossette dans sa joue gauche; « cet excellent général était plus amoureux de moi, sans s'en douter, que je ne vous l'ai dit. Il s'en serait aperçu, en route ou là-bas, et tout aurait mal tourné... Et puis, » cette fois sa bouche avait pris un pli amer, « je sais très bien, voyez-vous, que je ne suis pas digne de vivre avec Percy. J'aurais trop souffert auprès de lui de tout ce que je n'aurais pas pu lui dire. Quand je le voyais quinze jours par an, la joie de la présence était plus forte. Elle ne l'aurait pas toujours été. J'en ai fait un homme, et un homme qui ne saura la vérité, s'il la sait jamais, qu'à l'âge où l'on peut pardonner parce que l'on comprend. C'est tout ce que je pouvais. Le général m'écrit qu'il est très content de lui. Il réussit admirablement. Il s'intéresse déjà à toute l'exploitation. Que cela continue, et son avenir est assuré... Si je ne suis plus là dans quelques années, qui sait si le mariage

avec Cynthia ne se fera pas ? Tranquillisez-vous, je n'ai pas changé d'idée sur le suicide, et je n'ai aucune idée de me tuer. Mais on peut mourir naturellement. Cela arrive... Et puis, il y a tant de manières de disparaître, même vivante, quand votre miroir vous dit qu'on a fini son temps !... Soyez sûr que j'en choisirai une qui ne vous gâte pas l'image que je voudrais que vous conserviez de moi, puisqu'il se trouve que vous savez tout... » Et, mutine de nouveau : « Il y a encore une raison qui m'a empêchée de partir... » Elle avança son pied, et, relevant le bord de sa jupe, elle me montra son bas de soie à jour et le volant de dentelle de son jupon, puis, faisant froufrouter l'étoffe : « C'est tout cela, que je veux encore porter pendant les deux ou trois ans qu'il me reste à être jolie !... Je vous l'ai avoué là-bas, et c'est toujours vrai : j'ai aimé, j'aime le luxe, follement. J'aime mon fils pourtant, » ajouta-t-elle dans un soupir. « C'est toujours Tendresse et Malines !... » Je pouvais voir qu'à travers ce mélange singulier de plaisanteries et de confidences elle s'énervait de phrase en phrase, presque de mot en mot. Deux larmes soudain

lui jaillirent des yeux, qu'elle me montra d'un geste pitoyable. Et, avisant à son corsage un bouquet d'orchidées, elle dit : « C'est ma fleur préférée ; on l'appelle le sabot de Vénus, n'est-ce pas ?... » Elle en brisa une, et, ramassant dans la petite capsule qui termine la corolle une nouvelle larme qui coulait sur sa joue, elle me tendit la fleur, en ajoutant avec un mélange inexprimable de maniérisme et de sensibilité : « Un sabot de Vénus, c'est tout ce qu'il faut pour les larmes d'une Mme de Saint-Cygne. » Elle souriait, et voici qu'elle éclata en un sanglot convulsif : « Je me suis juré, » disait-elle, « que je ne le reverrais jamais. Mais que c'est dur ! que c'est dur !... » Et, pour finir, elle tira de sa poche une boîte à poudre en or, de la forme d'un étui à cigares, incrustée de saphirs, un de ces absurdes bijoux où se trahit la prodigalité folle des existences comme la sienne. Avec la houppette, elle se mit à effacer furieusement la trace de ses larmes, en se forçant à rire de nouveau. Et elle répétait : « Non, ils ne verront pas que j'ai pleuré. Ils ne le verront pas... » Puis, comme on frappait, pour annoncer le lever du rideau : « Adieu, » fit-elle

avec un accent soudain sérieux et presque gravement triste ; « quand vous me rencontrerez, ne me reconnaissez pas. Je vous devais de vous raconter comment tout cela avait fini, après que vous vous étiez si gentiment mis à mon service là-bas. Mais je sens que cette conversation m'a trop fait mal, mal dans mon cœur, mal dans ma chair... Ne m'en veuillez pas de ce que je vous dis... » Elle eut une reprise de grâce navrante dans cette tristesse : « Ne m'oubliez pas tout à fait non plus, et gardez la fleur. Vous avez là tout ce que la pauvre Misère et Malines aura eu de bon... Ce n'est pas grand'chose, mais c'est très propre, je vous jure... Un sentiment vrai, dans n'importe quel monde, allez, ce n'est pas rien... »

Décembre 1898.

UN RÉVEILLON

A Félix Jeantet

I

Il y a de cela bien des années, — trop d'années ! — Je venais de quitter le collège et j'habitais le quartier Latin en qualité avouée d'étudiant en grec. Je suivais à cet effet les cours de l'École des hautes études, qui se tenaient alors dans deux petites pièces au troisième étage d'un des plus vieux corps de bâtiment de la vieille Sorbonne. Mais ces travaux de paléographie et de critique des textes n'étaient qu'une excuse à ne pas m'engager dans une carrière déterminée. Ma vraie besogne était ailleurs. Dans ma pauvre chambre meublée de la rue des Écoles, les tiroirs contenaient très peu de « conjectures » et de « contributions » philologiques. Il s'y rencontrait, en revanche, des fragments de poèmes en grand nombre, force ébauches de romans, de nouvelles, de drames, et aussi, pourquoi ne pas l'avouer, pas mal de

billets d'une orthographe incertaine où s'épanchait le sentimentalisme de jeunes habitantes de ce quartier, aux mœurs aussi incertaines que cette orthographe ; car mes camarades et moi, nous croyions de bonne foi apprendre La Vie — avec quelles majuscules ! — en dépensant les précieuses, les si courtes heures de notre jeunesse et, ce qui est pire, la délicate fleur de notre sensibilité à courtiser des beautés de brasserie et de bals publics...

Quand je dis mes camarades, je veux parler des hardis bohémiens, candidats comme moi au titre d'homme de lettres, que je fréquentais hors de la docte école où j'étais élève. Ayant toujours eu un goût singulièrement vif pour une existence en partie double, — trait commun à beaucoup d'écrivains d'imagination, — je me gardais bien de présenter ces compagnons de mes irrégularités, au demeurant assez innocentes, à mes condisciples en philologie. J'allais jusqu'à leur cacher que je m'occupasse peu ou prou de la littérature moderne. Je passais ainsi de la Bibliothèque nationale, où j'avais collationné de mon mieux le manuscrit *Sigmà* de Démosthène, à un atelier de peintre impres-

sionniste, ou bien à l'arrière-salle du café Tabourey, le lieu de ralliement, aujourd'hui disparu, des débutants de lettres en ces années lointaines. Ces sautes subites de milieu me procuraient des délices de mystère bien enfantines, car dix mois s'étaient passés à peine que je renonçais définitivement à l'érudition pour suivre mes goûts, comme j'aurais dû faire aussitôt en toute franchise. Pourtant je ne regrette pas ces longues séances d'assiduité aux conférences de la petite salle située sous les combles de la Sorbonne, car c'est là que j'ai connu le plus original, le plus charmant et aussi — étrange ironie du sort — le plus romanesque des amis que j'aie eus dans cette période trouble de ma jeunesse. Cette originalité même et ce romanesque, unis chez cet incomparable garçon à un si assidu et si modeste effort de savant (il étudiait la grammaire comparée), auraient dû m'avertir, dès lors, que les sources profondes de la vie de l'âme coulent d'autant plus riches et plus chaudes que les habitudes sont plus réglées et l'ambition plus humble. Je crois bien que je percevais vaguement cette supériorité sentimentale du peu littéraire Charles Durand,

— ainsi s'appelait mon ami, — et c'était pour ce motif, je pense, que je me plaisais si particulièrement à sa société, quoique nous n'eussions pas deux idées communes. Sans nul doute, il se rendait compte, lui aussi, de mon respect inconscient pour son beau et noble cœur. Autrement, m'aurait-il pris pour confident et pour complice dans une aventure que j'ai souvent eu la tentation de raconter, car c'est le plus délicat souvenir, le seul parfaitement délicat peut-être, qui surgisse pour moi des pavés quand le hasard me ramène du côté de cette montagne Sainte-Geneviève. Ah ! que j'ai vraiment passé là une mélancolique jeunesse, entre l'excès du travail, l'immédiate expérience de la concurrence littéraire et de ses âpretés, d'une part, et, de l'autre, le précoce désenchantement des indignes amours ! Aucune de ses misères ne se mélange au coin si frais de mon intimité avec Charles. A cette époque de l'année surtout, et quand revient, avec les fêtes de Noël, l'anniversaire de la soirée où s'est joué le petit drame auquel je viens de faire allusion, son fantôme hante ma mémoire avec une douceur singulière. Et pourquoi tairais-je

le secret dont je fus alors le dépositaire? Qui se rappelle mon ami, maintenant, après qu'il est mort inconnu, tout jeune encore, sans avoir rempli son mérite, au cours d'une mission scientifique aux Indes? Et si la femme, aujourd'hui presque vieille, qui fut aimée de lui sans qu'il le lui ait jamais avoué apprend, en lisant ce récit, la profondeur du sentiment qu'elle lui avait inspiré, elle aura peut-être une minute d'amer regret. Peut-être le remords la saisira-t-il d'avoir mal jugé celui qui n'est plus. Et quelquefois, je me dis que le mort a droit à ce sentiment au fond de sa tombe. Mais lira-t-elle ces pages et, si elles les lit, y croira-t-elle?...

II

J'ai prononcé, tout à l'heure, à propos de Durand, le mot d'originalité. Il ne le justifiait guère au premier regard. A le voir, cheminant le long du Luxembourg, près duquel il habitait, à l'angle de la rue de Fleurus et du jardin, vous eussiez juré quelque maître clerc se rendant à son étude, tant sa propreté dénonçait l'homme de bureau qui doit, tous les jours, à la même heure, s'asseoir à la même table, pour accomplir la même besogne, changer sa jaquette de ville contre un même veston de travail, passer les mêmes manches de lustrine, ouvrir sa serviette du même geste paisible, tenir des dossiers soigneusement classés et grossoyer des pièces de la même claire écriture. Il était grand, le teint rose, les cheveux blonds tirant sur le roux, avec de bons yeux bleus qui riaient derrière de respectables lunettes, des lunettes de

membre de l'Institut, déjà cerclées d'or. Cette fraîcheur de son visage, cette candeur de ses prunelles, une certaine rusticité comme répandue sur toute sa personne, dénonçaient une jeunesse tout entière passée loin de Paris. Il avait fait toutes ses études, sous la direction d'un prêtre, dans la toute petite ville de Lorraine où son père était juge de paix. Comment ce modeste desservant d'une pauvre paroisse de province s'était-il trouvé un éducateur assez distingué pour que son élève eût passé sa licence à Paris, sans autre préparation que celle-là? Je n'ai jamais eu le mot de cette énigme. Quand Charles parlait du curé de Raon-en-Montagne, c'était avec une simplicité qui me donnait seulement l'idée d'un bonhomme de soixante ans, occupé de ses fleurs et de ses abeilles, un peu maniaque et volontiers caustique. Ce solitaire avait pourtant appris à son pupille, outre le latin et le grec, la langue allemande, que mon ami parlait couramment; les mathématiques, en particulier l'astronomie; l'histoire de la philosophie, où Charles était de première force, et la musique. Il avait sur le violon ce que les gens du peuple appellent un joli talent d'a-

mateur. Enfin, il devait à son maître les premiers éléments du sanscrit. Il lui devait surtout une discipline qui m'émerveille encore aujourd'hui lorsque je me rappelle mes visites à cet appartement de la rue de Fleurus. Du balcon, je voyais les cimes des arbres verdoyer ou blondir dans le jardin, suivant la saison ; les blanches statues des reines, le palais grisâtre, puis, à l'horizon, le dôme lustré du Panthéon par delà les toits d'ardoises. Un ordre minutieux régnait dans les trois pièces. La bibliothèque, par le choix de ses livres, proclamait les curiosités complexes du maître du logis : les poèmes de Gœthe et de Heine, dans le texte, y voisinaient avec les partitions de Schumann et de Beethoven ; les travaux de Delaunay sur la lune coudoyaient les plus récents mémoires de l'Académie des inscriptions ; et la journée de Charles était si exactement distribuée, son emploi de temps réglé avec une telle précision, qu'il trouvait le moyen de pousser de front les disparates études que ces volumes représentaient. Il était soutenu dans ces travaux par ce mélange singulier de patience et d'enthousiasme pour la vérité qui dut se rencontrer au même âge chez

le Littré de l'hôpital de la Charité et le Taine de l'École Normale.

— « Ce que je rêve, » me disait-il un soir de printemps. — Qu'il m'est présent à cette seconde, ce doux soir, avec une exactitude presque douloureuse; et le bruissement, sous le balcon, des arbres du Luxembourg; et la voix de Charles, avec son accent lorrain un peu chanteur; et ses yeux regardant le ciel, et ce ciel du mois de mai fourmillant d'astres! — « Ce que je rêve, c'est d'écrire une histoire parallèle du sentiment religieux chez les races asiatiques et de leurs connaissances astronomiques et musicales. Je suis *très fort* d'avis, » il employait souvent ce petit idiotisme vosgien, « qu'il y a toujours eu le plus étroit rapport entre la théorie du rythme, celle des nombres, l'intuition de l'harmonie de la nature et le développement du sens du Divin. Si les forêts, comme le prétend Montesquieu, ont enseigné à l'homme la liberté, les étoiles lui ont enseigné Dieu... La Bible a dit cela comme elle a tout dit, avec cette lucidité impérative qui est, pour moi, la plus sûre preuve de son origine supra-humaine : *Cœli enarrant gloriam Dei...*

Nous avons à démontrer par la Science ce qui nous a été donné par la révélation. C'est toute la tâche du monde moderne... »

Comme on voit, Charles était resté chrétien convaincu. Le prêtre qui l'avait élevé avait fait de lui, à sa propre image, un catholique platonicien. Que n'ai-je noté sur le moment les belles méditations métaphysiques auxquelles il s'abandonnait devant moi et dont les quelques lignes que je viens de transcrire donneront du moins le ton de solennité — un peu juvénile, je le confesse? Puis il revenait, en rougissant un peu, à quelque détail de vie pratique et bourgeoise, — comme de vérifier si la lampe à esprit-de-vin sur laquelle il faisait bouillir l'eau, pour notre grog du soir, brûlait d'une flamme assez nourrie; si l'eau-de-vie de kirsch, dont il réservait pour ses intimes une précieuse bouteille expédiée de Raon, n'avait pas trop diminué entre les mains de sa femme de ménage. Il avait gardé de sa province des habitudes d'installation domestique qui contrastaient, au moins autant que la sévérité de ses mœurs, que sa conscience scrupuleuse de savant et que sa foi religieuse, avec les à peu près de

mon existence d'alors. Ses parents, que je n'ai entrevus qu'une fois, pas assez pour rien connaître d'eux, sinon leur physionomie ouverte et réfléchie d'excellentes personnes, très naïves, mais très avisées, lui envoyaient toutes ses provisions, depuis son beurre jusqu'à son bois, et depuis son vin jusqu'à sa viande. Une cuisinière à la journée tenait son intérieur, auquel lui-même donnait la main, bravement et gaiement. Il m'est arrivé vingt fois de le surprendre qui remontait de sa cave, portant, dans un panier de fil de fer, les quelques flacons qui devaient suffire à sa consommation de plusieurs jours. Ou bien il était à ranger ses bûches de la semaine dans la soupente attenant à sa minuscule cuisine, de ces mêmes doigts qui, tout à l'heure, venaient de rédiger une note pour la *Revue Critique*, à laquelle il collaborait déjà ; de correspondre en allemand avec quelque illustre indianiste d'outre-Rhin, ou de promener l'archet sur le violon pour se préparer à la soirée bihebdomadaire chez les John Mitford, ses amis anglais dont il me parlait toujours.

— « John est venu à Paris, pour composer un grand ouvrage sur notre cabinet des mé-

dailles, » me disait-il; « c'est un archéologue de premier mérite, quoique je lui reproche, comme à tous les Anglais, de trop s'en tenir aux faits et de ne pas animer ses recherches par des théories. La science est morte, si l'imagination ne s'y mêle pas pour la vivifier... Mme Mitford, elle, est une artiste. Ah! la musicienne admirable !... J'y vais tous les mercredis et tous les samedis. Ils habitent un peu loin, à Passy, mais c'est un tel repos pour moi, après de longues séances à la bibliothèque, de trouver mon couvert mis à cette table autour de laquelle il n'y a que des visages qui me sourient : John, sa jeune femme, leur petit garçon Bobby et leur petite fille Mabel... Les enfants vont se coucher et elle et moi, nous commençons de jouer depuis neuf heures jusqu'à minuit quelquefois, elle au piano, moi sur le violon, pendant que John corrige les épreuves du premier volume de son ouvrage... Quand ils partiront, je serai bien seul... Il faudra que vous les connaissiez. Lui, est si bon, et elle, est si jolie !... »

III

Ce crayonnage, tout superficiel soit-il, de cette avenante physionomie de jeune savant suffira-t-il pour faire comprendre de quelle stupeur je demeurai saisi lorsque, sur la fin d'un jour noir de décembre, je vis entrer dans ma chambre ce sage et gai Charles Durand, les joues un peu creusées, le teint pâli, les traits altérés, enfin avec un visage si différent de l'accoutumé que je ne pus m'empêcher de m'écrier :

— « Est-ce que vous avez été malade, Charles? Vous avez l'air si étrange ... »

— « Ce n'est rien, » répondit-il, « je me suis un peu surmené ces temps derniers... C'est pour cela que vous ne m'avez pas vu... »

Nous étions restés, en effet, presque six semaines sans aller, moi, rue de Fleurus; lui, rue des Écoles. Il aurait eu le droit de me

reprocher ma négligence, au lieu d'excuser la sienne, car c'était moi qui lui devais une visite, et, d'ordinaire, son fonds de provincialisme le rendait, sinon susceptible, du moins méticuleux sur ce chapitre. Mais il avait bien pensé à compter les visites reçues et rendues ! Il continua, et un rien de rougeur lui montait à la joue, tandis qu'il parlait, d'une manière si contraire à toutes les données de son caractère habituel que, pour un peu, j'aurais douté de la réalité de son discours.

— « Il faut me distraire, voyez-vous, et j'ai pensé que votre amitié voudrait bien m'y aider... Nous sommes le 23, — c'est demain la veille de Noël... Êtes-vous engagé pour le réveillon ?... »

— « Nullement, » lui répondis-je, « et s'il s'agit de souper avec vous quelque part, j'accepte d'avance, quoique les restaurants du Quartier, cette nuit-là, soient terriblement bruyants... C'est une bousculade, une cohue... »

— « Aussi est-ce chez moi que je voudrais vous avoir à souper, » interrompit-il ; puis, avec une hésitation : « Vous me pardonnerez cette demande : vous avez bien une amie à

amener, et cette amie elle-même a bien une amie ?... »

— « J'en aurais une, » fis-je gaiement, « que je l'amènerais très volontiers souper avec nous, et une autre avec elle, d'autant plus que deux filles du quartier Latin dans votre cellule de philologue, ce serait un spectacle d'un haut pittoresque... Mais je n'ai pas d'amie depuis plusieurs semaines déjà, ni envie d'en reprendre... La dernière m'a trop fait souffrir. J'en suis, vis-à-vis d'elle, à l'état dont parle votre ami Henri Heine, très fier, comme les dix mille Grecs, de m'être illustré par ma fuite ! »

— « Mais, » insista Charles, sans sourire au rappel de cette boutade d'une légèreté toute germanique, « il doit pourtant y avoir dans le Quartier deux dames de votre connaissance qui seraient heureuses de réveillonner un peu mieux qu'avec des étudiants brutaux et bavards, deux petites ouvrières par exemple, que sais-je ?... »

J'admirais que, pour formuler cette immorale proposition, il employât des mots toujours si convenables : des « amies », des « dames ».

Le souvenir me vint subitement de deux créatures, lesquelles servaient de modèles à l'un des peintres qui fréquentaient alors le cénacle du Tabourey, Maxime Fauriel, le portraitiste aujourd'hui célèbre. Ces deux modèles étaient deux sœurs, jolies de visage, douces de manières, pas plus vertueuses qu'il ne seyait à leur profession et avec qui j'avais ces relations de l'ami de l'amant, charmantes dans tous les mondes quand elles sont sincères. Je les avais connues, liées pour de longs mois, l'une et l'autre, avec deux de mes camarades du Tabourey, et j'étais très sûr, d'abord qu'elles accepteraient volontiers, si elles étaient libres, de réveillonner en ma compagnie ; puis qu'elles ne détonneraient pas trop dans le décor un peu sévère où l'ermite de la rue de Fleurus se proposait d'inaugurer une nouvelle et très inattendue forme d'existence, — poussé par quels motifs ? Je me posais tout bas cette question à la minute même où je lui disais tout haut mon projet d'invitation :

— « Demain matin, je saurai si ces deux petites peuvent venir, et je vous en avertirai par un mot... »

— « Tâchez qu'elles viennent, elles ou d'autres... » insista-t-il sur un ton si énervé, si troublé, si peu en rapport avec son offre de fête galante, que j'entrevis ou crus entrevoir derrière ce programme d'amusement voulu et calculé un drame secret, une passion peut-être à oublier. — Une passion ? Mais pour qui ? Charles n'allait pas dans le monde. Sa démarche même auprès de moi révélait toute sa naïveté : il ne fréquentait aucun des rendez-vous de plaisir où un garçon de son âge aurait pu rencontrer des yeux et des sourires auxquels se prendre. Un instinct m'avertit que, s'il y avait quelque femme dans la vie du musicien philologue, ce ne pouvait être que cette Mme Mitford, la mystérieuse Anglaise dans l'intimité de laquelle un mari trop confiant lui permettait de vivre, et qu'il ne me faisait jamais connaître, tout en m'en parlant sans cesse. Et, vite, un roman se dessina dans mon imagination, ou plutôt plusieurs possibilités de roman : Charles se laissant aller à la séduction de la jeune femme, et le lui déclarant un jour ; celle-ci indignée et le consignant à la porte, — premier scénario. Celle-ci touchée de cet amour

et y cédant une fois, deux fois, pour être ensuite saisie de remords et rompre tout d'un coup, — second scénario. Ou bien encore la jalousie soudain éveillée du mari, et une rupture obligée dont le jeune homme essayait de se consoler, — troisième scénario. Bref, ma curiosité fut du coup excitée au plus haut point, et j'eusse été déçu pour mon propre compte si les deux petites Guémiot n'avaient pas été libres, — c'était le nom des deux modèles. — Elles étaient libres et répondirent au billet par lequel je leur avais transmis l'invitation de Charles par une épître collective dont je crois voir encore la signature : un « Irma » en tout petits et un « Zéphyrine » en très grands caractères ; et en *post-scriptum* cette dernière, qui était la cadette et la femme pratique de la famille, avait ajouté et souligné : « Vous savez, *en camarades...* » C'était de quoi rassurer mes scrupules sur l'étrange mission dont j'avais consenti à me charger. A vrai dire, j'en avais bien quelques-uns, que j'aurais eu honte de m'avouer seulement. Je traversais alors cette crise commune à tous les garçons auxquels manque un principe de certitude intérieure et

que la passion de l'indépendance a jetés dans un milieu de tout point hostile à leur atmosphère familiale. Je m'appliquais à sentir au rebours de mes instincts les meilleurs. Absurde et dangereuse manie qui n'était pourtant qu'une manifestation déviée d'un besoin très légitime, celui de me constituer dans la vérité personnelle de mes goûts et de mes idées... Et pourquoi le cacherais-je ? En montant le lendemain, veille de Noël, avec la blonde Irma et la brune Zéphyrine, l'escalier de Charles Durand, sous le regard scandalisé du concierge, j'étais fier de mon rôle de jeune homme déjà si lancé dans la vie facile qu'en vingt-quatre heures il avait pu découvrir deux compagnes de réveillon aussi jolies que les deux pauvres modèles. Mon Dieu ! Dans quel hôpital ou dans quelle échoppe auront-elles fini ? Mais qu'elles étaient fraîches et rieuses et gaiement gamines le long des marches cirées de cette maison respectable !

— « Vous savez, » leur avais-je dit, « mon ami n'est pas de la Bande... » La Bande, c'était Maxime Fauriel, c'étaient Claude Larcher, Jacques Molan, André Mareuil... C'étaient... A quoi bon évoquer cette légion de spectres, —

spectres de compagnons de plaisir qui sont morts, et quelques-uns misérablement, — spectres de confrères de la première heure auxquels je ne peux penser sans que le vers poignant du poète me revienne au cœur :

Dans des amis vivants je me suis vu mourir...

Mais ni les trahisons du sort ni celles des âmes n'avaient encore entamé cette solidarité de nos vingt ans, et, pour les deux petites Guémiot, comme pour moi, ces mots cabalistiques : « la Bande ! » représentaient uniquement des heures de libre fantaisie goûtées en commun cordialement et insouciamment. Aussi eurent-elles toutes deux un hochement de tête d'une mutinerie un peu triste pour répondre.

— « On est des dames quand on veut, » avait dit Irma, « et puisque c'est *en camarades*... »

— « Ça nous rappellera le temps où nous posions chez le vieux***, » et Zéphyrine avait nommé un des artistes les plus sévères de l'Académie des beaux-arts. « Tu sais, » avait-elle ajouté en se retournant vers moi, — je crois revoir sa souple taille si gracieusement cambrée sur la rampe, — « c'est moi la Géométrie, dans sa

grande machine du Salon, il y a deux ans... et Irma, c'est l'Histoire... La Géométrie, et allez donc!... L'Histoire, et allez donc ! » Et elle imitait le geste du pied et de la main des quatre filles Marasquin dans *le Mari de la débutante*, l'adorable comédie de Meilhac et d'Halévy que nous étions allés voir, elles, Fauriel, Larcher et moi cinquième, l'hiver précédent. Cette évocation était d'autant plus irrévérencieuse qu'à l'instant même où le pied et la main du modèle esquissaient cette pantomime d'un demi-cancan, le musicien-philologue, qui nous épiait sans doute, ouvrait lui-même sa porte. C'était comme si l'impertinent salut de la rieuse Zéphyrine lui eût été adressé tout spécialement. Il en demeura interloqué, les yeux écarquillés derrière ses lunettes, le sang de la timidité à ses joues, et sa voix était presque étouffée d'émotion pour me dire :

— « Voulez-vous me présenter à ces dames, que je les remercie d'avoir accepté mon invitation sans plus de cérémonie?... »

IV

L'étrange garçon, et comme je sentis, dès les premiers instants, que mon hypothèse sur lui s'était trompée et qu'il n'avait nullement l'idée de chasser, comme dit le proverbe, un clou par l'autre, et de courtiser une fille facile pour oublier quelque femme aimée secrètement et malheureusement, cette Mme Mitford, par exemple, dont je l'avais soupçonné d'être épris! Et comme mes deux compagnes, venues là en aventurières d'atelier, sans but, sans projet, pour passer une soirée libre, manger à leur faim, boire à leur soif et, si le cœur leur en disait, aimer à leur guise, sentirent aussi qu'elles étaient en présence d'un être tout à fait différent des convives de leurs soupers ordinaires! Je les vois encore, assises dans le cabinet de travail, leurs chapeaux et leurs manteaux ôtés, des blouses rouges de soie molle autour de leurs

jeunes bustes, regardant les bibliothèques bien rangées, la table à écrire soigneusement tenue, le pupitre à musique, le violon dans sa boîte, les gravures pendues au mur, et qui étaient des vues du Forum, du Panthéon, des temples d'Agrigente et de celui de Ségeste; me regardant, regardant notre hôte ; — et elles étaient si dépaysées qu'elles n'osaient trop ni causer ni rire. Lui-même paraissait à peine s'apercevoir de notre présence. Il m'avait bien demandé, en insistant, de venir à dix heures précises pour faire connaissance avant le souper, que nous avions, d'un commun accord, fixé à onze heures. Cette combinaison nous permettrait, si les demoiselles Guémiot avaient cette fantaisie, d'aller à Saint-Sulpice, l'église la plus voisine, entendre les chants de la messe de minuit. Il nous expliqua de nouveau ce religieux projet de fin de soirée avec un sérieux qui n'étonna pas trop les deux modèles, mais qui m'étonna, moi, plus encore que le reste. Je savais que Charles était pieux, presque dévot. Et, qu'il mélangeât avec cette désinvolture un acte, pour lui aussi grave que l'audition d'un office, à une partie de ce genre, cela me paraissait un paradoxe égal à la

présence, rue de Fleurus, des deux créatures qui répliquaient, avec ce fonds de vague religiosité romantique si fréquent chez les filles :

— « Quelle bonne idée ! Nous avons toujours voulu entendre la messe de minuit à Paris, et, depuis cinq ans que nous y sommes, nous n'avons jamais pu... »

C'était Zéphyrine qui parlait.

— « L'année dernière encore, Max nous l'avait promis, » disait Irma, « et puis, on avait son petit plumet, et alors !... »

— « Est-ce que vous attendez quelqu'un d'autre, Charles ? » interrogeai-je à mon tour. Je remarquais que notre hôte ne cessait guère, depuis notre entrée, de consulter la pendule. Ma question le touchait, sans que je m'en rendisse compte, à une place très sensible, et il fut réellement décontenancé pour me répondre :

— « Mais non, je n'attends personne... »

Et comme pour donner un démenti à cette dénégation, prononcée d'un accent qui en dénonçait seul l'inexactitude, voici qu'un coup de sonnette retentit, trop franc et trop prolongé pour qu'il ne parvînt pas d'un visiteur habituel,

et accueilli par Charles avec trop de confusion pour qu'en dépit de sa phrase de tout à l'heure il ne fût pas convaincu d'avoir compté sur ce visiteur.

— « Je ne sais pas qui peut bien venir si tard, » balbutia-t-il cependant, en soulignant son mensonge par cette maladroite excuse : « Vous permettez ?... »

— « C'est sa bourgeoise qui vient le surprendre, » dit tout bas Irma en clignant de l'œil. « Ça va être drôle... »

— « Mais non, » fit Zéphyrine, « il aurait fermé la porte... »

Charles, en effet, avait laissé derrière lui grande ouverte la porte de son cabinet, lequel donnait sur l'antichambre, si bien que nous pouvions voir distinctement la personne qui venait de sonner ainsi, et que cette personne, de son côté, voyait distinctement le groupe suspect que nous formions autour du feu, mes deux compagnes au corsage rouge et moi-même. Le nouveau venu — c'était un homme —montra, sous la lumière de la lanterne à gaz qui l'enveloppa tout entier, un visage d'abord souriant, puis soudain étrangement embarrassé.

Les quelques mots qu'il échangea avec Charles furent prononcés à mi-voix. J'en entendis assez pour savoir que les deux interlocuteurs se parlaient en anglais, et je devinai aussitôt que cet inconnu était John Mitford lui-même.

— « Le mari! » songeai-je. « Charles a fait venir le mari; pourquoi? Pour lui faire croire qu'il a une maîtresse? Mais alors, c'est qu'il est l'amant de la femme : ce n'est pas mal joué pour un débutant... L'idée ne peut pas venir de lui... Elle doit être de la femme... Pauvre Charles! si cette Mme Mitford est une rouée de cette espèce, il est entre bonnes mains... »

Lorsque je vais, recherchant dans mes souvenirs, les preuves trop fréquentes de ma dangereuse tendance à voir la réalité sous l'angle imaginatif, au lieu de me soumettre humblement, mais sûrement, à la stricte observation des faits, je ne manque jamais de me rappeler cette porte ouverte, cette antichambre éclairée, ces deux hommes en train de causer à deux pas, les deux pauvres modèles qui regardaient sans comprendre, et la soudaine poussée de ce soupçon. Il fit aussitôt certitude dans mon esprit. Et pourtant que de signes auraient pu,

dès ce moment et sans aucun autre incident nouveau, me prouver que je suivais de nouveau une fausse piste et que ce quatrième scénario de roman n'était pas plus exact que les trois autres! Une visible contrariété était empreinte sur ce transparent visage d'un Anglais trop simple pour dissimuler. Ce n'était point là une physionomie de mari jaloux qui découvre que le rival soupçonné par lui a une maîtresse. Une non moins visible douleur était empreinte sur la face tout aussi transparente de Charles. Ce n'était point là non plus une physionomie d'amant ingénieux qui dépiste une jalousie redoutable, et quand John Mitford — car c'était bien lui — se fut retiré en s'excusant et que nous nous assîmes tous les quatre à la table du réveillon, cette douleur ne cessa pas une minute de contracter les traits de notre hôte, qui ne fit plus aucune allusion au visiteur inconnu. Sa mélancolie était si profonde qu'elle finit par frapper même nos inconscientes compagnes de souper. Était-ce l'attendrissement du vin de Champagne? Était-ce celui de la pitié? L'un et l'autre sentiment voisinent si vite chez la quasi-grisette que reste toujours un modèle. Vers la

fin du repas, il me sembla que les prunelles noires de la caressante Zéphyrine se faisaient bien tendres pour regarder Charles, et durant le temps que nous mîmes à nous rendre à l'église, le long du trottoir désert de la rue Bonaparte, nous pûmes, sa sœur et moi, la voir qui s'appuyait avec une insistance bien tentante sur le bras du jeune homme !

— « Eh bien ?... » dis-je à Irma, qui, elle, demeurait fidèle au programme et me donnait le bras en camarade ; et je lui montrais le couple qui nous précédait sans plus de commentaire.

— « Eh bien ?... » fit-elle en riant, « je crois qu'elle est en train de prendre un béguin pour ton ami. C'est tout naturel : il est si comme il faut, si distingué... »

— « Et lui ? » demandai-je, « crois-tu qu'elle lui plaise ?... »

— « Lui, » répondit cette fille, « il est amoureux, cela se voit de reste, mais d'une autre, et il n'a qu'une idée en ce moment : c'est de se débarrasser de nous. »

— Pourquoi m'a-t-il demandé de vous inviter, alors ?... »

— « Est-ce que je sais, moi? » reprit le modèle en haussant ses fines épaules. « Pour rendre cette autre jalouse, peut-être? Je parierais cent sous que le monsieur qui est venu tout à l'heure est le frère, le mari ou l'amant de cette femme, et qu'il doit lui raconter qu'il a trouvé ton ami réveillonnant avec nous?... »

— « Vous ne vous fâcherez pas si je vous répète ce que cette petite Irma s'imagine sur votre compte? » disais-je à Charles une heure et demie plus tard, quand nous nous retrouvâmes seuls sur les pavés inégaux de la rue du Faubourg-Saint-Jacques, où demeuraient classiquement les deux modèles. Nous avions assisté en leur compagnie à la messe de minuit. Je dois reconnaître qu'elles avaient prié avec autant de ferveur naïve que si elles n'eussent pas été des fantaisistes de l'amour, en quotidienne brouille avec le cinquième commandement. Puis nous les avions reconduites en voiture, mais la froideur du philologue avait-elle déconcerté le caprice naissant de la sentimentale Zéphyrine, ou bien celle-ci jugeait-elle plus adroit de jouer de son côté l'indifférence?

Toujours est-il que, pendant le trajet, ils n'avaient pas échangé dix mots et qu'ils s'étaient quittés devant la porte de la maison meublée, comme nous nous quittions, Irma et moi-même, sans la moindre promesse de se revoir et en se touchant seulement la main. L'issue vertueuse de notre équipée nocturne m'était alors apparue, à mesure que nous remontions, à pied maintenant, vers le boulevard de Port-Royal, comme un peu ridicule, mais encore plus énigmatique. J'étais à l'âge où, n'ayant pas encore souffert vraiment, on ne craint pas de satisfaire à tout prix sa curiosité, quitte à meurtrir le cœur d'autrui par de directes inquisitions. Je n'eus pas plus tôt redit à Charles, avec la gaucherie brutale de la jeunesse, l'hypothèse de la malicieuse Irma, que je le vis s'arrêter ; il me prit le bras, et me le serrant avec force :

— « Vous ne l'avez pas crue, n'est-ce pas ? » me demanda-t-il avec une véritable angoisse ; « vous n'avez pas pensé de moi que j'étais capable d'une telle infamie, et envers qui !... »

— « Je ne crois rien, » lui répondis-je, « sinon que je vous ai fait de la peine sans le savoir et que je vous en demande pardon... »

— « Non, » reprit-il, « ce n'est pas vous qui me faites de la peine. » Et, mettant ses mains devant son visage, il éclata soudain en sanglots, en répétant : « Ah ! mon ami, je suis bien malheureux, bien malheureux ! »

Cette brusque explosion d'une douleur passionnée me remua si profondément que d'instinct, et par pitié, cette fois, non plus par curiosité, je m'écriai, pensant tout haut :

— « C'est donc vrai ! Vous aimez Mme Mitford ?... » A ce nom, il me prit de nouveau le bras pour m'empêcher de continuer ; puis, comme je lui répétais : « Pardon une seconde fois, Charles ; je vous ai encore fait de la peine ? »

— « C'est trop naturel, » dit-il, « vous ne savez pas. Et vous avez compris que c'était John tout à l'heure, naturellement, quoique vous ayez eu la discrétion de rien me demander. Oui, » ajouta-t-il après un silence, et comme si cette confession était un besoin de tout son être en cette nuit, « j'aime Mme Mitford. »

— « Et elle vous aime aussi, » repris-je moi-même après un autre silence. Je venais d'aper-

cevoir, dans une pleine lumière d'évidence, devant les larmes de mon ami, le mot de l'énigme vainement cherché depuis ces quarante-huit heures. « Et vous avez organisé cette partie pour vous faire surprendre par le mari, » continuai-je... « Il devait venir ; vous l'attendiez. Vous avez pensé qu'il dirait tout à sa femme, et que cela mettrait quelque chose d'irréparable entre elle et vous, parce qu'elle va croire que vous avez une maîtresse ? »

— « Ah ! » répondit-il, « vous m'avez deviné... Mais je ne me doutais pas que ce serait si dur ! Que va-t-elle penser de moi ? Et comment oser la revoir, maintenant qu'elle ne m'estime plus comme avant ? »

V

Il y avait dans ce douloureux et naïf soupir toute l'inconséquence d'une résolution d'amoureux qui veut et qui ne veut pas quitter celle qu'il aime, qui s'exalte jusqu'aux plus héroïques sacrifices et retombe aussitôt aux plus lâches abandons de la conscience. Aujourd'hui, je sourirais d'entendre un jeune homme prononcer une telle parole et j'en tirerais cette ironique et indulgente conclusion : « Demain, ce garçon qui a prétendu rompre avec cette femme pour toujours, avant la faute, sera chez elle, à lui raconter son suprême effort de vertu, et ils n'auront fait tous deux que hâter l'inévitable chute !... » Oui, je raisonnerais ainsi et j'aurais bien des chances de n'avoir pas tort. Car les âmes d'une certaine qualité de romanesque sont rares. Il en existe pourtant, et Charles Durand, mon camarade de la Sorbonne, ce

futur membre de l'Académie des inscriptions, — s'il eût vécu, — ce collaborateur à vingt-cinq ans de la *Revue Critique* et d'autres journaux de la même gravité, était une âme romanesque! Taine cite quelque part avec admiration un mot du mathématicien Franz Wœpke, plongé, lui aussi, dans des études entièrement abstraites et techniques : « J'ai pris la vie par son côté poétique... » Quand j'ai lu cette phrase, elle ne m'a point paru singulière. L'exemple du philologue de la rue de Fleurus m'avait trop montré que cet effort de science, en défendant l'être intime, à vingt-cinq ans, de tout contact avec la réalité, peut lui conserver une entière énergie au service de ses rêves et de ses sentiments. Le fait est qu'au lendemain de cette nuit de Noël, employée d'une manière si invraisemblable en plein quartier Latin de 1873, je recevais un billet de Durand m'annonçant qu'il partait pour Raon-en-Montagne le jour même, et qu'il irait, de là, travailler en Allemagne. Le fait est aussi qu'il n'avait pas revu Mme John Mitford quand nous nous retrouvâmes six mois plus tard. L'archéologue anglais et sa femme avaient eux-mêmes

quitté Paris sans que le travail sur le médaillier de la Bibliothèque nationale fût fini, ce qui prouve que la jeune Mme Mitford n'était guère moins romanesque de son côté que son romanesque amoureux, et qu'elle avait dû éprouver, de la révélation apportée par son mari sur les mœurs de Charles, un chagrin à ne plus pouvoir supporter le séjour de la petite maison de Passy où elle s'était laissée aller à aimer mon charmant ami. Je gagerais, sans en rien savoir, qu'elle n'a pas emmené en Angleterre le piano sur lequel couraient ses doigts tandis que Charles — celui qu'elle appelait sans doute le perfide Charles — l'accompagnait sur le violon... Émouvante et pure idylle, où les mélodies de Beethoven, de Schumann, éveillaient en eux, à leur insu, le délicieux et mortel tourment d'amour ! Et il faut que la jolie Anglaise en ait été touchée à une profondeur singulière pour avoir gardé à la mémoire de mon ami la rancune dont le hasard m'a donné la preuve cette année. C'est l'épilogue ironique de cette véridique histoire où j'ai été acteur, mais si peu *et quorum pars parva fui*, — pour parler comme eût parlé mon camarade dans ses

instants d'inoffensif pédantisme. C'était au mois de juin dernier. Je me trouvais à Oxford, où je donnais une lecture, et je profitais de l'occasion pour renouer quelques bonnes relations d'autrefois, interrompues par l'absence. Je me revois entrant dans le salon du *provost* d'un des vieux collèges, — un de ces adorables salons, comme il y en a là-bas, tout meublé avec la joliesse raffinée du luxe le plus moderne ; et la fenêtre à meneaux ouvre sur le chevet d'une chapelle du quatorzième siècle, entourée de hêtres centenaires et d'un gazon vert où les pierres marquent le lieu de repos de quelques *fellows* du temps de Chaucer. Le maître et la maîtresse de ce vénérable et coquet asile ne m'avaient pas revu depuis quatorze ans. Ils ne me reconnaissent pas. Je me nomme. Toute la cordiale chaleur de l'hospitalité anglaise me rit dans leurs yeux, et l'excellent *provost* me dit cette phrase dont j'ai encore le son dans l'oreille et le sursaut dans le cœur :

— « Permettez-moi de vous présenter à une de nos bonnes amies, Mme John Mitford... »

Je me retourne, et j'aperçois, assise dans un fauteuil près de la table à thé, une femme d'en-

viron quarante-cinq ans, grisonnante, le teint plombé par la maladie de foie, mais dont la beauté ancienne se reconnaissait à la délicatesse de ses traits, de sa bouche surtout, si fine avec un pli amer. De ma vie je n'oublierai la stupeur décontenancée du *provost* et de sa femme à voir leur visiteuse se lever, au seul prononcé de mon nom, me saluer à peine et prendre congé d'eux avec une si visible résolution d'éviter le nouveau venu, que tous deux crurent devoir s'en excuser.

— « Cette pauvre Mme Mitford est un peu souffrante aujourd'hui, je crains... » disait la femme du *provost*.

— « Elle est très *particulière*, vous savez, » insistait-il lui-même en employant le presque intraduisible mot de son pays. Et les deux braves gens ne savaient par quelles paroles me supplier de ne pas être offensé. Comment eussent-ils soupçonné que de se trouver ainsi brusquement face à face, et par le plus inattendu, quoique aussi le plus naturel des hasards, avec le meilleur ami de Charles Durand avait causé un intolérable saisissement à celle dont ce pauvre Charles avait évidemment été

le secret et inguérissable amour? Il avait dû jadis tant lui parler de moi... Et je me suis demandé bien souvent depuis si j'ai bien agi en n'essayant pas de la revoir et de lui raconter l'histoire que je viens d'écrire. Et maintenant que ces souvenirs sont fixés sur le papier, je me répète ce que je me disais en commençant : Les lira-t-elle? Dois-je souhaiter qu'elle les lise jamais et qu'elle sache du moins, sous ses cheveux gris, combien elle a été aimée sous ses cheveux blonds, de quel délicat et scrupuleux amour, par celui à qui elle en veut encore? Oui, elle ne lui a pas pardonné. — Je l'ai trop senti à son regard! Mais quelle tendresse dans ce ressentiment, et qui ne voudrait l'avoir inspiré?...

Décembre 1897.

L'OUTRAGÉ

A Robert L'Huillier

I

Tandis que le gardien du cimetière refermait la porte en fer de la petite chapelle au fronton de laquelle se lisaient les mots : *Famille Machault-Gontier*, Michel s'arrêta une minute à regarder cet enclos funèbre de Passy, saisissant de grâce dans la mélancolie, par cet après-midi d'automne bleuâtre et voilé, vaporeux et transparent. On était au 3 novembre, — exactement au lendemain du jour des Morts, — en sorte que les fleurs apportées la veille et l'avant-veille paraient de tous côtés les tombes de corolles encore toutes fraîches. Ce n'étaient que roses grandement ouvertes, violettes à peine froissées, chrysanthèmes largement épanouis. D'autres fleurs, demeurées vivantes sur leurs tiges, celles-là, géraniums rosés, blanches anthémis, rouges salvias, brillaient d'un éclat plus vif dans les bordures des allées, où

un souffle de vent, tiède et doux, faisait parfois pleuvoir des feuilles d'or. Ces feuilles d'automne glissaient dans l'air humide, détachées d'un groupe de tilleuls amaigris par le voisinage des hauts cyprès noirs. Après avoir erré quelques secondes au gré de la brise, elles s'abattaient, comme des papillons blessés, sur la pierre des petits édicules funèbres ou parmi ces fleurs, et ce qui achevait de donner à ce cimetière ce charme intime qui le distingue des autres nécropoles de Paris, — ces caravansérails de la mort, — c'était, à deux pas, la vie toute proche : en face, les populeuses avenues qui contournent le mur de soutènement en contre-bas ; — les deux grêles tours grises du Trocadéro surplombant à droite, à gauche une coupée de maison avec ses fenêtres entr'ouvertes derrière lesquelles apparaissait un buste de femme, une tête d'enfant...

Quoique ce pèlerinage de Michel Gontier au caveau où reposaient son père et sa mère lui fût rendu plus émouvant par les circonstances particulières où il l'accomplissait, il ne put empêcher que la poésie de cette oasis mortuaire n'agît sur ses nerfs malades. Du moins sa physio-

nomie, tout à l'heure crispée jusqu'à la dureté, parut se détendre dans une rêverie, comme si au lieu des quarante ans bien passés dont son masque portait l'empreinte, il eût eu et son âge et son âme d'autrefois, quand il venait, à la même date, rendre visite à la même chapelle, attendri sans amertume, ému sans rancœurs, n'ayant pas subi encore la cruelle épreuve dont la tristesse habituelle de sa physionomie disait les ravages : — la trahison de sa femme avec son meilleur ami. S'il était venu, cette année-ci, prier dans sa chapelle de famille le 3 novembre, au lieu d'y venir le 1 ou le 2, c'est que cet ami, mort onze mois auparavant, était enterré dans ce même cimetière. Michel avait appréhendé, comme une douleur au-dessus de ses forces, la rencontre de celle qui avait porté son nom et qui était maintenant la veuve de *l'autre*... Cette rencontre n'avait pas eu lieu. Il ne savait pas où était la tombe de cet autre, et cet homme malheureux oubliait un instant l'âcreté de ses émotions devant la douceur automnale de ce paysage associé si longtemps aux plus pures piétés de son enfance et de sa jeunesse ..

Cette espèce d'apaisement dans la contem-

plation ne devait pas durer. Michel avait cru parer à toutes les surprises en évitant de se trouver face à face avec Jeanne, — c'était le nom de la femme indigne à laquelle, par la plus insultante des magnanimités, il avait laissé épouser son complice. — Il ne s'était pas assez défié de lui-même, ni de la maladive et passionnée curiosité qui le rongeait depuis que son ancien ami reposait là. Il allait suffire du bavardage d'un personnage, certes bien étranger au mystère de cette catastrophe intime, pour rouvrir en lui cette blessure de curiosité, et pour lui arracher une question qu'il s'était juré de ne pas poser, comme il s'était juré de ne pas chercher à savoir où se trouvait la tombe de l'ami félon. Il avait trop peur de ne pouvoir résister à cette inexplicable et poignant désir, tout mêlé de haine et d'affection blessée, et dont il ne s'estimait pas : celui d'aller s'en repaître les yeux ?... Ce fut irrésistible et rapide comme une chute dans un abîme, — et très simple.... Le gardien avait fini de fermer la petite chapelle, et avec cette familiarité goguenarde qui se développe par la plus étrange des anomalies chez tous les hommes mêlés, de près ou

de loin, aux choses des funérailles, il engagea une conversation avec le visiteur. Mais n'était-il pas trop naturel qu'il prît l'immobilité de Michel pour un signe d'admiration ! Avec sa joviale et paisible face de fonctionnaire, avec sa carrure de santé dans son confortable uniforme à boutons d'argent, ce brave père Bonnet avait l'orgueil de « son cimetière », de « ses fleurs » et de « ses morts ». Ce macabre domaine, où il évoluait depuis qu'il avait quitté le service, lui représentait un bon logement, le pain de ses vieux jours, le bien-être des siens. Il avait, dans ses prunelles bleues et dans son sourire, quand il regardait autour de lui, la béatitude d'un rentier en train de manier ses valeurs nominatives, et croyant faire écho aux pensées du visiteur, il commença :

— « Vous l'admirez, monsieur. C'est le plus joli de Paris, et j'ose dire le mieux tenu... Encore, n'est-ce pas *son* beau moment... Tenez, monsieur, vous voyez ces clématites à gauche, là. Ce n'est rien aujourd'hui, dans quinze jours ce sera comme une toison de laine... Et puis, monsieur le sait d'ailleurs, puisque les parents de monsieur avaient choisi leur place ici, chez

nous, c'est tous du monde comme il faut... Tous des gens bien... Il y en a de mes collègues qui disent qu'*il* est trop petit. Et moi, je dis : c'est *sa* chance, comme qui dirait *son* chic... Et, d'abord, on n'y donne plus de concessions, ou quasi plus... Ceux qui en ont et qui ne peuvent pas les employer font de bonnes affaires à les revendre, je vous le promets... Ça se comprend. Quand on aime ses défunts, on a du plaisir à savoir qu'ils sont bien en paix et à les tenir là, tout près de chez soi. Aussi, monsieur, » et il eut un rire discret, « vous me croirez si vous voulez, nous refusons du monde tous les jours... »

— « Alors, » demanda Michel, que la seconde partie de cet étrange boniment avait fait légèrement tressaillir, « il y a eu beaucoup de ces ventes de concessions, ces dernières années ? »

— « Hé ! pas mal, » répondit le gardien. « J'ai vu des deux mètres de terrain qui avaient été payés mille francs être revendus deux mille cinq cents et deux trois mille... Une supposition. Vous avez fait faire un caveau ici, et puis vous quittez Paris, vous allez vous établir

à la campagne... Vous ne vous souciez plus d'être enterré chez nous, vous n'êtes pas fâché de rentrer dans votre argent avec du bénéfice... C'est bien légitime, n'est-ce pas ? »

Michel Goutier sembla hésiter une seconde, puis d'une voix où passait un tremblement :

— « Est-ce que vous vous rappelez si un M. Jules Bérion n'a pas acheté un terrain dans ces conditions-là, depuis que vous êtes ici ? »

— « Jules Bérion ? » fit le gardien, cherchant dans sa mémoire. Et il répéta : « Jules Bérion ?.. Attendez... Parfaitement... Un grand, brun, très maigre... Ah ! monsieur, il avait l'air bien malade quand il est venu !... Je me souviens maintenant. C'est même moi qui lui ai conseillé la place qu'il a choisie. Il n'a pas tardé à y être mis... Il y a des mourants qui ont de ces idées. Nous en voyons qui veulent avoir tout arrangé eux-mêmes. Ils ont raison. Ça épargne tant de tracas à ceux qui restent ! M. Bérion a eu son terrain pour pas trop cher. Une vraie occasion, avec le monument tout fait. C'était une dame russe qui se l'était construit, et puis elle s'en est dégoûtée... Voulez-

vous le voir ? Il n'est pas très loin, tenez, de ce côté. »

— « Je vous remercie, » dit Michel avec une brusquerie singulière, et, saluant de la main son interlocuteur, il s'enfonça dans l'allée précisément opposée à la direction que celui-ci venait de lui montrer.

— « Monsieur, » cria le brave homme, pourtant décontenancé par ce soudain changement d'attitude. « Monsieur ! si vous voulez sortir du cimetière, c'est à droite qu'il faut tourner, à droite ! » Puis, comme il vit que Michel ne tenait aucun compte de son indication, il haussa les épaules avec la profonde philosophie d'un homme habitué aux excentricités qui pullulent autour des cérémonies funèbres, et il reprit sa ronde en marmonnant :

— « Qu'est-ce que cela peut bien lui faire que la concession Bérion ait été achetée à une dame russe ? Il a l'air un peu fou, ce monsieur... Il va se perdre... Bah ! il se retrouvera vite, et plus il y a de monde dans le cimetière, plus ça gêne ces brigands de voleurs de fleurs. »

II

Les voleurs de fleurs, qui faisaient l'objet constant de la pensée du père Bonnet, surtout au lendemain du 2 novembre, auraient enlevé par brassées toutes les roses, toutes les violettes et tous les chrysanthèmes épars sur les tombes, que Michel Gontier ne les aurait même pas vus, tant la réponse, en apparence si insignifiante, du gardien à sa question l'avait touché à un point douloureux de son être le plus intime. Son subit départ dans l'allée, loin, bien loin de l'angle du cimetière où reposait Jules Bérion, avait été ce sursaut en arrière, cette fuite incontrôlable, presque animale, que connaissent trop ceux qui ont, comme lui, subi des années durant le lancinement d'une idée fixe et secrète. Ils ont mal à en crier, quand une rencontre, — moins que cela, une phrase, — moins que cela, un nom, écorche en eux ce point caché de leur

âme, comme à vif et toujours saignant. Le doux et paisible après-midi d'automne continuait d'envelopper toutes choses de son atmosphère bleue et voilée, la tiède brise, de secouer une par une les feuilles d'or qui tournoyaient lentement dans l'air humide ; les géraniums et les anthémis, de marier leurs bouquets ; les cyprès, de frémir, et les bruits de la grande ville, de déferler autour de l'asile funèbre comme autour d'un ilot de silence et de paix. L'ancien ami de Jules Bérion avait du coup perdu et la notion de l'heure qu'il était, et du ciel qu'il faisait, et de tout, excepté de ceci, que l'homme dont la trahison l'avait tant fait souffrir avait voulu dormir son dernier sommeil là, tout à côté du caveau où lui-même, Michel Gontier, reposerait un jour.

— « Il l'a *voulu*, *voulu*, » se répétait-il en allant droit devant lui et prenant les allées les unes après les autres. « Ce n'était donc pas ce que j'ai cru, l'exécution machinale d'un projet consigné dans un testament oublié autrefois, quand nous venions ici ensemble et qu'il me disait son intention d'avoir son tombeau près du mien... *Son tombeau près du mien !...* » Il se

répétait cette parole, qui lui rappelait ses conversations de jeunesse dans ce même endroit avec celui qu'il avait aimé comme un frère, et qui lui avait été un tel bourreau. « Et Jeanne l'a permis !... Elle ne s'est même pas dit que même ces pauvres visites à cette chapelle me fussent rendues douloureuses ! Ils trouvent donc qu'ils ne m'ont pas fait assez souffrir !... »

Il se parlait ainsi, et les visions où se résumait cet horrible drame domestique s'évoquaient devant lui, aussi nettes, aussi précises que si la trahison avait daté, non pas de huit années, mais d'hier, mais d'aujourd'hui. Certaines extrémités de douleur morale empoisonnent toute l'âme, dans toutes ses pensées, comme le diabète empoisonne tout le corps, dans toutes ses cellules. La vie en est corrompue dans ses sources mêmes, et détruite cette force plastique qui refait les tissus nouveaux et referme les plaies. Depuis le jour, si lointain pourtant, où il avait surpris le secret de la liaison criminelle entre son ami et sa femme, jamais Michel Gontier n'avait pu guérir...

Tout en marchant, en courant presque entre les tombes, il se revoyait à cette époque, et

comme il était jeune d'idées, léger de cœur, alerte à la vie avant la hideuse révélation. Ah! Il se doutait si peu, une demi-heure, un quart d'heure seulement, cinq minutes avant, qu'il touchait à l'instant tragique de sa vie! Il était sorti après le déjeuner, ce jour-là, en disant à sa femme qu'il ne rentrerait qu'au soir. Il avait gagné, de la rue de Monceau, qu'ils habitaient, le faubourg Saint-Honoré, puis les Champs-Élysées, pour jouir du beau soleil de printemps dont il se rappelait l'impression grisante, — sa dernière impression vraiment heureuse! — Le plus vulgaire des motifs, l'oubli de son porte-monnaie, l'avait, à un moment, ramené chez lui. Il avait ouvert la porte avec sa clef, sans sonner, et il avait reconnu dans l'antichambre, d'où le valet de pied se trouvait absent, la canne et le pardessus de Jules Bérion. « Quelle chance! » s'était-il dit, « je vais l'emmener avec moi! » Il avait passé de cette antichambre dans sa chambre à lui d'abord, par un couloir de côté, sans que personne dans la maison sût sa présence. Pour gagner le petit salon, il lui fallait traverser la chambre de sa femme. La porte qui séparait ces deux der-

nières pièces se trouvait par hasard simplement poussée, en sorte qu'il l'avait tirée sans que le bruit du loquet avertit les deux imprudents, qui, se croyant bien assurés dans leur tête-à-tête, se parlaient à voix haute en ce moment et se tutoyaient. Quand Michel avait entendu la voix de Jules disant à Jeanne ce *tu* dénonciateur, il n'avait pas eu la force de soulever la portière et d'apparaître. Il avait écouté toute leur conversation. Combien de temps? Il ne savait pas. Et c'est là, immobilisé d'horreur contre le chambranle de cette porte, pâle à croire qu'il allait mourir, que cette femme l'avait trouvé quand, plus tard, elle avait voulu passer elle-même du salon chez elle après avoir dit adieu à son amant. Michel avait encore dans les oreilles le déchirement du cri qu'elle avait poussé en le voyant, comme il s'entendait lui-même dire d'une voix sourde qu'il ne se connaissait point :

— « N'ayez pas peur. Si je ne vous ai pas tués tout à l'heure, vous et lui, je ne vous tuerai pas... » Et comme elle ébauchait un geste de protestation : « N'essayez pas de mentir non plus. Ne vous défendez pas. J'ai tout entendu...

Restez ici. Je vous ferai connaître ce que j'ai décidé... »

Cette décision, il en retrouvait l'image maintenant dans une autre des visions qui se représentaient à sa mémoire... Il s'apercevait, quelques mois après la hideuse découverte, — le temps d'arranger un de ces divorces où les vraies causes se dissimulent derrière des prétextes dont le monde fait semblant d'être la dupe, — oui, il s'apercevait, en mer, un matin, accoudé sur le bastingage du paquebot à bord duquel il venait de s'embarquer pour entreprendre le tour du monde ; et il regardait s'enfoncer derrière lui la côte de la France, de cette France où il laissait la femme infidèle et le suborneur, libres de s'aimer, de s'épouser, de refaire leur vie. Il n'avait voulu ni les frapper ni leur pardonner. Il avait voulu les humilier par une de ces générosités qui sont la plus cruelle des vengeances à l'égard de ceux qui les subissent, quand ils en sentent le mépris... Mais ceux-là le sentaient-ils ? C'était la question que le mari outragé se posait avec des retours furieux de violence et de colère, tandis que le

bateau allait, allait toujours, de son mouvement uniforme et irrévocable. En se rangeant à ce parti pris dès le premier jour, Michel n'avait pas cédé à la faiblesse. Ancien officier, n'ayant démissionné que tard dans sa jeunesse et au moment de son mariage, il avait fait la guerre aux colonies, et il se sentait capable des plus viriles énergies. Il n'avait pas davantage obéi à la crainte du scandale mondain. C'était, de toute façon, un homme à caractère, plutôt farouche et d'un entier dédain de l'opinion. Il n'avait pas non plus cessé d'aimer Jeanne, d'une passion à laquelle il se serait trop méprisé de succomber, car c'était maintenant, cet amour, l'abominable frémissement de désir haineux qui injecte, dans le cœur d'un homme épris d'une créature indigne, une brûlante sanie d'ulcère. Non. Ce qui l'avait conduit à cette solution, si peu conforme, semblait-il, à sa bravoure personnelle, à ses justes révoltes, à ses cuisantes jalousies, ç'avait été quelque chose de presque inintelligible à lui-même, comme le brisement d'un ressort dans son être, qui lui avait rendu l'action impossible vis-à-vis de cette femme et vis-à-vis surtout du faux

ami. Devant la perfidie soudain révélée de ce compagnon de son enfance et de sa jeunesse, il avait éprouvé cette espèce de nausée d'horreur qui est une des formes du désespoir. Certaines vilenies, si monstrueuses que nous ne les eussions pas crues possibles, font comme défaillir notre indignation. Du moment que ces choses sont, à quoi bon lutter contre elles? Tout le sang de Bérion, répandu devant lui, Michel, aurait-il effacé la souillure dont leur amitié était salie, même dans leur passé, à ne l'en plus jamais laver? C'est le : « Et toi aussi, mon fils! » de César, après quoi l'assassiné se voile la face de son manteau et n'essaie plus de défendre une vie qui n'a plus de prix du moment qu'une main, *cette main-là*, s'est levée pour nous poignarder. Contre certaines hideuses lâchetés, l'instinct d'un cœur fier est de les rendre plus hideuses encore en ne les punissant pas, en ne permettant pas à ceux qui les commettent cette impression de la dette payée, du crime compensé qui suit les représailles effectives. Voilà pourquoi Michel se les était interdites, ces représailles. Il n'avait même pas eu à se les interdire. La nausée du dégoût avait tout noyé.

Pourtant, l'outrage lui était entré si avant dans l'âme, l'image de la beauté de Jeanne, de ses yeux, de sa bouche, de ses baisers, associée à l'idée de *l'autre*, le torturait d'une si intense brûlure, qu'il se souvenait d'avoir éprouvé là, à cette heure du départ, un transport de rage, un frénétique désir de revenir, de les prendre tous deux, elle et lui, entre ses mains, qui se tordaient de fureur; de les jeter à terre, de les piétiner, d'apaiser dans le meurtre cette fièvre dont il était secoué... Et puis, de nouveau, l'*à quoi bon?* de l'homme trop amèrement déçu lui était retombé sur le cœur, et ses larmes avaient jailli, elles avaient ruisselé dans cette mer qui roulait entre sa patrie et lui sa houle éternelle et dont les lourdes vagues venaient se briser contre les flancs du bateau, — impuissantes et révoltées comme lui-même...

Il n'était pas revenu, — que longtemps après. Il ne s'était pas vengé. Jeanne avait épousé Bérion. Puis Michel n'avait rien su d'eux. Après son premier long voyage, il en avait entrepris un second, demandant, comme tant d'autres, au mouvement ininterrompu, au chan-

gement presque quotidien des choses et des gens autour de lui un dérivatif à une obsédante idée. Il s'était ensuite réinstallé à Paris, persuadé, comme tant d'autres encore, de la vérité de vieux proverbe : que le temps a raison de tout, et qu'il pourrait supporter de revoir son ancien ami et son ancienne femme sans en trop souffrir. Il les avait, depuis ce retour, rencontrés chacun une fois, et ni l'une ni l'autre de ces deux rencontres ne lui avait, en effet, produit cette révulsion violente qu'il redoutait malgré tout. Les deux fois, ils lui étaient apparus comme des êtres si profondément, si absolument hors de sa vie. A force de penser à eux d'une manière constante et en dehors de tout événement, leur personne vraie lui était devenue moins réelle que l'image qu'il se faisait d'eux et qui continuait pourtant à lui ronger l'âme, d'une morsure secrète, mais inguérissable. Il était malade autrement qu'au premier jour, mais autant, il le sentait trop en ce moment même. Il l'avait trop senti dans deux circonstances, qui se représentaient à son souvenir, maintenant, avec une précision singulière, et qui marquaient les derniers épisodes de cette

tragédie... Il se revoyait l'année précédente, quelques semaines avant la mort, alors impossible à prévoir pour lui, de Jules Bérion, recevant un jour, par la poste et recommandée, une lettre sur l'enveloppe de laquelle il avait reconnu l'écriture, associée pour lui à tant d'estime et d'affection jadis, à tant de rancœurs ensuite et de mépris. Il se rappelait. Il avait tremblé en touchant cette enveloppe, qu'il avait posée sur la table avec une aversion physique, à l'idée des doigts qui l'avaient maniée. Il ne s'était demandé que plus tard quel motif avait pu décider le second mari de Jeanne à lui écrire. Sur la minute, il avait été repris d'une frénésie de haine pareille à celle qui le secouait, sur le pont du paquebot, sept ans auparavant. Il avait allumé une bougie, pris l'enveloppe sans l'ouvrir entre des pincettes, et il l'avait brûlée à cette flamme. Quand il n'était plus resté de cette lettre qu'un débris noirâtre, il avait sonné son domestique, et il avait éprouvé un enfantin, mais profond plaisir à dire à cet homme, brutalement : « Balayez-moi cette saleté... » Un mois plus tard, deux lignes, aperçues à la seconde page d'un journal, lui faisaient sauter le cœur

dans la poitrine. Il y lisait : « Les obsèques de M. Jules Bérion, ancien maître des requêtes au Conseil d'État, ont été célébrées hier. L'inhumation a eu lieu au cimetière de Passy... »

III

Ce tourbillon de réminiscences avait été si violent, elles avaient emporté Michel si loin dans le passé, que sa reprise de conscience fut celle d'un homme qui se réveille d'un accès de somnambulisme. Il se retrouva hors du clos funèbre, dont il avait franchi le seuil sans même s'en rendre compte. Il était en train de longer le mur de soutènement qui ferme le cimetière du côté de l'avenue Henri-Martin. Le trottoir étant ici en contre-bas, une imagination singulière frappa soudain le promeneur, qui venait pourtant de se reprendre et de se dire : « Je ne guérirai donc jamais ! » Il ouvrit par la pensée une galerie dans ce mur et il se prit à songer que s'il la suivait il rencontrerait le caveau de son ancien ami, que ce corps détesté, même aujourd'hui, reposait là, juste à la hauteur de sa tête, presque de plain-pied avec lui. Cette étrange idée lui

rendant plus présent encore ce que le gardien venait de lui apprendre, une question se posa devant sa rêverie, mais nette, mais précise.

— « Pourquoi, » se demandait-il, « oui, pourquoi a-t-il voulu être enterré là?... Pourquoi?... Mais pourquoi m'a-t-il écrit un mois avant sa mort ? Se savait-il atteint? Sans aucun doute, si j'en crois ce que m'a raconté ce gardien, qui n'avait pas de raison, lui, pour me mentir... Que me disait-il dans cette lettre? Il m'y demandait pardon, sans doute. Pardon? Comme s'il y avait un pardon pour cet outrage. Comme si rien, rien, même la mort, pouvait effacer cette chose, empêcher qu'il ne m'ait trahi, infâmement, ignoblement trahi... Sur le point de mourir, un peu d'honneur lui est revenu. Il s'est repenti... Il a désiré une pitié de moi, un mot, un geste, de quoi adoucir un peu son agonie... Et puis, comme il a vu que je ne lui répondais pas, il a voulu me braver, même dans la mort. Voilà le secret du choix de son tombeau. Ah! l'ignominie !... »

C'eût été une ignominie, en effet. Mais Michel avait beau se démontrer à coups de rai-

sonnement que c'était là le motif pour lequel Bérion avait choisi ce cimetière, quelque chose protestait dans leur commun passé, cet indestructible passé de l'enfance et de la première jeunesse qu'il n'est donné à l'homme d'abolir tout à fait ni dans son cœur ni dans celui de ses compagnons d'alors, quoi qu'il leur fasse et quoi qu'on lui fasse. Et, malgré tous les efforts de sa volonté, l'énigme contre laquelle il se heurtait depuis huit années avec désespoir surgissait de nouveau devant la pensée du malheureux. Comment son ami en était-il venu à lui faire cela, à lui mentir de ce hideux mensonge, à lui déshonorer son foyer, à déshonorer leur amitié aussi, cette mâle et loyale affection, cette espèce de poème à deux, tout fait d'estime et de confiance, dont ils s'étaient, tant d'années durant, enorgueillis l'un et l'autre? Jules avait pourtant été son ami, son véritable ami. Par milliers, des scènes de leur commune enfance et de leur jeunesse s'évoquaient devant la mémoire de Michel Gontier, naïves preuves d'une fraternité d'élection qui n'avait pas tenu, hélas! devant la grâce tentatrice d'une femme...

C'était là sinon l'excuse, au moins l'atténuation du crime que Bérion avait commis envers cette amitié, qu'il y eût été invité, provoqué, entraîné par Jeanne. Que de fois Michel avait entrevu cette vérité, évidente pour qui connaissait comme lui ces deux êtres! Cette évidence, il n'avait jamais voulu l'accepter; mais, le long de ce mur de cimetière, remué jusqu'au fond par cette idée que son ancien ami reposait pour toujours à quelques pas, voici que tous deux, cette femme et cet ancien ami, se représentaient à lui dans cette réalité profonde de leur nature qui donnait si bien le mot de l'affreuse énigme! Elle lui apparaissait, elle, avec son joli visage de blonde sensuelle et curieuse, avec ses yeux un peu glauques où, par moments, passait comme une cruauté; avec ce je ne sais quoi de dangereux et de caressant, de félin et d'enveloppant qui était en elle. Même à l'époque où il l'aimait avec la foi la plus aveugle, Michel avait souffert de ce qu'il devinait, dans cette séduisante et souple enfant, d'indiscernable et de redoutable. Elle ne lui avait jamais été claire et transparente. Il l'avait toujours sentie prête à lui

couler entre les mains, plus forte que lui, d'une force subtile, agile et, il le comprenait à présent, perverse. L'ami de sa jeunesse, au contraire, était une âme si facile à pénétrer : toute en grands élans, avec des faiblesses enfantines; — toute en hautes aspirations sans esprit de suite, délicate, mais si mobile, si entraînable, si dominée par ses impressions! Sa physionomie, restée longtemps plus jeune que son âge, et comme inachevée, disait cela. Il avait de beaux yeux ardents sous un front de lumière, et une sensualité dans la bouche qui, par instants, dégradait sa noble figure... Qu'il eût été, dans ce drame d'adultère, l'être séduit, et elle, l'être séducteur, Michel encore maintenant ne l'admettait pas... Il ne l'admettait pas. Mais il le savait bien.

Ce qu'il ne savait pas, en revanche, ce qu'il n'avait jamais essayé de savoir, parce qu'il n'aurait pu assouvir cette passionnée curiosité que par la plus avilissante enquête, c'étaient les rapports de ces deux êtres, lui une fois disparu, dans ce criminel ménage que son mépris leur avait permis. Qu'il se l'était posée souvent, cette autre question : « Sont-ils heureux? »

Et de nouveau une sorte de suggestion émanée de ce cimetière dont il ne pouvait plus se détacher le forçait de se demander : « Ont-ils été heureux? » En se répétant ces mots mentalement, il allait et venait le long de ce triste mur, derrière lequel dormait, muet pour toujours, celui qui seul aurait pu y répondre. « Ont-ils été heureux? » reprenait le promeneur, et, par un travail involontaire de sa mémoire, il ramassait, il mettait ensemble les éléments qu'il avait recueillis malgré lui, durant ces années... Leur genre de vie d'abord? Il s'en rendait compte à présent, ce genre de vie avait été dominé par une volonté constante que son existence, à lui, ne fût jamais entravée par la leur. Bérion avait démissionné du Conseil d'État pour être à même de quitter Paris quand lui, Gontier, y rentrerait. Il avait démissionné pareillement des deux cercles dont ils faisaient partie l'un et l'autre. Il s'était arrangé pour s'effacer de leur monde, pour en effacer sa femme. De qui était venue cette résolution? De Jules, Michel en était sûr, de ce Jules dont il ne pouvait oublier le regard, la seule fois qu'ils s'étaient rencontrés, face à face, sur

un trottoir de rue, un regard aussitôt détourné, pas assez tôt pour qu'il n'eût pas eu le temps d'y lire une prière et une douleur... Quelle douleur ? Par contraste, Michel se rappelait sa rencontre avec Jeanne, unique aussi, mais non inoubliable : elle sortait d'un magasin de la rue de la Paix, riant très haut, parlant à une autre femme dont la toilette tapageuse révélait l'excentricité sociale, vêtue elle-même avec cette élégance trop marquée où il y a de l'affichage, de la mauvaise compagnie, un rien de déclassement. Elle était plus jolie encore qu'autrefois, un peu plus forte, avec son même teint éclatant de fraîcheur, ses yeux gais et une audace dans toute sa personne qu'aucune pudeur n'avait fait tressaillir en le voyant. Elle était montée dans une victoria élégamment attelée, en disant certainement à sa compagne : « Tiens, voilà mon premier mari... » Car celle-ci s'était retournée presque aussitôt pour dévisager Gontier... Que prouvait l'antithèse de ces deux rencontres ? Rien. Sinon que dans ce ménage de divorcés, l'homme gardait la honte de l'ancienne trahison envers son ami, et la femme, non... Que prouvait de plus la dé-

marche tentée par Bérion avant sa mort ?... Mais, s'il en était ainsi, — et il en était ainsi, — comment cette honte se conciliait-elle avec le choix de ce tombeau ? Et Michel regardait, par-dessus le mur, se profiler les croix et les mausolées ; il se disait : « C'est un de ces monuments-là peut-être qui est le sien, peut-être celui-ci, peut-être celui-là... » et de nouveau la terrible curiosité de voir cette pierre grandissait, grandissait en lui, jusqu'à une seconde où les émotions contradictoires qui venaient de le remuer se fondirent en un insensé, en un irrésistible besoin de le voir, en effet, ce tombeau ; de dévorer de ses regards le nom du mort enseveli là, — comme si le secret de ce qui avait suivi la trahison pouvait s'échapper de ce caveau, choisi par cet homme. Pourquoi ?... Par quelle cruauté d'outre-tombe ?... Par quelle supplication peut-être ?...

IV

Il était entré dans la loge du conservateur, le cœur battant, la pourpre aux joues, la voix étranglée, comme au moment de commettre une mauvaise action. Il avait demandé où était cette tombe, à la seule idée de laquelle il s'était enfui du cimetière tout à l'heure. Il suivait l'allée centrale, maintenant, ayant à la main le papier administratif que l'employé lui avait remis, et qu'il lisait d'un œil machinal, étreint, même dans son trouble, par la tragique impersonnalité de ce document qui faisait tenir toute une destinée humaine entre les quelques formules imprimées : « *Le conservateur soussigné certifie que le corps de M. Bérion, Jules, a été inhumé le* 8 *décembre* 189., *et placé en concession perpétuelle,* 15e *division, ligne sud, numéro* 18 *par l'est...* » Michel répétait en cherchant les poteaux indicateurs : Quinzième division, qua-

trième ligne; » il comptait les monuments... Tout d'un coup il s'arrêta, si bouleversé de ce qu'il voyait qu'il dut s'appuyer contre un arbre pour ne pas défaillir. Il lisait bien le nom de Jules Bérion sur une pierre très simple, qu'une croix décorait seule, et la date; mais, au milieu des autres tombes toutes fleuries de gerbes fraîches, cette pierre apparaissait nue, déjà abandonnée. Elle n'avait d'autre parure que les couronnes artificielles posées là l'autre année, lors de l'enterrement, qui commençaient de s'en aller en lambeaux... Devant l'évidence que personne n'était venu ni la veille ni l'avant-veille, ni de toute l'année sans doute, visiter cette tombe, une inexprimable pitié envahit l'ami outragé, le mari trahi. Toutes les questions auxquelles il venait de se meurtrir le cœur eurent en un instant pour lui une claire réponse. Il comprit ce qu'avait dû être pour le mort la femme qui n'avait pas même trouvé en elle de quoi venir fleurir cette tombe dans ce premier anniversaire. Pour la première fois depuis ces huit années, l'âcreté de sa douleur se fondit. Quelque chose d'infiniment tendre palpita en lui, une charité pour celui qui, après

lui avoir fait tant de mal, avait autant souffert que lui, et par le même être. C'était pour cela, pour que Michel éprouvât cette pitié, pour qu'il lui pardonnât peut-être, que son ancien ami avait voulu reposer là, dans un endroit *où il savait que l'autre ne pourrait pas ne pas venir...*

Quelques instants plus tard, le père Bonnet, qui continuait sa ronde de surveillance par ce bleuâtre après-midi d'automne sur le point de s'assombrir, put voir avec stupeur le même promeneur dont la fuite brusque, à la seule mention de la tombe Bérion, l'avait tant décontenancé, en train de pleurer, en déposant sur cette tombe des brassées de douces, d'odorantes, de fraîches roses...

Novembre 1899.

TABLE DES MATIÈRES

Un Homme d'affaires 1

I. Un Problème 3
II. Jeunes et Vieilles Amours 25
III. Négociations matrimoniales 47
IV. Scènes de famille 73
V. La Victime 96
VI. Pour acquit 113
VII. Le Bilan 137

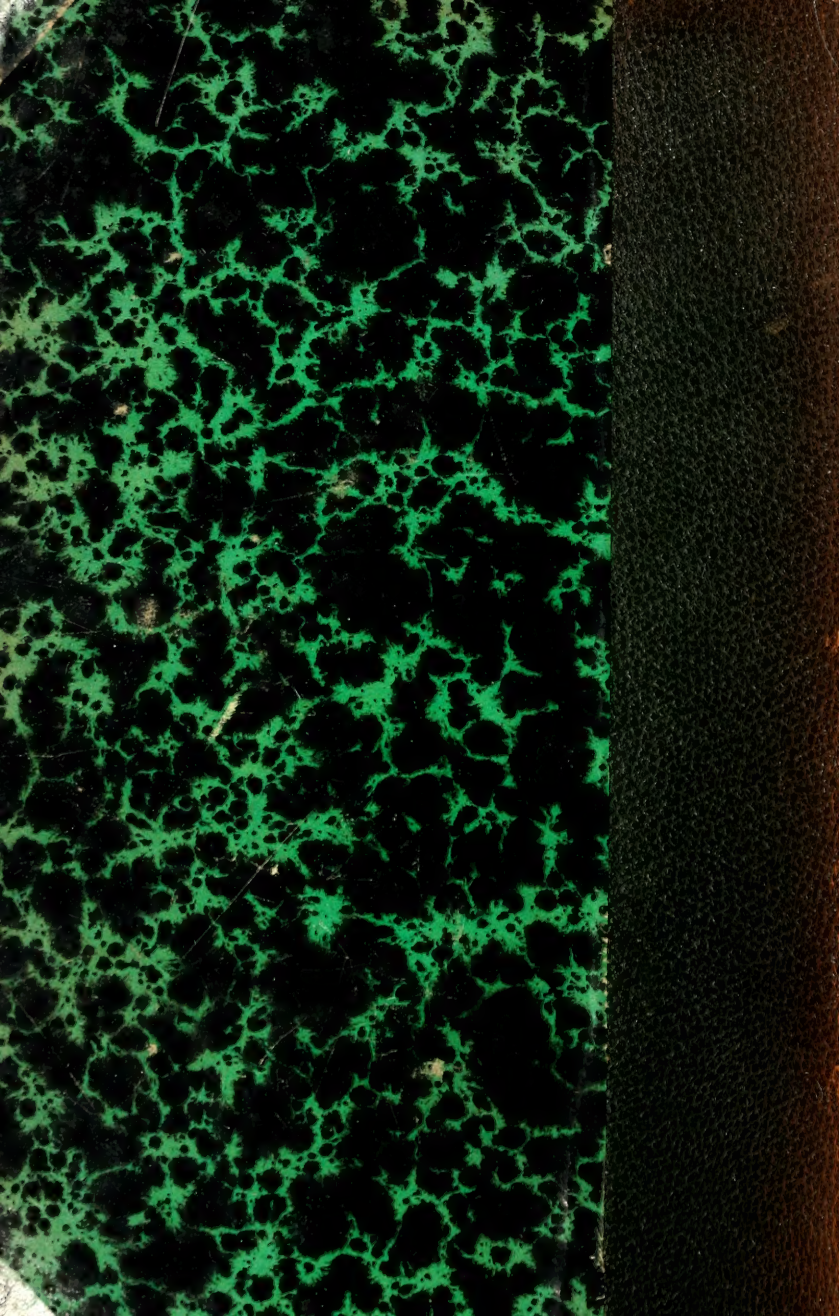
Dualité 147

Un Réveillon 237

L'Outragé 277

PARIS. — IMP. PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1611

PQ 2199 H5 1900
Bourget, Paul Charles Joseph
Un homme d'affaires

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY